

S. R. C.
Bte
34

DES MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DU CANADA

TROISIÈME SÉRIE—1907-1908

TOME I.

SECTION I.

LITTÉRATURE FRANÇAISE, HISTOIRE, ARCHÉOLOGIE, ETC.

ESSAI SUR CHARLEVOIX.

(Première partie)

Par

J.-EDMOND ROY, docteur ès-lettres.



OTTAWA

IMPRIMÉ POUR L'AUTEUR PAR LA SOCIÉTÉ ROYALE DU CANADA

1908

B.C
1904
18
QL
CUD

L.P.C.
Bte
34

s

P

à

u

Q

n

ia

m

to

a

d

m

m

ét

th

q

ci

so

vi

ra

le

er

si

le

—

S. R. C.
Bte
34

I.—*Essai sur Charlevoix.*

(*Première partie*)

Par J.-EDMOND ROY, docteur ès-lettres.

(lue le 23 mai 1907)

I

Avant-propos.

C'était à la fin du mois d'avril 1903. Parti de grand matin de Bruxelles, je me rendais par train rapide à Paris où je voulais assister à l'entrée solennelle du roi Edouard VII, lorsqu'un vulgaire incident—une correspondance manquée— m'arrêta à mi-chemin, à la gare de Saint-Quentin, une bonne vieille ville de province, dans l'ancienne Picardie.¹

En Amérique, où les villes que l'on traverse sont nées d'hier, où il n'y a ni histoire, ni monuments anciens, où les maisons sont sans caractère et sans cachet, une semblable mésaventure m'eut beaucoup ennuyé, mais en Europe, en quelque lieu que le hasard le mène, le voyageur a toujours quelque chose d'intéressant à voir ou à glaner.

Saint-Quentin, accroché aux flancs d'une colline allongée, s'élève en amphithéâtre au dessus de la belle vallée de la Somme. Ses clochers d'église, la flèche de son hôtel de ville—un des plus beaux monuments municipaux du nord de la France—attirèrent de suite la curiosité de mes yeux. Je savais—je ne sais trop comment—que dans cette ville était né Henri Martin, cet historien qui a parlé en termes si sympathiques de l'héroïque dévouement des paysans canadiens lors de la conquête des Anglais, et je me proposais d'aller voir la statue que ses concitoyens lui ont élevée, il y a quelques années, sur un boulevard qui porte son nom, lorsqu'en gravissant la rue montueuse qui mène à l'hôtel de ville je vis se dresser en face de moi un monument de grande allure rappelant la défense de Saint-Quentin en 1557 par l'amiral Coligny.

On connaît cette histoire.

Les Espagnols assiégeaient la ville, lorsqu'une armée envoyée par le roi de France y fut battue par les soldats de Philippe II. Coligny, enfermé dans Saint-Quentin, ne se rendit qu'après dix-sept jours de résistance. Sa ténacité permit à l'armée française de se reconstituer—et le reste du pays fut sauvé de l'invasion.

¹ Chef lieu d'arrondissement dans le département de l'Aisne.

Pendant, Philippe II d'Espagne, satisfait du succès qu'il venait de remporter, voulut en perpétuer le souvenir. Il éleva le fameux palais de l'Escurial auquel il donna la forme d'un gril—l'instrument de supplice de saint Laurent—car c'était le jour de la fête de ce saint qu'il avait battu les Français, et sur ses murs il fit dessiner par des artistes en renom les principaux épisodes de sa victoire.

Ce gigantesque monument, jailli de la pensée d'un roi malade, et que Théophile Gauthier appelait le palais de l'ennui, cinq mois avant ma descente un peu forcée dans Saint-Quentin, je l'avais visité. J'étais bien loin de penser, alors que je contemplais les fresques orgueilleuses qui se déroulent sur ses lambris, que je viendrais un jour, pauvre voyageur en détresse, sur le terrain même du champ de bataille que je n'avais fait qu'entrevoir vaguement à travers des brumes grisâtres.

J'en étais là de mes pensées lorsqu'un simple nom inscrit sur la plaque indicatrice d'une petite rue qui s'ouvre tout près du monument élevé à la gloire de Coligny, me fit oublier brusquement l'Espagne et ses châteaux, Saint-Quentin et ses monuments, pour me transporter bien loin par delà les mers, vers ce cher pays du Canada. Cette plaque indicatrice, dont il me semble encore voir ressortir les lettres comme des traits lumineux, disait aux passants que cette petite rue portait le nom de Charlevoix.

Voyageur d'un jour dans cette ville où le hasard me conduisait, à quoi bon aller chercher si loin dans l'histoire de France quelque chose pour éveiller mon émotion ou piquer ma curiosité? Est-ce que je n'aurais pas dû me souvenir de suite que Saint-Quentin était la patrie de l'un des plus anciens historiens de la Nouvelle-France, de l'un de ceux qui ont le mieux fait connaître le Canada à l'Europe, et dont les érudits de province montrent encore les volumes à dos fauve dans leurs bibliothèques?

Saint Jérôme raconte quelque part (*In Epist. ad Paull. D. Hierm*) que des étrangers venus des confins les plus reculés de la Gaule et de l'Ibérie, pour voir Tite-Live, repartirent après cette entrevue, sans regarder au-delà, et donnant cet exemple inouï d'avoir cherché dans Rome autre chose que Rome elle-même, tant le grand historien les avait éblouis.

Je dois dire—au risque de me brouiller à toujours avec les Saint-Quentinois—que le nom de l'historien du Canada, retrouvé si inopinément chez eux, me rendit comme ces étrangers dont parle saint Jérôme, et que je ne voulais plus chercher autre chose dans Saint-Quentin que des souvenirs de Charlevoix.

Je m'adressai d'abord à un officier de la mairie que je trouvai en train de compléter un acte de mariage. Me prit-il pour un invité de la noce qui arrivait en retard ou pour un ancien prétendant évincé dé-

sireux de faire de respectueuses sommations? Je ne sais trop, mais ceint comme il était de son écharpe tricolore, je le trouvai très imposant et tout à fait décoratif. Quand je lui en dit le but de ma visite et que je venais du Canada, il fit un petit mouvement de recul, comme s'il eut soupçonné que je portais sous mes vêtements une flèche empoisonnée ou un tomahawk.

En effet, me dit-il, après s'être remis un peu, Charlevoix est né à Saint-Quentin, comme Condorcet, comme Henri Martin, comme Gabriel Hanotaux. C'est le pays des grands écrivains. Vous voulez avoir des renseignements sur cet historien, mais consultez donc le dictionnaire de Michaud, ou celui du Dr. Hoefer. Au reste, la biographie de Charlevoix se trouve dans ses livres; voyageur, il a raconté ses explorations; homme de lettres et collaborateur de Trévoux, ses articles disent en quelque sorte son existence.

Je hasardai timidement que j'avais lu autrefois les ouvrages de Charlevoix et qu'un fait singulier avait toujours saisi ma pensée, c'est qu'il n'y avait jamais eu un auteur au monde, moins soucieux du bruit et de la gloire, plus honnêtement adonné à son travail. On dirait, continuai-je, qu'il s'est fait une règle d'éviter de parler de lui. L'intérieur de sa vie nous échappe et nous n'en voyons que les résultats. Sur sa personne et son existence, nous en sommes réduits aux quelques articles d'encyclopédie que vous savez et qui alimentent depuis un siècle et demi les écrivains. Nous savons la date et le lieu de sa naissance, mais à peu près rien sur sa famille, sur son triple aspect d'auteur, de missionnaire et d'homme privé. Nulle trace de ces mémoires si chers aujourd'hui. En fait d'autographes: une ou deux signatures tout au plus. En fait de manuscrits inédits, néant presque absolu, à part ce que l'on trouve aux archives de Paris. Pourtant cet homme qui a tant écrit a dû laisser des papiers, un assez grand nombre d'ébauches, des plans d'articles, des discussions commencées. Où sont ces fragments? Si nous les retrouvions, nous connaîtrions mieux sa manière de travailler, le développement progressif de ses idées et de son système. Nous aurions en quelque sorte des percées dans sa vie et sur son caractère. Et où chercher avec plus de chance de succès que dans cette ville de Saint-Quentin où il est né, que sa famille a habité si longtemps, et où elle a dû jouer un certain rôle?

À sa tenue, je vis alors que l'officier municipal ne connaissait rien autre chose sur ce très ancien administré que ce qu'en disent les encyclopédistes. Et je pris congé de lui, après qu'il m'eut recommandé de voir un professeur d'histoire du collège de Lille qui avait lu autrefois à ses confrères de la société académique de Saint-Quentin un travail sur Charlevoix. Cette étude, me dit-il, a dû être continuée, et il n'y a pas

de doute qu'en vous mettant en communication avec ce savant vous en obtiendriez des renseignements utiles.

Lille est loin de Saint-Quentin; j'avais chance de n'y pas rencontrer mon professeur, sans compter que le roi Edouard VII ne m'attendrait pas pour faire son entrée solennelle dans sa bonne ville de Paris. J'allai donc frapper à la porte de l'un des presbytères de Saint-Quentin. J'avais eu déjà si souvent l'occasion de goûter à l'hospitalité de ces maisons curiales des provinces de France, que j'étais à peu près sûr de trouver là un de ces prêtres modestes et savants qui m'aiderait dans mes recherches.

L'un des vicaires de la cathédrale se mit à ma disposition. Il avait lu Charlevoix, il possédait même quelques uns de ses ouvrages qu'il me montra avec orgueil sur les rayons de sa bibliothèque.

Il m'avoua cependant ingénument qu'à part une date de ci et de là, quelques lignes éparses jetées par hasard dans les livres, il en connaissait bien peu sur la vie de Charlevoix. Ces faits secs et vides d'intérêt, ces rares débris qui ont surnagé comme par accident au naufrage de la compagnie de Jésus, me dit-il, sont tout ce que nous avons pour guider nos conjectures. De la famille de l'historien, il ne reste plus ici que des arrières petits-neveux ou nièces, mais aucun du nom de Charlevoix, et ceux-ci se souviennent bien vaguement de cet oncle d'Amérique qui ne leur a apporté que des livres pour toute fortune. Quant à la maison des ancêtres, celle où Charlevoix est né, et qu'habita si longtemps sa famille, que vous auriez voulu visiter, comme on va voir à Mâcon l'ancienne demeure de Lamartine ou à Genève, sur la Grand'Rue, la boutique de l'horloger Rousseau, il n'en reste plus de traces; elle a dû être rasée avec les anciennes fortifications, lorsque la ville fut démantelée pour percer les boulevards extérieurs.

Mais si l'historien de la Nouvelle-France n'a pas d'histoire dans sa ville natale, ajouta-t-il, au moins au Canada vous devez avoir conservé mémoire de son séjour, recueilli sur sa vie, sur sa mission, des renseignements précieux. C'est de chez vous que nous attendons la lumière.

J'assurai alors ce bon vicaire, qui devenait inquisiteur à son tour, que Charlevoix était bien connu au Canada, que nos écrivains l'avaient en haute estime et le citaient souvent dans leurs ouvrages. Et, comment pourrait-il en être autrement, continuai-je en m'animent un peu, il a été pendant plus d'un siècle le seul historien qui raconta nos gloires passées et les grandes actions de nos ancêtres, le seul qu'on lisait pendant les longues veillées de nos nuits polaires. Certes, depuis cinquante ans, d'autres auteurs l'ont remplacé. L'histoire est devenue plus maîtresse de ses moyens de recherche et d'expression et trouve plus de faveur dans le public. Elle est entrée en possession de toute sorte

de ressources encore inexploitées. Les archives nationales longtemps inaccessibles se sont ouvertes aux curieux en même temps que des liasses de documents sortaient des collections privées. Toute une matière nouvelle a été jetée dans la circulation, et on l'a mise en œuvre.

Cependant, malgré tous les progrès d'une science et d'un art qui ont heureusement rajeuni nos antiques annales, c'est encore chez Charlevoix que les dilettanti de mon pays préfèrent lire l'histoire de ces temps dont il fut voisin et dont il avait reçu l'impression prochaine.

Je lui dis comment nos gouvernants, voulant honorer la mémoire du vieil historien, avait donné son nom à un comté du Canada, grand comme trois départements de France, pays hérissé de montagnes aussi belles que celles de la Suisse, troué de lacs pittoresques et poissonneux, coupé de rivières auprès desquelles la Seine et la Loire ne paraîtraient que des ruisseaux, agrémenté de plages aux bains de mer aussi fameux que ceux de Trouville, de Dieppe et de Biarritz. Je lui dis comment sur la façade de notre hôtel du parlement à Québec le nom de Charlevoix était inscrit en lettres d'or à côté des noms les plus fameux de notre patrie, et comment encore une rue de la capitale, dans l'un des plus beaux quartiers—celui des écoles—s'appelait d'après lui.

Et en ce moment par cette belle matinée d'avril, j'eus la vision bien nette de la petite rue étroite que les édiles québécois ont baptisé du nom de Charlevoix, bordée de maisons se pressant les unes sur les autres, toutes dentelées de gouttières glacées, avec au milieu de la chaussée des flaques d'eau et des vestiges de neige en dégel.

Et ce n'est pas que chez nous, continuai-je, que la mémoire de Charlevoix se conserve. Nos voisins anglo-américains le connaissent et le lisent depuis longtemps. J'ai vu un exemplaire de son "Journal historique" à Mount Vernon, dans la bibliothèque particulière de Washington, avec les pages toutes marginées de notes.¹ C'est la preuve que le grand libérateur des Etats-Unis consultait cet auteur alors qu'il explorait les vallées de la Wabash et de l'Ohio.

John Gilmary Shea, un érudit de New-York, en a donné en 1861 une traduction en langue anglaise qu'une maison de Cleveland a rééditée avec grand luxe en 1901.

Je cachai cependant le sang-gêne avec lequel les Américains en usent avec ce bon père Charlevoix. La traduction de Shea, par exemple, si pleines de coupures, de textes mal rendus et de notes explicatives pas toujours très exactes, ne rend pas justice au vieil écrivain. Que dire, lorsqu'on voit dans la réédition toute récente imprimée à Cleveland, un long mémoire sur les œuvres du traducteur Gilmary Shea et pas un mot

¹ Octobre 1904.—C'est la traduction anglaise parue en 1761 sous le titre *Travels in America*.

de biographie ou de bibliographie sur Charlevoix? N'est-ce pas donner plus d'importance au traducteur qu'à l'auteur, vouloir le faire aussi grand seigneur que le maître, surtout quand ce maître est déjà si ancien? C'est bien le cas de dire avec les Italiens "*Tradduttore e traditore.*" Voltaire ne pouvait souffrir que le traducteur d'un livre présentât sa traduction comme un titre donnant droit à certains honneurs littéraires, et un académicien n'ayant fait que des traductions lui paraissait souverainement ridicule. Que dirait-il s'il pouvait voir les prétentions de certains éditeurs de notre pays?

Il est vrai qu'en revanche ces deux éditions américaines donnent un superbe portrait lithographié du Père Charlevoix. C'est le portrait bien connu que l'on trouve parfois chez les libraires d'occasion. Il a été gravé par un artiste du nom d'Oneil. Mais pourquoi persister à reproduire cette pièce apocryphe? N'avions-nous pas assez de Frontenac qui passait à la postérité sous les traits d'un médecin allemand—si Parkman n'eut découvert en temps cette audacieuse supercherie—sans nous imposer encore une fausse image de Charlevoix? Car tout le monde sait maintenant que ce portrait de Charlevoix mis en circulation par Gilmory Shea, sur la foi d'un prétendu original conservé à Caughnawaga, n'est autre que celui du Père Le Jeune retouché, colorié et rajeuni.¹ Il est vrai que toutes les robes de jésuite se ressemblent. Qui en a vu une a vu toutes les autres. Mais ce n'est pas une raison pour faire porter la tête du Père Le Jeune aux épaules de Charlevoix.

Ce n'est pas la seule fumisterie de mauvais goût que je voulus cacher à mon interlocuteur. Par exemple, je ne lui dis pas qu'au château Ramesay, dans la grande cité de Montréal, en plein milieu de la Société des Antiquaires, on expose une photographie représentant la chambre du presbytère de Caughnawaga et la table où Charlevoix écrivit une partie de l'histoire de la Nouvelle-France, en 1725. Je posséderais la foi du centurion, et cette relique serait scellée de tous les authentiques du monde que je n'y croirais pas encore, pour la bonne raison qu'en 1725 Charlevoix était à Rome, et qu'il n'a pas commencé à écrire son histoire au Canada. Si l'on disait, par exemple, qu'il a daté une lettre de la mission des Iroquois du Sault Saint-Louis, le premier de mai 1721, alors qu'il y passa une partie de la quinzaine de Pâques, cela serait beaucoup plus près de la vérité, mais il manquerait la table et le presbytère.

Revenons à Saint-Quentin.

Après avoir constaté avec le sympathique vicaire le peu de renseignements qu'il y avait à recueillir sur Charlevoix dans sa ville natale,

¹ Cf. Bibliographie de Gagnon, No. 4626. L'édition Thwaites reproduit aussi un faux portrait d'après Menab, vol. 67, frontispice.

je le quittai, bien décidé à pousser plus loin mon enquête et à rechercher ce qu'on pouvait savoir ailleurs des circonstances de sa vie.

“ Le grand tort qu'ont les journalistes, dit Montesquieu dans ses “ Lettres persanes, ” c'est qu'ils ne parlent que des livres nouveaux, comme si la vérité était jamais nouvelle. Il me semble que jusqu'à ce qu'un homme ait lu tous les livres anciens, il n'a aucune raison de leur préférer les nouveaux. ” Il y a peut-être quelque chose d'outré dans cette boutade du grand philosophe pessimiste, mais elle est bonne à retenir.

Celui qui veut bien connaître l'histoire d'un pays doit négliger d'abord les auteurs contemporains. Ce qu'il importe, avant tout et par dessus tout, c'est de lire les anciens. Et, afin de les mieux pénétrer, c'est de chercher les particularités de leur vie, c'est de savoir les sources qu'ils ont consultées, c'est de les confronter avec les idées et les mœurs de leur temps, c'est de saisir leur méthode de composition, c'est de recueillir et d'apprécier les jugements qui ont été portés sur leurs œuvres.

Voilà le travail que j'ai essayé sur Charlevoix. J'ai tâché en même temps de faire ressortir par des analyses, des exemples et des fragments, ses vues, les principaux mérites et le caractère de ses récits. Peut-être que ces notes serviront plus tard à marquer le rang qu'il doit occuper parmi les écrivains qui se sont intéressés au Canada, et quelle étude féconde il peut encore offrir à l'art historique dans notre pays.

Un jour que Charlevoix se promenait dans le jardin de l'ancien évêché de Québec qui s'étendait alors jusque sur la croupe du rocher et dominait toute la rade précisément à l'endroit où se trouve aujourd'hui le parc Montmorency, il eut cette vision que l'on dirait vraiment une prophétie.

Je cite le texte même :

“ Quand, dit-il, la capitale de la Nouvelle-France sera aussi florissante que celle de l'Ancienne (et il ne faut désespérer de rien, Paris a été longtemps beaucoup moins que n'est Québec aujourd'hui) qu'autant que les yeux pourront porter, ils ne verront que bourgs, châteaux, maisons de plaisance, et tout cela est déjà ébauché : que le fleuve de Saint-Laurent qui roule majestueusement ses eaux, et les amène de l'extrémité du nord ou de l'ouest, y sera couvert de vaisseaux : que l'île d'Orléans et les deux bords des deux rivières, qui forment ce port, découvriront de belles prairies, de riches côtes et des campagnes fertiles, et il ne leur manque pour cela que d'être plus peuplées : qu'une partie de la rivière Saint-Charles qui serpente agréablement dans un charmant vallon, sera jointe à la ville, dont elle sera sans doute le plus beau quartier : que l'on

aura revêtu la rade de quais magnifiques : que le port sera environné de bâtiments superbes, et qu'on y aura trois ou quatre cents navires chargés des richesses, que nous n'avons pas encore su faire valoir, et y apporter en échange celles de l'Ancien et du Nouveau-Monde... cette terrasse offrira un point de vue que rien ne pourra égaler..."

Au moment où Québec va célébrer le troisième centenaire de sa fondation, au moment où la vieille capitale redevient le port de mer du Canada, où demain l'on verra sa rade se couvrir de navires, s'arrêter au pied de son rocher les grands vapeurs faisant le transport transatlantique, pénétrer dans ses murs sur un pont merveilleux les trains des chemins de fer venant de l'ouest, de l'est, du sud et du nord, il m'a semblé qu'il était de circonstance de rappeler la figure du vieil historien qui, le premier, perçant les voiles de l'avenir, eut confiance dans la grandeur future de la petite bourgade, et fit la prédiction si claire de ce qui arrive aujourd'hui qu'on la dirait une photographie prise deux cents ans avant la lettre.

II

Naissance de Charlevoix (1682). Sa famille.—Il étudia chez les Jésuites, et entra au noviciat de cette compagnie en 1698. Son premier séjour à Québec (1705-1709).

Pierre-François-Xavier de Charlevoix naquit à Saint-Quentin au mois d'octobre 1682. C'est ce que disent toutes les biographies des encyclopédistes que j'ai consultées, Michaud, le Dr. Hofer,¹ Larousse. Est-ce une raison pour les croire? Les dictionnaires biographiques sont utiles, il n'y a pas de doute. Ils servent en plus d'une occasion à donner des tuyaux, comme on dit en argot de bourse. Mais celui qui voudrait les consulter uniquement pour reconstituer la physionomie d'un auteur ou d'un écrivain quelconque, ne ferait assurément pas œuvre d'historien consciencieux. Ces recueils, où l'on réunit les hommes en un Panthéon, reçoivent d'ordinaire des notes ou des pages toutes prêtes pour l'impression d'écrivains à gages qui se copient les uns sur les autres. Ces compilateurs, au service des hommes comme des événements, n'ont pas toujours une réputation enviable. Selon les circonstances, ils oublient ou révèlent avec une égale facilité ce qu'ils ont appris; ils racontent sur un ton de hâblerie tranquille, avec une unanimité qui provient la plupart du temps d'une inspiration unique, des choses dont il n'est pas toujours aisé de démêler l'origine. Il faut se défier de ces aventuriers de la plume.

¹ *Nouvelle biographie générale depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, avec les renseignements bibliographiques et l'indication des sources à consulter*, par le Dr. Hofer, 1857, 46 vols. in-8.

Il y avait du temps de Charlevoix treize ou quatorze paroisses dans la ville de Saint-Quentin. J'ai fait parcourir les registres de ces paroisses où l'on inscrivait alors les actes des baptêmes, et qui sont déposés à l'hôtel de ville depuis la révolution. Chose étrange! l'on n'a pas pu trouver celui de Charlevoix, ni en 1682, ni en 1683.¹ Quelques uns de ces feuillets ont-ils été égarés, ou encore les a-t-on lacérés, ainsi que cela s'est pratiqué dans tant de communes au temps de la révolution, quand ils contenaient des actes relatifs aux familles nobles? C'est un point qui reste à éclaircir.

Cependant, comme le P. de Rochemonteix qui a étudié d'une manière particulière la carrière des Jésuites qui sont venus au Canada, précise cette date au 24 octobre 1682² et accepte Saint-Quentin comme lieu de naissance, nous devons nous incliner devant ce qu'a toujours voulu la commune renommée.

Du reste la famille Charlevoix est très ancienne dans Saint-Quentin.³ Dès le XVI^e siècle, elle y occupait des charges importantes. J'ai sous les yeux toute une liste de mayeurs, de contrôleurs au grenier à sel, de conseillers au bailliage, d'échevins qui ont porté honorablement ce nom, de 1565 à 1733.⁴ C'était une famille noble qui, d'après l'armorial de 1700, portait d'azur à une bande d'argent, chargée de 3 coquilles de gueules.

D'après M. Delorme, vicaire à la basilique de Saint-Quentin, Pierre-François-Xavier de Charlevoix naquit du mariage de François de Charlevoix, substitut du procureur du roi, et de Antoinette Forestier.

¹ Lettre de M. Delorme, vicaire à la basilique de Saint-Quentin, 9 mai 1803.

² *Histoire des Jésuites dans la Nouvelle-France*, tome III, p. 367. Le 29 octobre 1682, dit M. A. Moreau, dans la *Grande Encyclopédie du XIX^e siècle*.

³ Ce nom s'écrivait aussi: Chalvois.

⁴ En 1565, Claude de Chalvoix meurt lieutenant au bureau de la foiraine (31 août).

En 1574, son fils André meurt contrôleur pour le roi au grenier à sel (4 août).

Vers 1566... François de Chalvoix est procureur du roi.

De 1609 à 1614, Claude de Chalvoix est conseiller au bailliage et en la prévôté de Saint-Quentin.

En 1650, meurt Jeanne de Calvoix épouse de Charles de Gobinet, bourgeois et échevin.

En 1656, Claude de Calvoix, avocat, est mayeur ou maire.

En 1680, Jean de Calvoix, avocat, son fils, est mayeur; il meurt en 1687. Il fut argentier de la ville 1675-1676.

En 1719, Jean de Calvoix est édile.

En 1733, Charles Elmart de Charlevoix de la Grange, conseiller au bailliage, est mayeur; il conserve cette dignité en 1734-35-36-37, et meurt en 1750.

On peut consulter sur Saint-Quentin et le rôle que la famille Charlevoix y a joué toute une série d'intéressantes plaquettes publiées par M. Lecoq: *Les Habitants de la ville de Saint-Quentin en 1557* (14 pp. 1875); *Iconographies des batailles de Saint-Quentin, 1557-1870-71* (19 pp. 1876); *Cahiers de doléances aux états-généraux de Blois en 1576—Prévôté de Saint-Quentin* (1876-51 pp.); *Notes et documents sur la ville de Saint-Quentin dans la seconde moitié du XVIème siècle* (1879-234 pp.); *Mayeurs et échevins de Saint-Quentin* (1873-32 pp.); *Les gouverneurs de la ville de Saint-Quentin d'après les archives municipales* (1875-18 pp.); *Histoire du couvent des Dames de la Croix à Saint-Quentin 1672-1676* (1876); *Journal de l'incendie et de la restauration de l'église de Saint-Quentin, 1660-1685* (1877); *Mademoiselle de Montpensier à Saint-Quentin en 1670-71* (1874, 36 pp.); *Histoire de la ville de Saint-Quentin*, (1875).

Il y a une vingtaine d'années un amateur ayant lu que parmi les officiers français employés en Alsace, lors de la paix de Westphalie ou peu après, se trouvait un M. de Charlevoix, procureur ou lieutenant de roi à Brisach, demandait à *L'intermédiaire des chercheurs et des curieux*,¹ si ce personnage était de la même famille que celle du P. de Charlevoix, auteur des *Histoires du Japon*, de Saint-Domingue, du Paraguay et de la Nouvelle-France.

Il arrive assez souvent dans ces recueils que la réponse est préparée et toute prête d'avance avant que la question soit posée. Mais cette fois l'éditeur se trouva évidemment pris sans vert. La réponse se fit attendre plus d'un an, et encore elle n'était pas très positive.² Elle se contentait de donner les états de service d'un officier du nom de Charlevoix qui s'était distingué à la guerre et qui finit par être élu major de la ville de Saint-Quentin.³ Mais elle ne pouvait assurer la parenté

¹ No. du 10 décembre 1888, vol. 21, p. 707.

² 1889, vol. 22, p. 55.

³ Voici quels étaient ces états de service:

1634.—Le sieur de Charlevoix remporte un prix d'arquebuse proposé par la comtesse de Saterre, nièce de l'archevêque de Trèves, il était major du régiment de Vervins.

1638.—Le sieur de Ch., aide de camp de Guébriant, se signale le 10 août à la bataille de Rhénau, et le 14 octobre à la prise du fort Jacob, enlevé par escalade.

1639.—Il est blessé, ainsi que Ch. cadet, au siège de Pontarlier.

Il investit Saint-Claude, en Franche-Comté. Il est envoyé au roi pour lui annoncer la mort du duc de Weimar. Il passe le Rhin avec le duc de Longueville le 10 décembre 1640. Il contribue à la levée du siège de Bingen.

1641.—Il est blessé près du comte de Guébriant, près de WolfenButtel.

1643.—Il est encore blessé le 25 novembre au siège de Rothwell.

1644.—Il est de nouveau blessé à la prise du château de Creutznach.

1672.—Il est rétabli dans son gouvernement de Brisach.

1673.—Il est élu major de la ville de Saint-Quentin, le 19 juin.

de cet officier avec l'historien, si ce n'est que la *Gazette de France*, à la suite de ces états de service, indiquait la mort du père jésuite de Charlevoix.

J'ai eu la curiosité de chercher l'avis de la mort du P. de Charlevoix dans la *Gazette de France*. Je l'ai trouvé. Il n'y a que deux lignes très courtes. Mais il n'est pas question des états de service dont parle *L'Intermédiaire des chercheurs*.

Certes, je ne voudrais pas contester qu'il est très honorable de pouvoir compter parmi ses ancêtres des guerriers illustres, mais j'aime mieux rattacher le P. de Charlevoix à une famille de magistrats, tenanciers de la robe depuis des siècles. Il semble que le bon Père nous en voudrait, lui qui a si vaillamment manié la plume, pendant cinquante ans, et qui n'a connu que les combats de l'esprit, de mettre dans son cabinet de travail ou sur son écusson une épée de batailleur. Il a pu y avoir des militaires parmi les siens, mais, lui, descend bien en ligne directe de ces échevins paisibles, économes, industrieux, ardens à la tâche, qui firent la part si belle à l'ancienne Flandre et à l'ancienne Picardie.¹

Charlevoix fut d'abord élevé au collège des Bons Enfants de sa ville natale,² puis chez les jésuites qui le gagnèrent à leur compagnie. Entré au noviciat de Paris, le 15 septembre 1698, il y fit un an de rhétorique et continua sa philosophie au collège Louis-le-Grand (1701-1704). A l'âge de 23 ans, alors qu'il n'était encore que diacre, il fut envoyé au Canada, au collège des jésuites de Québec où il professa la grammaire pendant quatre années (1705-1709).³

¹ Dans une *Histoire des environs de Paris*, publiée à Paris, en 1837, chez Philippe, et que j'ai trouvée à la bibliothèque royale de Bruxelles, l'auteur (vol. 4, p. 108) donne parmi les célébrités nées à Saint-Quentin : "Jean-Louis Faucon de Ris, seigneur de Charlevoix, né à Saint-Quentin, en 1682, historien de la Nouvelle-France." C'est la seule fois que j'ai vu cette mention.

Il est traité au long de la famille Faucon de Ris, dans le dictionnaire de la noblesse de la Chenaye des Bois, et dans d'Hozier, rég. III, p. 295, mais elle n'a aucune relation avec la famille Charlevoix. Voir aussi *Mercur de France*, au mot François de Ris : fév. 1685, p. 89 ; mars 1686, p. 195 ; juin 1691, p. 44 ; déc. 1694, p. 155 ; juin 1706, pp. 210-358 ; fév. 1717, p. 167 ; fév. 1730, p. 420 ; mai 1745, p. 205. Cette famille Faucon de Ris était alliée aux de Montmagny. Le 18 juillet 1604, Françoise Faucon épousa Elle de Tillet, baron de la Bussière. Elle était fille de Claude Faucon, seigneur de Ris, premier président du parlement de Bretagne, et d'Elizabeth Huault de Montmagny. D'Hozier, rég. II, p. 555.

² Il y avait aussi un collège des Bons Enfants à Paris qui fut fondé en 1257. Il faut supposer qu'il en existait un du même nom à Saint-Quentin.

³ Cf. *Les Jésuites et la Nouvelle-France*, du P. de Rochemonteix, t. III, p. 267, 368, cité par l'abbé Gosselin dans sa notice sur l'abbé de Queylus (*Mémoires de la Société royale du Canada*, 1896-97 vol. 2, p. 52).

On a dit que c'est pendant ces années passées au Canada (1705-1709) qu'il recueillit les matériaux et beaucoup de notes avec lesquels il écrivit plus tard son histoire de la Nouvelle-France.¹ Mais il ne faut pas mettre Charlevoix plus riche qu'il ne l'est. Qu'il ait eu alors l'idée première d'écrire cette histoire, cela ne nous étonnerait pas. Le couronnement d'une belle vie n'est-il pas le plus souvent la réalisation d'une pensée de la jeunesse? Mais que lui, jeune professeur, ait dès lors colligé des documents et poursuivi des recherches approfondies, nous ne pouvons pas en convenir. Il sera prouvé du reste, dans la suite de cette étude, que Charlevoix ne consulta jamais les archives officielles déposées dans la colonie et qu'il n'eut pas même la communication du journal manuscrit où les jésuites, ses confrères, notaient les quelques événements qui se passaient sous les yeux.

Il est sûr cependant qu'il a dû recueillir alors une foule de renseignements sur les premiers temps de la colonie, ainsi que nous le verrons dans un instant. Une raison majeure dut l'intéresser d'abord à l'histoire de ce pays nouveau. Charlevoix était de la Picardie, et plusieurs de ses compatriotes avaient joué un rôle important dans la Nouvelle-France. Il nous reste toujours une empreinte dans l'âme de notre province d'origine. Et le professeur, tout en enseignant la grammaire à ses élèves, devait se rappeler avec complaisance que le baron de Poutincourt et son fils Biencourt, Picards comme lui, avaient jeté les bases de l'établissement de l'Acadie. Et Marc Lescarbot, le plus ancien historien de la Nouvelle-France, le poète voyageur et jovial, n'appartenait-il pas lui aussi à la Picardie? N'avait-il pas exercé comme avocat à Vervins, cette capitale de la Thiérarchie, située tout près de Saint-Quentin? Lorsqu'en 1598, Henri IV, roi de France et de Navarre, eut conclu des négociations de paix avec Philippe II, roi d'Espagne, et Charles-Emmanuel, duc de Savoie, c'est à Vervins que la paix avait été définitivement conclue,² et Lescarbot avait été chargé alors d'haranguer les plénipotentiaires du congrès.³ Charlevoix savait tout cela. Il avait dû entendre parler bien souvent dans son enfance des voyages extraordinaires de ces compatriotes. Il n'ignorait pas non plus que le premier qui aperçut les eaux du grand fleuve Mississippi en 1673 était le P. jésuite Jacques Marquette, un des plus illustres missionnaires du Canada, natif

¹ Rochemonteix, loc. cit., t. III, pp. 367, 368.

² Cf. *Mémoires contenant un journal concernant la négociation de la paix traitée à Vervins l'an 1598 entre Henri IV, roi de France et de Navarre, Philippe II, roi d'Espagne et Charles Emmanuel, duc de Savoie*, par Bellière et Sillery. La Haye, Moetiens, 1696, 2 vols.

³ Cette harangue fut imprimée la même année à Paris.

de Laon en Picardie, où sa famille tenait encore un rang distingué.¹ Et s'il l'eut oublié, un des plus vieux conseillers au conseil supérieur de Québec, Nicolas Dupont de Neuville, dont le père avait été gouverneur de la ville de Vervins, lui en aurait fait souvenir. Enfin, le fameux intendant Talon était lui-même d'origine picarde.

Que de noms encore sur cette terre de la Nouvelle-France rappelaient à Charlevoix la mémoire de la vieille Picardie!

Ouvrez une carte de cette ancienne province, vous y trouvez des terres, des fiefs, des seigneuries qui s'appellent Roberval, Feuquières, Rouville, Chambly, Jonquières, Auteuil, Bienville, Courcelles, Tracy, Longueuil, Varennes, Monceaux, Montigny, Neuville.² N'est-ce pas qu'il devait se croire ici un peu comme en famille en retrouvant ces noms connus depuis si longtemps à son oreille?

Ajoutons enfin pour mémoire que, pas longtemps avant l'arrivée de Charlevoix au Canada, en 1702, Mgr. de Saint-Vallier, étant en France et voulant prendre des mesures pour établir en Acadie un corps d'ecclésiastiques qui put fournir des sujets à tous les postes, jeta les yeux sur les bénédictins de Saint-Maur, mais le général de cette congrégation n'étant point entré dans ses vues, il traita ensuite avec l'abbé régulier de Saint-André-aux-Bois en Picardie afin d'obtenir de lui des Prémontrés. Il trouva un homme très disposé à faire ce qu'il souhaitait jusqu'à vouloir se consacrer lui-même aux missions de l'Acadie, et le traité fut fort avancé, mais les supérieurs de cet ordre exigèrent des conditions que l'évêque ne put ou ne voulut pas accorder.³

¹ *Hist. de la Nouvelle-France*, de Charlevoix, t. III, p. 314. Charlevoix rappelle cette découverte faite par son compatriote et son confrère jésuite avec une complaisance visible. Il l'appelle cependant Joseph Marquette quand son véritable prénom était Jacques. Charlevoix a souvent de ces négligences de plume. C'est ainsi encore qu'il dit que Lescaobot était avocat au parlement de Paris (loc. cit. t. I, p. 637), quand ce dernier prend la peine d'écrire à plusieurs reprises qu'il était avocat vervinois.

² Ces noms sont encore conservés, et j'ai pris plaisir pendant un séjour à Compiègne de les noter sur une carte du département de l'Aisne (nom officiel de l'ancienne Picardie).

Arrondissement de Senlis.—Rouville, Chambly, Roberval (canton de Pont-Saint-Maxence.)

Arrondissement de Beauvais.—Auteuil, Courcelles, Feuquières.

Arrondissement de Clermont.—Neuville-en-Hex-La, Monceaux, Montigny.

Arrondissement de Compiègne.—Bienville, Jonquières, Longueuil, Varennes, Tracy le Val, Tracy le Mont.

³ Charlevoix, *Histoire de la Nouvelle-France*, t. II, p. 236. Archives coloniales, série B, vol. 23. Lettres du ministre datées du 5 juillet, 26 juillet, 5 août 1702. pp. 99½, 100, 100½.

“ Il faut, dit quelque part Sainte-Beuve, situer les auteurs qu'on étudie, dans leur époque et leur moment social, les y encadrer, les y enfermer et les y induire. Il faut les cerner pour ainsi dire dans les mille circonstances du monde d'alors.” Essayons donc de tracer un rapide crayon de ce qu'était la colonie du Canada lorsque Charlevoix y vint pour la première fois. Il semble, en effet, qu'en connaissant les personnalités avec lesquels il fut en contact immédiat l'on saisira mieux les influences qui purent agir sur son esprit et dans quelles conditions de lumière et de liberté il a dû écrire. Que de présomptions d'erreur et de vérité on peut attacher aux récits d'un historien lorsqu'on sait la société qu'il a connue et fréquentée!

Charlevoix arriva à Québec au mois de septembre 1705, sur le même navire que les deux intendants Raudot qui venaient remplacer Beauharnois. Il contracta alors avec ces sages administrateurs une amitié solide qui devait se prolonger longtemps encore après leur retour en France. Les Raudot étaient des hommes bien en cour, très informés, et ils rendirent plus tard des services inappréciables au futur historien du Canada.¹

C'est Philippe de Rigault, sieur de Vaudreuil, qui gouvernait alors la colonie. Il avait remplacé en 1703, M. de Callières, le général le plus accompli qu'eut en encore le Canada, au dire de Charlevoix. C'était un homme aux manières nobles et aimables qui avait commencé sa carrière dans les mousquetaires et qui s'était distingué, tout jeune encore, à la prise de Valenciennes. Depuis ce temps-là, le roi lui avait toujours donné des marques particulières de sa bienveillance. Depuis qu'il était établi au Canada, il s'était montré si plein de valeur dans toutes les occasions, qu'il avait obtenu le gouvernement de Montréal d'abord, puis celui de toute la colonie. Très aimé des sauvages il était du reste

¹ C'est Charlevoix lui-même qui nous donne incidemment la date de son arrivée au Canada, au tome II, p. 302, de son histoire. En parlant des négociations que M. de Vaudreuil entretint au mois de septembre 1705 avec Dudley, l'envoyé du gouverneur de la Nouvelle-Angleterre, il écrit: “ Comme j'arrivai dans le même temps à Québec j'entendis plusieurs officiers murmurer de ce qu'on avait donné aux Anglais par là le loisir de prendre connaissance des endroits du fleuve les plus difficiles—et par là d'ôter à la Nouvelle-France ce qui faisait sa principale force. Quelques-uns m'assurèrent même qu'ils avaient surpris des gens de la suite du jeune Dudley qui observaient et toisaient les fortifications de Québec.” Comme on le voit, Charlevoix se montre dès lors bon observateur et prêt à recueillir tout ce qu'il entend dire autour de lui.

Vraisemblablement, Charlevoix retourna en France en 1709, avec M. Raudot le fils qui était nommé intendant des classes de la marine. A son retour en France, il eut aussi souvent l'occasion de rencontrer M. Raudot père et de causer avec lui du Canada. Cf. t. 2 de son histoire, p. 354.

estimé des colons qui l'avaient eux-mêmes demandé au roi comme gouverneur.

L'automne qui précéda l'arrivée de Charlevoix à Québec, la flûte du roi *la Seine* qui portait l'évêque de Saint-Vallier, un grand nombre d'ecclésiastiques, plusieurs riches particuliers et une charge d'un million, avait été prise par les Anglais. Le chevalier de Maupeou, qui commandait le navire, ayant aperçu de loin quelques bâtiments, leur avait donné la chasse lorsqu'il se trouva à sa grande surprise au milieu de la flotte de Virginie, composée de 150 voiles et de quatre vaisseaux de guerre qui l'accompagnaient. Il ne put éviter le combat sous le vent des ennemis, le soutint pendant dix heures et finalement fut obligé de se rendre.

Saint-Vallier, comme l'on sait, devait rester cinq ans en Angleterre, la reine ne voulant pas le relâcher tant que le roi de France ne ferait pas rendre la liberté au prévôt de Liège qui était prisonnier de l'électeur de Cologne, son souverain.

Charlevoix ne connut donc pas l'évêque de Saint-Vallier à ce premier voyage, mais il eut l'inappréciable avantage de rencontrer souvent l'évêque de Laval, son vénérable prédécesseur, qui vivait alors dans la retraite la plus profonde dans une des ailes du séminaire sauvée de l'incendie de 1705. " Nous l'avons vu ce saint prélat dans ses dernières années, écrivait plus tard Charlevoix, conservant encore cette simplicité angélique, qui rendait si respectables les premiers successeurs des apôtres, et nous avons eu la consolation, en recueillant ses derniers soupirs, de voir terminer par une sainte mort, une vie toute consacrée aux plus pénibles travaux de l'apostolat¹

Le Père Vincent Bigot était supérieur des jésuites du Canada lorsque Charlevoix enseigna à Québec.² Vincent Bigot habitait la colonie depuis vingt-cinq ans. Lui, et son frère Jacques qui vivait encore, comptaient parmi les grands missionnaires évangélisateurs de la nation abénaquise. Le jeune professeur eut encore l'occasion de connaître au collège les PP. Bruyas, Martin Bouvart, Joseph Germain, Julien Garnier-La Chasse, Pierre Rafeix, Carheil, Lamberville, Couvert, Joseph Aubery, Lagrenée et Chardon. C'est dire qu'il vécut dans l'intimité et au contact des plus illustres disciples de Loyola au Canada, et qu'il dut re-

¹ *La vie de la mère Marie de l'Incarnation, institutrice et première supérieure des Ursulines de la Nouvelle-France.* A Paris chez Louis Antoine Thome- lin, libraire juré de l'Université. Place de Sorbonne, à Notre Dame de la Victoire, 1724, p. 368. Mgr. de Laval mourut à Québec, le 6 mai 1708.

² Il fut supérieur du 21 août 1704 au 30 septembre 1710.

cueillir de leurs lèvres mêmes les récits les plus précieux sur les origines des missions. La plupart étaient déjà des vétérans, et il n'y en avait pas un qui n'eut souffert pour la foi qu'il était venu prêcher au milieu des nations sauvages et qui ne put montrer des stigmates de son apostolat.

Dès son arrivée, Charlevoix eut l'honneur de soigner à l'infirmerie, pendant une longue et cruelle maladie, le P. Rasle, le glorieux martyr qui dix-neuf ans plus tard devait tomber sous les balles anglaises à Norridgewock.¹

Le collège où enseigna Charlevoix n'était pas celui que nous avons vu démolir il y a une trentaine d'années quoiqu'il fut bâti au même endroit. C'est un grand carré massif aux lignes sévères et d'apparence un peu sombre, que nous avons connu alors qu'il servait encore de casernes aux troupes de la garnison anglaise, passait cependant dans son temps pour un fort beau bâtiment. Il avait remplacé, vers 1744, l'édifice primitif construit avec les deniers du marquis de Gamache et qui menaçait déjà ruine de toutes parts lorsque Charlevoix y logea en 1705.

Ce pauvre collègue! Il n'avait pas eu le don de plaire au professeur. "Il dépare la ville, écrivait-il. La situation n'en est pas même avantageuse. Il est privé du plus grand agrément, qu'on eut pu lui procurer, qui est celui de la vue. Il avait d'abord celle de la rade en perspective, et ses fondateurs avaient été assez bons pour s'imaginer qu'on les en laisserait jouir; mais ils se sont trompés. La cathédrale et le séminaire leur font un masque, qui ne leur laisse plus que la vue de la Place, laquelle n'a pas de quoi dédommager de celle qu'ils ont perdue. La cour de ce collège est petite et malpropre, rien ne ressemble mieux à une cour de métairie. Le jardin est grand et bien entretenu, et il est terminé par un petit bois, reste précieux de l'antique forêt qui couvrait autrefois toute cette montagne."

C'est là cependant, dans ce sombre et triste collègue, que Charlevoix devait enseigner la grammaire pendant quatre ans aux petits enfants des colons. Il paraît n'en être sorti qu'une seule fois, au mois de septembre 1708, pour aller faire un petit voyage à Montréal.² Cependant, inquisiteur et curieux comme il l'était, il ne perdait rien de ce qui se passait autour de lui dans la colonie. La France était alors en guerre avec l'Angleterre, et quoique Québec ne fut pas directement menacé, il n'y

¹ Il rappelle avec complaisance ce fait dans son *Histoire de la Nouvelle-France*, t. 2, p. 384.

² Charlevoix se trouvait à Montréal, vers la mi-septembre 1708, lorsque le parti commandé pour Haverhill sous les ordres de des Chaillons revint dans cette ville. Il en fut instruit un des premiers parce que il se trouvait sur le port même lorsque ce parti y débarqua. *Hist. de la Nouv. France*, t. II, p. 327.

avait pas de jour cependant où l'on ne reçut quelques nouvelles des partisans toujours en campagne sur les frontières. On faisait la petite guerre un peu partout à Terre-neuve, en Acadie, à la mer du Nord. De temps à autres un "raid" s'organisait pour aller saccager quelques villages isolés de la Nouvelle-Angleterre. Cela suffisait pour tenir les esprits en éveil. D'ailleurs, on ne savait pas le moment où une flotte ennemie pouvait remonter le fleuve et assiéger Québec.

Dans sa cellule, une fois ses classes finies, Charlevoix notait les petits incidents de cette vie d'alertes incessantes, inscrivait les noms des chefs de bande, et préparait ainsi, sans qu'il s'en doutât, les annales glorieuses de plus d'une ancienne famille. Le pauvre colon besogneux, qu'il voyait si assidu à sa tâche quotidienne, n'était pas oublié non plus, et c'est par lui que nous savons le jour où il commença à semer du chanvre et du lin et à faire de la toile, choses auxquelles il n'avait pas encore songé, lorsque la prise du vaisseau sur lequel se trouvait Saint-Vallier lui fit comprendre la nécessité qu'il y avait de ne pas toujours compter sur la France.

Mais, tout en prenant contact avec les hommes et les choses de son temps, ce que Charlevoix préférait par dessus tout, c'était d'étudier l'histoire de cette colonie toute jeune encore et cependant si remplie de grands noms et de belles actions. La Nouvelle-France, fondée depuis cent ans à peine, possédait déjà toute une collection de livres indigènes. C'étaient Champlain et Lescarbot racontant les premières explorations; c'était Cornuti décrivant la flore du pays; c'était Sagard, disant en son naïf langage, l'expérience des premiers récollets; c'était Ducreux, le chantre latin des trente premières années des missions des jésuites; c'étaient Pierre Boucher et Denys, qui tenaient la plume au nom des colons et des pêcheurs, l'un pour le Canada, l'autre pour l'Acadie; c'étaient les membres de la compagnie de Montréal faisant connaître les véritables motifs de leur fondation; c'était Saint-Vallier, notant dans un rapport officiel les progrès et les merveilles de la petite église canadienne; c'étaient Hennepin et Leclerc, animant de leur faconde les potins et les intrigues de l'administration, et mêlant quelques poignées de bonnes vérités à des monceaux de pièces apocryphes sur la découverte du Mississippi; c'était le bénédictin dom Claude Martin qui disait les aspirations et la vie toute mystique de sa mère, la vénérable Marie de l'Incarnation.

Enfin, paru tout récemment en librairie, le dernier entré en scène, mais non le moins piquant, venait le livre de Lahontan, ce baron gascon qui devait faire la joie d'un siècle léger et frondeur et qui amuse encore la chronique scandaleuse de nos jours. Ce livre, il venait de paraître en Hollande lorsque Charlevoix s'embarqua pour le Canada, et les Raudot avaient dû l'emporter dans leur bagage pour amuser les ennuis de la

longue traversée, comme les voyageurs d'aujourd'hui achètent un Baedeker ou un Joanne avant de pénétrer dans un pays nouveau.

Les jésuites possédaient dans leur bibliothèque—nous en avons la preuve—les écrits de tous ces auteurs, mais ils avaient quelque chose de plus précieux encore, c'étaient les quarante livraisons de ces relations qui contenaient le détail des missions des membres de la compagnie de Jésus, depuis l'arrivée de cet Ordre dans le pays en 1632. C'était le livre d'or par excellence, un martyrologe en même temps qu'un dictionnaire inépuisable où l'on pouvait trouver de tout: des drames d'un tragique empouissant, de la géographie, de la linguistique, de l'ethnographie, de l'histoire. Ces relations, depuis 1672, l'impression en avait été brusquement interrompue par ordre supérieur, sous prétexte qu'elles ne contenaient qu'un tissu de fables et de mensonges, mais elles n'avaient pas cessé pour cela d'édifier encore les âmes pieuses et droites.

Et, depuis lors, les missionnaires dispersés par toute la colonie jusqu'aux limites extrêmes du monde connu, n'avaient pas cessé d'écrire toujours chaque année à la maison de Québec. Cette dernière avait continué, comme par le passé, à extraire de ces lettres les passages les plus remarquables, à les retoucher, à les annoter, puis à en adresser le sommaire à Rome et aux communautés de France. Seulement, ces sommaires qui couraient en manuscrit n'étaient plus connus que des privilégiés qui en faisaient leurs délices. On en possédait à Québec la collection entière. C'est ainsi qu'on y pouvait voir la compilation des lettres écrites par les Lamberville, les Chaumonot, les Bruyas, les Carheil, les Garnier, les Bailloquet et les Druillettes depuis 1673; le récit de la merveilleuse expédition faite en cette même année par Marquette dans la direction du Mississipi et vers la mer du Sud, puis ses voyages à la baie des Puants et sa mort dramatique en 1677 sur les bords solitaires du lac Michigan; les correspondances entretenues avec les frères Bigot, de la mission des Abénaquis; celles des postes lointains de Michillimakinac, des Illinois, de la Louisiane ou de la mer du Nord, rédigées par les Gravier ou les Marest; enfin les mémoires si touchants de Crépieu sur la vie que menaient les missionnaires des Montagnais dans la région du lac Saint-Jean, vers Tadoussac et les Sept-Iles.

Charlevoix puisait dans ces manuscrits, s'exaltait à leur lecture. Et quand le texte manquait à ses yeux inquisiteurs, il avait, tout près de lui, la plupart des acteurs de ces drames ignorés pour le commenter et l'illustrer en quelque sorte par les récits qui tombaient de leurs lèvres.

Aujourd'hui que nous possédons tous ces textes, si longtemps cachés, imprimés dans les collections de Douniol, de Shea, ou de Thwaites, avec des notes abondantes, nous les lisons le soir, au coin du feu, avec un peu d'indifférence. Mais que l'on juge de l'intérêt qu'ils devaient avoir pour

ceux qui les tenaient en manuscrit, qui les voyaient dans toute la simplicité de leur rédaction primitive, alors qu'ils n'avaient pas encore été déflorés par des multiples impressions, des coupures ou des défigurations d'éditeurs. De ces textes, il est aisé de le voir par ses livres, Charlevoix s'en était nourri et imprégné dès sa jeunesse. Ils ont déteint sur son style, sur sa manière, ils se sont attachés à sa chair comme la tunique de Nessus aux épaules d'Hercule. En vain veut-il parfois refaire le récit qu'il emprunte, on y sent toujours la marque de fabrique, et on peut suivre le décalque à la lettre.

Ainsi l'abeille a beau aller chercher au loin, au plus profond des bois, le miel qu'elle distille, le parfum qui s'en dégage trahit toujours l'origine de la pauvre fleur sauvage où elle l'a recueilli.

III.

Retour de Charlevoix en France (1709). Il est professeur au collège Louis-le-Grand à Paris. Il publie l'*Histoire ecclésiastique du Japon* (1715).

Cependant le temps était venu pour Charlevoix de faire le dernier pas dans l'ordre de la prêtrise. Il n'y avait pas d'évêque dans la colonie. Laval venait de mourir et Saint-Vallier était toujours prisonnier en Angleterre. Il partit donc pour la France en 1709, et ses supérieurs l'envoyèrent au collège Louis-le-Grand, à Paris, où il étudia la théologie pendant quatre ans (1709-1713).¹ Puis il y enseigna les humanités et la philosophie,² en même temps qu'il remplissait les fonctions de préfet, titre que l'on donne chez les jésuites aux présidents des salles communes.

Il y avait alors dans ce collège un petit élève malingre, souffreteux, frileux, qui voulait toujours avoir la première place au poêle. Ses maîtres, les PP. Porée, Tournemine et Thoullier, l'aimaient beaucoup parcequ'il avait l'esprit extraordinairement vivace et qu'il montrait des dispositions étonnantes pour la poésie. Les jésuites favorisaient le goût des enfants confiés à leurs soins pour les vers français alors bannis des collèges. Le P. Porée, surtout, qui, à Louis-le-Grand, avait associé à l'étude du grec et du latin l'étude de la littérature et de la poésie française, se prêtait à la manie du jeune rimailler. Celui-ci, alors qu'il était en rhétorique, composa même une ode sur sainte Geneviève qu'il appelait *sa bergère* et dans laquelle il faisait vœu de lui consacrer tous ses écrits. Il aimait à passer ses heures de récréation dans la conversation de ses maîtres. Ce petit homme, disait en riant le P. Porée, veut peser dans ses petites balances, les grands intérêts de l'Europe. Ce

¹ Rochemonteix, loc. cit.—

² *Encyclopédie du XIX^{ème} siècle*. Article de A. Moireau.

jeune élève si précoce avait cependant parfois des réparties étranges. Un jour qu'il avait été devancé près du poêle par un de ses camarades : Range toi, lui dit-il brusquement : sinon, je t'envoie chauffer chez Pluton. Que ne dis-tu en enfer, répliqua celui-ci : il y fait encore plus chaud. Bah ! reprit le jeune poète qui consacrait ses prémisses à la bergère de Paris, l'un n'est pas plus sûr que l'autre.¹

C'est sans doute dans l'un de ces moments de mauvaise humeur que le préfet confisqua au petit élève frileux et malingre une tabatière, et qu'il mit comme condition à sa restitution la composition d'une pièce de vers qui nous a été conservée.

Cette pièce était signée : Jean-Baptiste Arouet de Voltaire, et le préfet s'appelait Charlevoix.

Voltaire, comme l'on sait, après sa sortie de Louis-le-Grand, conserva toujours un bon souvenir de ses maîtres. Il resta même très lié avec les PP. Porée et Tournemine et entretenit avec eux une correspondance suivie. Il avait gardé aussi la mémoire du P. Charlevoix et il rappelle avec complaisance dans l'un de ses ouvrages qu'il fut son préfet.²

Plus tard, dans le cours de ses voyages, quand Charlevoix rencontre quelques uns de ses anciens élèves il aime à le dire avec une certaine coquetterie. Ainsi, lorsqu'il s'embarque sur le navire qui doit le mener au Canada, il nous apprend que le capitaine en second, M. le comte de Vaudreuil, a été son disciple à Québec. De même, rendu sur les rives du Mississippi, dans la lointaine mission de Cahokia, lorsqu'il rencontre les deux prêtres du séminaire de Québec qui y sont en charge, Thaumur de la Source et le Mercier, il ajoute : " autrefois mes disciples et qui feraient aujourd'hui mes maîtres."

Cependant, il n'a jamais jugé à propos de laisser savoir à la postérité qu'il eut un jour Voltaire pour élève. Si je répare en ce moment l'oubli du bon père jésuite, ce n'est pas que je veuille lui en faire un mauvais parti. J'ai cru tout simplement qu'il était peut-être curieux de rapprocher ces deux noms au sujet du Canada : Voltaire, l'ancien élève malingre et souffreteux, criant de sa voix chevrotante et cassée de vieillard, à la Pompadour et à Louis XV : de cesser de verser le sang français pour les quelques arpents de neige du Canada ; Charlevoix, chantant les gloires de ce même pays, et en perpétuant la mémoire attendrie au milieu des générations oubliées de la France.

Charlevoix enseignait depuis six ans au collège Louis-le-Grand lorsqu'une circonstance toute fortuite lui mit la plume à la main.

¹Cf. *Voltaire et ses maîtres*, Paris, 1866, par A. Pierron ; Duvernet, *Vie de Voltaire*, p. 19 ; M. Emond, *Histoire du collège Louis-le-Grand*.

²Cf. *Un chrétien contre six Juifs*, Oeuvres de Voltaire, t. 48, p. 490.

Un jésuite, le Père Jean Crasset,¹ avait publié en 1689 une Histoire de l'Église du Japon.² Ce livre, assez bien ordonné, écrit avec une simplicité onctueuse, eut un si grand cours dès son apparition qu'il devint bientôt d'une rareté et d'un prix excessifs. Les exemplaires qu'on trouvait dans les ventes des bibliothèques valaient de 40 à 50 francs, et à ce prix on se les disputaient. L'empressement que le public montrait n'était point de ces vogues que la cabale donne à des livres de parti. Une bonté réelle le faisait rechercher. On en publia à Londres, en 1707, une édition anglaise, et il s'en fit une traduction italienne à Venise. Les libraires de Paris en donnèrent une deuxième édition en 1715 qui fut enlevée en aussi peu de temps que la première.

La popularité dont jouissait cet ouvrage fit naître à Charlevoix l'idée d'en composer un abrégé. Quelques uns trouvaient que le travail de Crasset manquait un peu de variété et de précision. D'autres, comme les journalistes de Trévoux, lui reprochaient d'avoir voulu ménager la délicatesse excessive de son siècle et d'avoir rapporté peu de miracles. "Il est vrai, disaient-ils, que notre siècle soumet les miracles à un examen très rigoureux, mais les miracles que rapportent les autres historiens du Japon peuvent soutenir cet examen... Avec son ménagement, il est tombé dans l'excès."

Le professeur de Louis-le-Grand jugea d'abord que pour rendre le livre de Crasset parfait il n'y avait qu'à resserrer les endroits trop étendus, à en retrancher quelques-uns qui, n'apprenant rien de nouveau, ne servaient qu'à allonger les épisodes et grossir inutilement le volume. Puis, comme il voulait corriger quelques légers défauts d'exactitude et recueillir certains faits omis, la curiosité le porta à lire les autres histoires du Japon. Il fut si surpris d'y trouver des choses dont Crasset ne parlait pas, qu'il mit son abrégé de côté, et entreprit de refaire un livre tout nouveau, à l'aide des sources qu'il venait de consulter comme par hasard. Telle fut l'origine du premier livre publié par Charlevoix, *l'Histoire de l'Établissement, des progrès et de la décadence du christianisme dans l'Empire du Japon*, qui parut en 1715.³

¹ Jean Crasset, né à Dieppe en 1618.

² *Histoire de l'Église du Japon*, par M. l'abbé de T., Paris 1689, deux volumes in-quarto, chez Michalet, quai des Augustins. Le libraire Gougy en annonçait récemment un exemplaire en vente, marqué aux armes de Colbert, pour le prix de 300 francs. Le nom de l'auteur fut mis seulement à la tête de la seconde édition qui parut à Paris en 1715 (Charlevoix, *Histoire du Japon*, t. 6, p. 362). Voir une appréciation de l'ouvrage de Crasset dans les *Mémoires de Trévoux*, mars 1717, p. 423.

³ *Histoire de l'Établissement, des progrès et de la décadence du Christianisme dans l'Empire du Japon*, où l'on voit les différentes révolutions qui ont agité cet

J'ai voulu dire avec quelques détails comment Charlevoix fut entraîné à la publication de ce premier ouvrage, car c'est un peu—pour ne pas dire presque toujours—le procédé qu'il suivra plus tard à chaque volume qu'il fera imprimer.

Pour beaucoup d'écrivains—et pour beaucoup de lecteurs aussi—l'histoire est un refuge; ils y cherchent une diversion aux tristesses actuelles; ils s'y réchauffent au contact des gloires anciennes; et l'étude même des pires heures du passé leur est une consolation parce qu'elle atteste une force immanente et providentielle—Dieu—d'où découlent la justice, la vérité et la rétribution.

Les uns compulsent les vieilles archives parcequ'ils éprouvent un plaisir singulier à saisir dans son intimité la pensée des siècles écoulés.

Des philosophes aux fronts sévères, rigoureusement disciplinés, condensent, pèsent, mesurent, groupent les faits, en font jaillir la lumière ou en dégagent des conclusions pleines d'enseignements.

D'autres, plus légers, s'amuseut aux bagatelles de la porte, s'attardent dans les coins des antichambres, descendent dans les cuisines. Il décrivent la forme du nez de Cléopâtre, discutent sur la couleur de la toge de Cicéron, écrivent vingt chapitres pour localiser, à un centième de pouce près, l'endroit précis où s'est livré une bataille—ou pour savoir si lors d'un événement quelconque la lune était dans son plein ou dans son premier quartier. Quelles jouissances!

Il y a ceux qui font volontiers table rase de toutes les notions admises et qui prétendent tout changer et tout remplacer pour un simple billet retrouvé ou une date réformée, comme si une date, un document, un autographe, étaient toute l'histoire.

Il y a les travailleurs sur matière première seulement. Ceux-là croient toujours avoir découvert quelque chose de nouveau. Hélas! les découvertes se font plusieurs fois; et ce qu'on invente aujourd'hui, on le rencontrera demain dans sa bibliothèque.

Il y a les romanesques qui acceptent volontiers la figure idéale, qui ne s'irritent point contre les légendes et les tolèrent. D'autres, comme Fustel de Coulanges, ne jurent que par le document. Tant valent les sources, tant vaut l'histoire.

Un autre genre plus moderne—réléguant bien loin tous les vieux jeux—consiste à crocheter les tiroirs, à faire parler les valets de chambre. Sous prétexte de placer les hommes dans leur cadre on nous les montre en déshabillé. L'effet de ce dernier procédé, généralement poussé à

empire pendant plus d'un siècle. Par le R. P. Charlevoix, de la compagnie de Jésus. A Rouen, chez Jacques-Joseph Le Boulenger. 1715. in-12. Trois Tomes. Tome premier—pages 337—tome second, pages 398, tome troisième, pages 469, sans les tables.

outrance, est de nous rendre des personnages tout différents de ceux dont nous avions l'idée jusqu'alors.

Il y a aussi les Plutarques vénaux qui entreprennent la vie des grands capitaines. On leur fournit par dessous main les renseignements nécessaires à la composition de portraits aussi flattés que la vraisemblance peut le permettre.

Je ne parle pas des oraisons funèbres toujours fausses par nature. D'autres se croient autorisés à disposer arbitrairement les faits qu'ils trouvent dans l'histoire, et de soumettre à leur imagination les caractères de leurs personnages; de sorte que les événements sont présentés sous le jour qui convient à l'effet qu'on veut produire, et les portraits des acteurs sont tracés d'après le rôle qu'ils doivent jouer. C'est un des artifices les plus ordinaires.

Voilà autant de manières, si je ne me trompe, non pas de reconstituer, mais d'entreprendre pour soi-même ou pour les autres, la portraiture des hommes ou des choses disparus.

Il serait prématuré de dire, dès maintenant, lequel de ces genres Charlevoix adopta de préférence. Mais, dès son premier ouvrage, il semble qu'il a une tendance à trouver tout ce qu'il lit inachevé, et qu'il est possédé du désir de compléter ou de refaire. Je ne veux pas dire que la lecture des historiens lui suggère l'idée de rivaliser avec eux, de les surpasser, peut-être, mais il a un tel discernement et une pénétration si instinctive qu'il ne peut s'empêcher d'apercevoir un peu partout des lacunes, des interprétations erronées ou des idées fausses.

Pour son coup d'essai cependant, Charlevoix n'osa pas voler avec ses propres ailes. Il avoue ingénûment que dans ce premier ouvrage sorti de sa plume, il n'y a rien de son propre fonds, et qu'il a mis largement à contribution le père jésuite italien Bartoli.¹

Cet écrivain avait publié sur le Japon un livre très estimé dans lequel il décrivait les progrès et la décadence de la foi dans cet empire depuis la mort de saint François-Xavier en 1552 jusqu'à l'année 1642. Il s'y attachait surtout à raconter les missions des membres de la compagnie de Jésus, et comme il s'adressait particulièrement à un public italien, il avait accompagné son récit d'une foule de détails qui auraient intéressés médiocrement des Français.²

Charlevoix coupa, trancha, réforma et fit si bien qu'il réduisit le travail de Bartoli, de six volumes qu'il était, à trois in-12 de 400 pages chaque, ce qui est déjà raisonnable.

¹ Bartoli, né à Ferrare en 1608, mort en 1685. Le plus important de ses ouvrages est *l'Histoire de la Compagnie de Jésus* (Rome, 1653-10, 5). 6 vols.

² Avertissement de *l'Histoire du Japon*, édition de 1736, 1er vol., p. XVII.

Je n'entreprendrai pas d'analyser ici ce premier livre de Charlevoix. Tout le monde sait que les Portugais débarquèrent les premiers aux îles du Soleil levant, et qu'ils furent suivis de près par les jésuites. Les affaires de la Compagnie de Jésus marchèrent bien au début, les princes japonais favorisaient la secte nouvelle. Vers l'an 1600, ils avaient plus de 150,000 prosélytes; de nombreuses églises et de nombreux monastères furent fondés. Cette situation prospère dura une trentaine d'années, et les mêmes princes qui avaient appelé les chrétiens, trouvant plus d'avantages à la religion des bonzes, firent supprimer, par édit, le Christianisme dans les îles du Soleil levant.

Le livre de Charlevoix contient des documents précieux sur la manière dont les missions catholiques en usèrent avec leurs catéchumènes, et il offre des détails qui sont encore intéressants à lire. Aujourd'hui surtout que les Japonais commencent à écrire l'histoire des relations de leur patrie avec l'Europe aux XVIème et XVIIème siècles,¹ l'ouvrage de Charlevoix pourrait bien reprendre quelque actualité. Il y discute, en effet, à fonds, les causes principales de la persécution de l'église du Japon, les raisons de sa grandeur et de sa décadence. Déjà, de son temps, les auteurs n'étaient pas d'accord, et Charlevoix, comme il paraîtra tout naturel, s'attache à repousser les calomnies que l'on portait contre les membres de sa compagnie. L'on aimera sans doute maintenant à comparer les anciennes versions à celles que les Japonais modernes sont en train de nous donner.

Quoiqu'il en soit, le premier livre de Charlevoix fut favorablement accueilli du public. Les *Mémoires de Trévoux*, qui en donnèrent une courte analyse, ajoutaient cet éloge mérité: "Le Père de Charlevoix a le talent de narrer si essentiel à l'historien: son style est vif, son expression nette et correcte; il intéresse, il inspire de l'admiration, de l'horreur, de la pitié, de la dévotion parcequ'il en est plein."² Les rédacteurs de ce journal ne pouvaient dire moins pour un confrère.

Bien longtemps après, alors que les glaces de l'âge avaient paralysé son ardeur, le Père de Charlevoix, jetant un regard en arrière, disait son premier né: "Il y a dans cet ouvrage, que j'ai fait dans les heures perdues de mes premières études, plusieurs traits intéressants, qui avaient échappé à ceux qui jusque-là avaient écrit l'histoire de l'église du Japon. Mais outre qu'il s'y est glissé des fautes grossières d'impression, j'ai reconnu que je m'y suis mépris en quelques endroits."³

¹ Cf. *Le Japon et l'Europe aux XVIe et XVIIe siècles*, par M. Nagooka, docteur es-lettres, attaché à la légation du Japon à Paris, traduction de Georges Linne, 1 vol. Paris, 1906, librairie Jouve.

² Livraison de septembre 1717, p. 1152.

³ *Histoire du Japon*, édition de 1754, t. vi, p. 362, dans la liste des auteurs qui ont écrit sur le Japon.

J'aime cette confession naïve, cet aveu ingénu du péché de jeunesse. Ah! le premier livre! Quel est celui qui a jamais tenu une plume qui n'ait pas jeté un long regard de complaisance sur sa couverture toute fraîche, alors qu'il s'étalait pour la première fois à la vitrine du libraire à la mode? Il semblait qu'il n'en existât point d'autre au monde. Et, de quelle main fiévreuse, le soir, on déployait le journal, encore humide et sentant bon l'imprimerie, pour y lire la naissance de cet enfant chéri.

Premières et suaves émotions des auteurs sitôt déflorées par le temps, la rouille, l'oubli, l'indifférence, et que sais-je encore!

Hélas! trois fois hélas! comme disaient les tragiques grecs, lorsqu'au bout de la route parcourue, se dresse devant nous ce pauvre petit premier livre que nous trouvons beau, bien fait, mignon entre tous, qui voudrait oser dire qu'il exerce le même prestige, qu'il a la même coloration à nos yeux. Le ton s'est aigri, les exigences ont augmenté. Il est resté, lui! tout ce qu'il était, pendant que nous avons senti en nous bien des hommes se succéder. Sans doute! que cela regaillardit toujours les vieux yeux de voir pousser et s'épanouir les jeunes fleurs, mais ces fleurs, quand nous les avons nous-même semées, il semble que nous leur en voulions d'avoir gardé tout de nous—jusqu'à nos défauts.

Et, pourtant, ce livre sur le Japon qui paraissait si peu aux yeux vieilliss de Charlevoix, alors dans toute sa gloire d'auteur et rendu à son sixième grand ouvrage, la librairie devait le vulgariser un siècle plus tard.

En 1828, d'abord, la Bibliothèque catholique de Belgique en publiait une édition définitive dans sa série des bons auteurs.¹

Puis, en 1842, la maison Mame, de Tours, le faisait entrer dans sa Bibliothèque de la jeunesse chrétienne, avec des illustrations nombreuses, propres à frapper les imaginations des groupes scolaires.²

Seulement, les éditeurs modernes ont usé du même procédé que Charlevoix s'était servi vis-à-vis de Crasset et de Bartoli. Il avait coupé, morcelé, condensé, mis au goût de son siècle. Il a subi la peine du tallion. La pointe des ciseaux cruels de Mame est entrée à son tour dans la prose onctueuse et coulante des trois volumes originaux, et elle n'en a plus fait qu'un petit livre in-12 de 300 pages, très élégant, très coquet, très mignon, avec une belle couverture gaufrée. Les enfants le reçoivent avec orgueil dans les distributions de prix; ils en lisent les récits merveilleux et ils rêvent la nuit de bourreaux, de mises en croix, de martyrs.

¹ A Louvain, chez Vanlinthout et Vandenzande, 2 vols. 1828. La librairie Dorbon, quai des Grands Augustins, Paris, en annonçait récemment une autre édition de la même année chez Rusand.

² J'en ai acheté un exemplaire, à Toronto, chez Britnell, en 1904.

Ah! la prose de Charlevoix a été rajeunie, mise à point. Le public ne consulte plus le vieux bouquin à dos fauve et passé de mode. Mais qui saura jamais combien de générations d'enfants ont puisé dans le petit livre édité par Mame le goût d'une vie chrétienne, et se sont souvenus toujours, après l'avoir lu, des grands exemples donnés par François-Xavier et tant d'autres glorieux martyrs du Japon!

Il semble que ce soit là, pour les travailleurs, une grande consolation que de songer que les quelques bonnes pensées qu'ils ont jetées le long d'une route ne meurent pas complètement avec eux. Les oiseaux du ciel viennent et en emportent la graine au loin. Elle germe et grandit dans la solitude. Au bout de cent, deux cents ans, l'arbre émondé, rajeuni, produit encore des fruits abondants et couvre de son ombre tutélaire les pousses nouvelles.

IV.

Charlevoix est chargé de s'enquérir de la possibilité de découvrir la mer de l'Ouest (1719). Son deuxième voyage au Canada (1720). Il se rend au lac Supérieur et descend le Mississippi. Son séjour dans la Louisiane. Il retourne en France (1723). Il rend compte de sa mission au ministre.

Tous ceux qui s'intéressent à l'histoire du Canada connaissent le *Journal d'un voyage fait par ordre du roi dans l'Amérique septentrionale par le P. de Charlevoix, de la compagnie de Jésus*. S'ils ne l'ont pas lu en entier, du moins, ils en ont vu des nombreux extraits—car il est cité à tout instant—ou ils en ont entendu parler.

Il y en a peu, cependant, j'en suis à peu près sûr, qui se soient demandés jamais à quelle occasion ou dans quelles circonstances ce voyage fut entrepris. Pourquoi le roi donna-t-il ordre de le faire? Et pourquoi Charlevoix fut-il choisi de préférence à tant d'autres qui auraient pu l'entreprendre aussi bien que lui? Pourquoi le récit de ce voyage, commencé en 1720 et terminé en 1723, ne parut-il en librairie que vingt et un ans après son accomplissement, soit en 1744? Quelles furent les causes qui retardèrent cette publication? Pourquoi enfin ce journal, qui se compose de trente six lettres qui sont supposées avoir été adressées par Charlevoix à la duchesse de Lesdiguières, née Gabrielle-Victoire de Rochechouart-Mortemart, fut-il dédié, quand même, à cette grande dame de la cour, alors qu'elle était morte depuis trois ans lorsqu'il parut?

Voilà autant d'honnêtes questions qu'il est permis de se poser, et que je vais essayer de résoudre.

Quand on lit le journal de Charlevoix, sans faire attention au titre qu'il lui donne, il semble, à première vue que ce soit là le simple récit

d'un touriste qui voyage pour amuser ses loisirs, et qui, par temps perdu, le soir, à la lueur des feux de bivouac, ou entre deux courses de canot, par les temps de gros vent ou de pluie maussade, désire faire connaître à une grande dame la description et l'histoire naturelle des pays qu'il parcourt, les coutumes, le caractère, la religion, les mœurs et les traditions des peuples qui les habitent.

A la façon dont l'auteur commence et termine ses lettres, il nous donne en effet l'illusion d'une correspondance suivie qui aurait été expédiée des lieux mêmes où elle fut écrite, par autant de courriers rencontrés à point, alors que les rois ne songeaient pas encore à se faire noircir et timbrer la figure, chaque matin, par une innombrable armée de maîtres de poste.

Tout cela n'est cependant que du décors—décors légitime si l'on veut—et que se permettent tous les écrivains qui veulent donner un vêtement convenable à leurs pensées, car ces lettres ont été écrites bien longtemps après le voyage, dans le calme et le repos du cabinet de travail.

De *l'ordre du roi* que Charlevoix met bien en vedette sous le titre de son ouvrage, il n'en est plus question une seule fois dans le texte de son journal, ni dans ses autres écrits. Jamais, non plus, il nous a dit qu'il fut chargé d'une mission de la cour, et quelle était cette mission. Les voyageurs ne nous ont pas accoutumés à tant de discrétion. Nous n'aurions jamais su, par les livres imprimés de Charlevoix, le secret qu'il nous cache. Heureusement qu'il y a aux archives coloniales de France quatre ou cinq lettres de lui qui nous l'apprennent de façon à ne pas s'y tromper.

Ce sont ces lettres manuscrites dont quelques unes seulement ont vu le jour—qui vont nous aider à étudier la carrière de Charlevoix, à une des époques les plus importantes de sa vie—celle où il gagna ses éperons de voyageur, et acquit la réputation d'un géographe et d'un découvreur émérite.

Et, si dans la suite de ce récit, je me sers quelque fois du "Journal historique" qui a été publié, ce ne sera que pour contrôler, compléter ou illustrer certains épisodes. Il vaut mieux, en effet, s'en tenir au texte officiel, aux fiches conservées dans les ministères, puisque c'est là seulement que l'on voit le dessous des cartes et le véritable motif du deuxième voyage que Charlevoix entreprit au Canada. Sans compter que ces pièces nouvelles sont du plus grand intérêt pour la science géographique et nous aident à mieux connaître l'homme dont nous étudions en ce moment l'histoire.

Depuis dix ans (1709-1719), Charlevoix était de retour du Canada et menait la vie paisible et régulière, mais un peu effacée, d'un professeur de collège. Son histoire du catholicisme au Japon lui avait donné un

certain relief, quelque chose comme un succès d'estime, et il commençait à se mêler au monde littéraire, dans les groupes sérieux où l'on s'occupait d'histoire et de science. Parmi les personnes qu'il rencontrait le plus souvent, se trouvait l'ancien intendant Raudot qu'il avait connu à Québec, et qui lui avait, depuis, toujours témoigné beaucoup d'estime. Raudot était alors attaché au conseil de la marine où on le consultait beaucoup sur toutes les questions relatives à la colonie canadienne. C'est lui qui, vraisemblablement, mit Charlevoix en relation avec le monde officiel. C'est ce qui ressort des documents que nous avons sous les yeux.

En 1719, le maréchal d'Estrées et l'abbé Dubois, alors secrétaire d'état pour les affaires étrangères, ayant été nommés plénipotentiaires pour régler les limites de l'Acadie qui étaient toujours restées indécises à la suite de chaque nouveau traité de paix, chargèrent Charlevoix d'examiner sur quoi étaient fondées les prétentions des Anglais. Celui-ci fut occupé pendant dix mois à ce travail¹ et prépara un long mémoire dans lequel il s'efforçait de prouver que d'après tous les auteurs, les articles des traités et les documents des chancelleries, l'Angleterre n'avait droit qu'à la péninsule néo-écossaise et que la terre d'Acadie n'avait jamais dépassé ces bornes. Ce mémoire qui nécessita des recherches considérables n'est point parvenu jusqu'à nous, mais le procureur général d'Auteuil, qui eut mission en 1720 de continuer des recherches du même genre, nous en a laissé un résumé succinct dans le rapport qu'il adressa alors au ministre.²

¹ Lettre de Charlevoix au ministre Rouillé, 23 août 1749. Archives de la marine. Acadie, vols 3 et 8, pp. 14 et 163.

² Archives du ministère des affaires étrangères. Mémoires et documents d'Amérique, vol. 6, p. 248. Extrait des papiers que monsieur le maréchal d'Estrées a remis au sieur d'Auteuil pour examiner. Voici la note de M. d'Auteuil dans le relevé en question :

"Un mémoire marqué par la lettre B, intitulé Mémoires pour les limites de l'Acadie, par le P. de Charlevoix jésuite.

"Ce mémoire dit que tous les auteurs qui ont voulu donner une description exacte de l'Acadie ne comprennent sous ce nom que la presque île.

"Il cite ce que dit Laët, historien hollandais, à ce sujet qui y est conforme.

"Il convient que toutes les costes voisines et isles ont été regardées en divers tems comme dépendants de l'Acadie, mais il prétend que cela fait pour nous.

"Il dit que les Abénaquis depuis 1646 ont eu des Missionnaires Religieux.

"Que quoique le Roy d'Angleterre Jacques premier eût mis dans la concession qu'il accorda au Sr. Guillaume Alexandre Comte de Sterlin, des limites autres que celles de l'Acadie, et n'y comprit pas le Pays des Abénaquis, ledit

C'est pendant que Charlevoix poursuivait ses recherches sur les limites de l'Acadie que le comte de Toulouse reçut du Canada plusieurs mémoires où on lui demandait de s'intéresser à la découverte de la mer de l'Ouest.

Un officier des troupes coloniales fut d'abord destiné à entreprendre ce voyage d'exploration à la tête de 50 hommes, mais comme il faisait ses préparatifs, le duc d'Orléans, alors régent de France, songeant que cette expédition entraînerait une grande dépense et qu'on avait encore rien de certain qui fit juger qu'elle serait utile, changea de dessein, et résolut d'envoyer dans les principaux postes du Canada et de la Louisiane une personne qui s'informât des naturels du pays et des habitants, missionnaires ou voyageurs, de quelle manière il fallait s'y prendre pour faire la découverte qu'on méditait, et s'il y avait apparence d'y réussir.

Le P. Charlevoix était là sous la main, tout trouvé, d'autant plus qu'il pourrait en même temps étudier sur place la question si obscure des limites de l'Acadie, et le ministre le chargea de cette double mission.¹

Charlevoix dut saisir avec empressement l'occasion qui se présentait de revoir un pays où il avait fait ses premières armes dans l'enseignement, et dont il avait gardé un peu la nostalgie. N'était-ce pas un moyen pour lui de compléter les notes qu'il avait déjà jetées sur le papier? A l'exemple d'Homère, il pourrait donc visiter les peuples et

Sr Comte de Sterlin distingua lui-même cette concession en deux parties, nommant ce qui n'étoit pas de l'Accadie, nouvelle Alexandrie.

"Qu'il est de conséquence de ne laisser approcher les Anglois du Pays des *Abénaquis* parcequ'ils chasseroient les missionnaires.

"Que le Père Aubry jésuite, missionnaire des *Abénaquis*, a fait une Carte par ordre de M. Begon intendant de Canada, et un Mémoire à ce sujet où il prouve que selon les termes du traité d'Utrecht les Anglois ne peuvent prétendre un ponce de terre audelà de la Presqu'isle.

"Que les Anglois en 1699 prétendoient que les limites naturelles de l'Accadie estoient à la *Rivière Ste-Croix*.

"Qu'on parle d'un traité fait sur cela entre M. de *Grand-Fontaine* et M. le Chevalier *Temple*.

"Que le Roy Charles second ayant ordonné la restitution de l'Accadie aux françois et nommé Pentagouet, le chevalier *Temple* fit difficulté d'exécuter ces ordres, sur ce que par le traité de Bréda il n'étoit parlé que de la restitution de l'Accadie, et que Pentagouet n'étoit pas de l'Accadie, mais de la *Nouvelle-Ecosse*."

Le 13 octobre 1727, M. de Beauharnois transmettait au ministre un mémoire du Père Lafitau au sujet des prétentions des deux couronnes sur les limites de l'Acadie. Cf. Arch. col. vol. 10, c. 11 p. 54.

¹ Lettre de Charlevoix au comte de Morville, ministre et secrétaire d'état, 1er avril 1723. Archives de la marine, e. 11, vol. 16, p. 106. Postes des pays de l'Ouest.

les contrées qu'il voulait peindre. Prendre contact avec des vrais sauvages, parcourir les grandes solitudes américaines, remplir ses yeux des paysages vus, quelle chance unique de mettre sur sa palette les vraies couleurs qui lui manquaient. Et s'il pouvait ouvrir des voies nouvelles vers cette mer de l'Ouest, tant cherchée et toujours restée mystérieuse, quelle gloire il attirerait sur son nom et sur sa compagnie! Ce voyage aurait donc un but utile à la science et à son pays, et pour lui, qu'elle douce jouissance il y goûterait.

Il partit donc.

Pendant que la flûte du roi *le Chameau* sur laquelle Charlevoix s'embarqua à Rochefort le premier juillet 1720, vogue sur l'océan, disons à grands traits quelles étaient les connaissances géographiques que l'on possédait alors sur la partie nord du continent américain.

La découverte de l'Amérique ne fut pas le résultat d'un plan méthodique, mais d'un heureux hasard qui dépassa de beaucoup les résultats espérés par le génie de Christophe Colomb. C'est en cherchant par l'ouest la route des Indes qu'il rencontra la barrière d'un nouveau monde. Après qu'il eut longé le fonds de la mer des Antilles, depuis Guatemala jusqu'à Darrien, sans pouvoir trouver d'ouverture, toute la côte orientale fut visitée par de hardis marins.

Au sud, Hozéda se butte sur la Guyane et le Venezuela, Pinzon, sur le Costa-Rica. Cabral est jeté par hasard sur la côte du Brésil. En 1513, Balboa, s'étant avancé dans l'isthme de Panama, apprend des indigènes l'existence d'une grande mer située à l'ouest; il continue à marche et aperçoit, en effet, du haut d'une montagne, l'océan que l'on devait appeler quelques années plus tard Pacifique. La découverte du Brésil par Cabral décide les explorateurs à concentrer leurs efforts vers la route méridionale. Ils aboutissent à l'immortel voyage de Magellan. C'est lui qui résout l'entreprise conçue par Colomb. Parti de Séville en 1519, il trouve le détroit auquel il a laissé son nom, le franchit, baptise l'océan Pacifique, va aborder aux Philippines, et accomplit le premier voyage de circumnavigation.

D'autres cherchent vers le nord. Le peu de résultats obtenus par Cabot, Corte Real, Verrazano et Cartier déterminent les entreprises de Willoughby, Chancellor et Burroughs vers le nord-est de l'Europe. Frobisher reprend les régions arctiques américaines, et se heurte aux glaces qui arrêteront Davis dix ans après. En même temps, Sir Walter Raleigh prend possession au nom d'Elizabeth "la vestale assise sur le trône d'Occident" du littoral qu'il appelle la Virginie. Hudson fait de vains efforts pour reprendre la route de ses hardis devanciers, conjecture l'existence de la mer qu'il baptise et qu'explore Button. Baffin

[ac

s'è
Si

pa

le

ni

dé

en

La

de

17

sa

de

D

sa

et

ce

de

ri

la

ta

l'

l'

da

et

Pi

Pi

10

si

l'

P

bl

d

M

M

le

ju

la

e

s'enfonce dans la mer qui est à l'est du Groenland jusqu'au détroit de Smith, et relève ceux de Jones et de Lancaster.

Du côté de l'occident du nouveau continent, les conquistadores espagnols, Cortez, Pizarre, Ulloa, reconnaissent le golfe de Californie vers le milieu du XVIème siècle. D'autres relèvent les contours de la péninsule. En 1542, Rodrigo Cabrilo s'avance de ce côté jusqu'au 44ème degré de latitude nord, mais ces contrées ne paraissent point aussi riches en métaux précieux que le Mexique et les pays de l'Amérique du sud. Les Espagnols s'arrêtent et se contentent d'une vague prise de possession des territoires qui s'étendent au delà, en vertu de laquelle on les verra en 1791 réclamer une partie de l'île de Vancouver.

Lorsque Champlain fonda Québec en 1608, un géographe, suffisamment informé, pouvait tracer la carte orientale de l'Amérique du nord, depuis la baie de Pensacola et l'ouest de la Floride jusqu'au détroit de Davis. Le fleuve Saint-Laurent était connu jusqu'à Montréal. On savait qu'une immense barrière fermait vers l'ouest l'océan Atlantique et qu'au delà de l'Amérique s'ouvrait un autre océan. Cependant, de ce côté, on ne possédait que des connaissances vagues sur la conformation des côtes, au nord de la Californie, ou, pour mieux dire, on en connaissait rien. On ignorait aussi complètement quelles étaient les dimensions de la partie nord du continent et de l'océan Pacifique que l'on appelait tantôt la mer de l'Ouest, tantôt la mer du Sud.

Avec la fondation de Québec, s'ouvre une nouvelle période dans l'histoire des découvertes de l'Amérique du Nord. Cette fois, c'est l'interland que l'on va attaquer. Champlain n'hésite pas à s'enfoncer dans les terres jusqu'au pays des Hurons. En 1659 et 1660, Radisson et Chouart des Groseillers visitent la contrée des Sioux et conçoivent les premiers l'idée que la découverte des pays du couchant peut se faire par terre. En 1661, le Saguenay est remonté jusqu'à sa source. En 1673, Marquette et Joliette descendent le Wisconsin, atteignent le Mississippi, se rendent jusqu'au 33ème degré nord au dessous du confluent de l'Arkansas, et reviennent par l'Illinois. En 1678, Duluth reprend le projet de Radisson et de Chouart des Groseillers et veut former un établissement à la baie du Tonnerre, au nord du lac Supérieur. Cavalier de la Salle, de 1678 à 1682, découvre le cours entier du grand fleuve Mississippi, depuis la chute Saint-Antoine (au dessous de Saint-Paul de Minnesota) jusqu'au delta. Il donne aux vastes contrées, qu'il a visitées le premier, le nom de Louisiane. En même temps, les missionnaires jésuites et les trappeurs s'avancent au nord-est et à l'ouest des grands lacs. Michillimakinac et la mission du Sault Sainte-Marie sont fondés, et deux autres postes sont établis sur les bords lointains du lac Supérieur.

Les deux bassins du Saint-Laurent et du Mississippi sont étudiés. La multitude de ces explorations partielles dessine peu à peu la carte intérieure du continent.

Les jésuites veulent pousser plus loin encore vers l'Ouest. Ils sont anxieux de savoir si la terre américaine touche à l'asiatique. Déjà, depuis longtemps, ils ont interrogé les sauvages, consigné dans leurs relations—admirable recueil géographique—les diverses routes que l'on peut tenir. Le parti canadien applaudit à leurs efforts parce qu'il y entrevoit le moyen d'augmenter le commerce des castors qui diminue. Mais les jésuites se heurtent à l'opposition tenace des militaires et de certains fonctionnaires. Ceux-ci veulent relier la colonie du Mississippi à celle du Canada, par les vallées de l'Ohio et de la Wabash, au moyen d'une chaîne de postes fortifiés. C'est le seul moyen, disent-ils, d'enrayer la marche en avant des Anglais qui veulent détourner le commerce de la vallée du Saint-Laurent. Détroit est fondé par Lamothe de Cadillac afin de forcer la main à l'abandon de Michillimakinac, et il réussit. Les jésuites plaident discrètement qu'il faut déterminer les zones d'influence des deux nations, s'éloigner des territoires contestés, afin d'éviter les causes de conflit, établir comme une bande neutre, une espèce d'état tampon. Les deux partis sont tour à tour victorieux ou vaincus suivant que change l'administration. Enfin, les missionnaires l'emportent. Sous leur inspiration, Vaudreuil et Champigny consentent au rétablissement de Michillimakinac. La possession des pays de l'Ohio et de la Wabash est négligée, et la marche vers l'Ouest est décidée. La métropole hésite encore et veut être mieux informée. C'est à ce moment que Charlevoix entre en scène, et qu'il est chargé de faire une enquête sur la possibilité de découvrir la mer de l'Ouest que l'on désire depuis si longtemps. N'y a-t-il pas un intérêt géographique primordial à faire cesser un mystère que gonflent encore des espérances commerciales illusoires ?

Le missionnaire arriva à Québec le 23 septembre 1720, après quatre vingt trois jours d'une traversée très mauvaise.

Il fit connaître les instructions qu'il avait reçues,¹ mais la saison se trouvant trop avancée pour entreprendre un aussi long voyage, il dut hiverner à Québec où il n'omit rien pour tirer des voyageurs, qu'il put joindre, des lumières sur ce qu'il cherchait.² Le 19 octobre, il adressait

¹ On lit sous la date du 7 août 1720, dans le 32^{me} vol. du *Journal des Jésuites* (1710-1759) publié dans l'*Abeille* (t. XI, no. II) : "Le P. Charlevoix est arrivé de France par ordre de la cour, afin de prendre des informations pour la découverte de la mer d'Occident. Il doit retourner par Mobile."

² Lettre au ministre de Morville. 20 janvier 1723. Il faisait la même diligence dans les côtes, parcourant la campagne sur les neiges.

au duc d'Orléans un nouveau mémoire sur les limites de l'Acadie qui nous a été heureusement conservé.¹

Charlevoix était content de se retrouver dans la petite capitale de Québec, au milieu de ses anciens amis, et il ne peut s'empêcher de le faire savoir :

“ Si on ne considère que ses maisons, ses places, ses rues, ses églises et ses édifices publics, écrit-il, on pourrait la réduire au rang des plus petites villes de France, mais la qualité de ceux qui l'habitent, lui assure le titre de capitale, et c'est son bel endroit.

“ On y trouve un petit monde choisi, où il ne manque rien de ce qui peut former une société agréable. Un gouverneur général, avec un état major, de la noblesse, des officiers et des troupes. Un intendant avec un conseil supérieur et les juridictions subalternes; un commissaire de marine, un grand prévôt, un grand voyer et un grand maître des eaux et forêts dont la juridiction est assurément la plus étendue de l'univers; des marchands à l'aise ou qui vivent comme s'ils l'étaient; un évêque et un séminaire nombreux; des récollets et des jésuites; trois communautés de filles bien composées; des cercles aussi brillants, qu'il y en ait ailleurs, chez la gouvernante et chez l'intendante. Voilà, ce me semble, pour toutes sortes de personnes de quoi passer le temps agréablement. Ainsi fait-on, et chacun y contribue de son mieux. Un jour, on fait des promenades: l'été en calèche, ou en canot; l'hiver, en traîne, sur la neige, ou en patins, sur la glace. On chasse beaucoup; quantité de gentilhommes n'ont que cette ressource pour vivre à leur aise. Les nouvelles courantes se réduisent à bien peu de choses, parce que le pays n'en fournit presque point, et que celles d'Europe arrivent tout à la fois, mais elles occupent une bonne partie de l'année; on politique sur le passé, on conjecture sur l'avenir; les sciences et les beaux arts ont leur tour, et la conversation ne tombe point. Les Canadiens, c'est-à-dire les créoles du Canada, respirent en naissant un air de liberté, qui les rend fort agréables dans le commerce de la vie, et nulle part ailleurs, on ne parle plus purement notre langue. On ne remarque même ici aucun accent.

“ On ne voit pas en ce pays de personnes riches, et c'est bien dommage, car on aime à se faire honneur de son bien, et personne presque ne s'amuse à thésauriser. On fait bonne chère, si avec cela on peut avoir de quoi se bien mettre, sinon on se retranche sur la table, pour être bien vêtu. Aussi faut-il avouer que les ajustements font bien à nos créoles. Tout ici est de belle taille, et le plus beau sang du monde dans les deux

¹ Archives de la marine. Amérique du Nord. Nelle. France (1712-1739). Régement des limites, vol. 2, c. 11, fol. 63. Voir ce mémoire: Pièce A de l'appendice.

sexes; l'esprit enjoué, les manières douces et polies sont communes à tous; et la rusticité, soit dans la langue, soit dans les façons, n'est pas même connue dans les campagnes les plus écartées."

Et, plus loin, ce parallèle qu'il fait entre les colonies de la Nouvelle Angleterre et celle du Canada, n'est pas à dédaigner non plus.

"Il règne, dit-il, dans la Nouvelle Angleterre et dans les autres provinces du continent de l'Amérique soumises à l'Empire britannique, une opulence, dont il semble qu'on ne sait pas profiter; et dans la Nouvelle-France une pauvreté cachée par un air d'aisance, qui ne paraît point étudié. Le commerce et la culture des plantations fortifient la première, l'industrie des habitants soutient la seconde et le goût de la nation y répand un agrément infini. Le colon anglais amasse du bien, et ne fait aucune dépense superflue; le Français jouit de ce qu'il a, et souvent fait parade de ce qu'il n'a point. Celui-là travaille pour ses héritiers; celui-ci laisse les siens dans la nécessité, où il s'est trouvé lui-même de se tirer d'affaire comme il pourra." Je pourrais pousser plus loin ces citations, mais le texte entier vaut la peine d'être lu.

Au commencement de mars 1721, le fleuve Saint-Laurent ne fut pas plutôt libéré de ses glaces, que Charlevoix partit pour Montréal.¹ "J'avais pris, écrit-il, la voie d'une *cambiatura* que la neige et la glace rendent très facile en ce pays pendant l'hiver, et qui ne coûte pas plus que les voitures ordinaires. On se sert pour cela d'une traîne, ou, comme on parle ici, d'une cariole, qui coule si doucement, qu'un seul cheval suffit pour la traîner, et va toujours le galop. On change de temps en temps, et à bon marché. Dans un besoin pressant, on ferait ainsi en vingt quatre heures, soixante lieues, beaucoup plus commodément, que dans la meilleure chaise de poste."

Il s'arrêta en chemin à la Pointe-aux-Trembles, à Becancour, à Trois-Rivières, à Saint-François du lac, et, le 14 mars, il arrivait à Montréal. Il avait déjà visité autrefois cette ville pendant son premier séjour au Canada, mais quelle différence entre le voyage qu'il vient de faire et celui qu'il avait accompli quelque dix ans auparavant. "Je n'ai pas eu, écrit-il à la duchesse de Lesdiguières, dans ce trajet, le plaisir que j'avais autrefois en faisant la même route en canot par le plus beau temps du monde, de voir s'ouvrir devant moi, à mesure que j'avançais, des canaux

¹ Dans sa lettre du 20 janvier 1723 au comte de Toulouse, il dit que c'était à la fin d'avril 1721 qu'il partit de Québec; mais dans celle du 1er avril 1723 adressée au comte de Morville, il dit: "Au commencement du mois de mars, la navigation étant libre, je me mis en chemin." C'est cette dernière date qu'il faut prendre. En effet dans son *Journal historique*, p. 108, dans sa lettre datée de Trois-Rivières, le 6 mars 1721, il dit qu'il se rendit de Québec en cette ville après deux jours de marche.

à perte de vue, entre ce prodigieux nombre d'îles, qui de loin ne semblaient faire qu'une même terre avec le continent, et arrêter le fleuve dans sa course : ces agréables points de vue, qui changeaient à chaque instant, comme des décorations de théâtre et qu'on croirait avoir été aménagés exprès pour recréer les passants : mais je ne laissai pas d'en être un peu dédommagé d'abord par la singularité du spectacle d'un archipel devenu en quelque sorte un continent, et par la commodité de se promener en carriole sur des canaux entre des îles, qui paraissent avoir été plantées à la ligne, comme des orangers.

“ Pour le coup d'œil, écrit-il encore, il n'est pas beau dans cette saison. Rien n'est plus triste que ce blanc répandu partout, et qui prend la place de cette belle variété de couleurs, le plus grand agrément des campagnes ; que ces arbres qui paraissent plantées dans la neige, et ne présentent aux yeux que des têtes chenues et des branches chargées de glaçons.”

J'aime à noter en passant ce paysage d'hiver brossé par Charlevoix, car, d'ordinaire, dans ses écrits, il ne nous habituera pas à des scènes de nature vues si nettement. La description qu'il fait de l'aspect des environs de Montréal n'est pas mal touchée non plus. “ Du côté de Québec, dit-il, les terres sont bonnes, mais on y voit ordinairement rien qui puisse recréer la vue ; d'ailleurs, le climat y est fort rude ; car plus on descend le fleuve, et plus on avance vers le nord, plus par conséquent le froid est piquant. . . . Il semble, lorsqu'on a passé les îles de Richelieu, qu'on soit transporté tout à coup sous un autre climat. L'air est plus doux, le terrain plus uni, le fleuve est plus beau : ses bords ont je ne sais quoi de plus riant. On y rencontre de temps en temps des îles dont quelques-unes sont habitées ; les autres, dans leur état naturel, offrent aux yeux les plus beaux paysages du monde ; en un mot, c'est la Touraine et la Limargue d'Auvergne comparées avec le Maine et la Normandie.”

C'est ainsi que le bon père jésuite se venge du vent de nord-est qui pendant cinq longs mois lui a cinglé la figure et donné l'onglée sur le rocher de Québec.

Charlevoix passa près d'un mois et demi à Montréal (14 mars—1er mai 1721). Il en profita pour visiter Chambly et faire un court séjour au saut Saint-Louis pendant la quinzaine de Pâques, cherchant partout des voyageurs pour l'instruire de ce dont il devait rendre compte.²

Mais toutes ses recherches n'eurent pas grand résultat. “ Les Canadiens, écrit-il plus tard au comte de Toulouse,³ voyagent sans s'em-

¹ *Journal historique*, pp. 136-137.

² Lettre du 1er avril 1723 au comte de Morville.

³ Lettre du 20 janvier 1723.

barasser beaucoup de s'instruire sur les pays qu'ils parcourent. Il faut même être un peu en garde contre eux, car comme ils ont quelquefois honte de ne pouvoir rendre aucun compte de ce qu'ils ont vu, ils ne font point difficulté de substituer des romans qu'ils digèrent assez bien, à la place de la vérité qu'ils ne connaissent pas."

Enfin, le premier mai 1721, Charlevoix partait de Montréal pour l'Ouest alors connu à la recherche de celui qui s'obstinait à garder son secret. Jusque là, le missionnaire avait eu l'illusion d'un prolongement de la France de l'autre côté de l'eau. Ces villages qu'il venait de traverser, c'étaient encore les fermes de la Normandie, un coin de son pays picard. Mais, à partir de Lachine, il franchit la frontière de la civilisation. Il ne trouvera plus que des postes disséminés de loin en loin, des trappeurs, des coureurs de bois, des canotiers, des pionniers hardis, des groupes de colons aventureux, des indiens, seuls maîtres vrais de ces régions. Quelle société pour ce lettré accoutumé à la vie d'un collégé parisien! Quelle impression va-t-il recevoir de ces paysages d'une sauvagerie grandiose? Va-t-il y puiser l'inspiration qui animera plus tard ses descriptions? La poésie des lacs mystérieux, la forêt vierge, le silence des bois, la prairie immense, chanteront-ils dans son cœur? Va-t-il enfin déteindre quelque chose sur lui de cette vie d'aventures et de périls?

Le conseil de la marine a pris soin, dès le 7 juin 1720, d'écrire à Vaudreuil et à Bégon que le Père de Charlevoix a été chargé par le roi de la découverte de la mer de l'Ouest. Ils ont reçu ordre de le laisser monter dans les pays d'en haut avec deux canots, huit voyageurs et les marchandises qu'ils pourraient apporter.¹

C'est donc en bel équipage que le missionnaire s'est embarqué, sans compter qu'on lui a donné pour l'accompagner, un fort aimable cavalier, le sieur de Cournoyer, dont le sang ne s'est jamais démenti et qui l'a versé plus d'une fois pour le service du roi.²

La flotille remonte les Cascades, franchit les rapides du Buisson, des Cèdres, du Côteau du Lac. Le 14 mai, elle est à Cataracoui; le 26, à Niagara. Le lac Erié est traversé. Le 8 juin, on fait escale à Détroit pendant dix jours.

Charlevoix est enchanté de la beauté et de la variété des paysages qu'il vient de voir.

"Si l'on voyageait toujours, écrit-il, avec un ciel serein et un climat charmant, sur une eau claire, comme la plus belle fontaine; qu'on rencontrât partout des campements sûrs et agréables, où l'on put avoir à peu

¹ Ordres du roi, série B., vol. 42, p. 448.

² Lettre de Charlevoix au ministre, 27 juillet 1721.

de frais le plaisir de la chasse, respirer à son aise un air pur, et jouir de la vue des plus belles campagnes, on pourrait être tenté de voyager toute sa vie. Je me rappelais ces anciens patriarches, qui n'avaient point de demeure fixe, habitaient sous des tentes, étaient en quelque sorte les maîtres de tous les pays qu'ils parcouraient et profitaient paisiblement de toutes leurs productions, sans avoir les embarras inévitables dans la possession d'un véritable domaine. Combien de chênes me représentaient celui de Mambré? Combien de fontaines me faisaient souvenir de celle de Jacob? Chaque jour, nouvelle situation à mon choix: une maison propre et commode, dressée et meublée du nécessaire en moins d'un quart d'heure, jonchée de fleurs toujours fraîches sur un beau tapis vert: de toutes parts des beautés simples et naturelles, que l'art n'a point altérées, et qu'il ne saurait imiter. Si ces agréments souffrent quelque interruption, ou par le mauvais temps, ou par quelque accident imprévu, ils n'en ont que plus de vivacité, quand ils reparaissent.¹

Le morceau est à lire en entier. Mais la mer est belle, le vent est bon, et les canotiers nous attendent. Charlevoix poursuit sa route, remonte le lac Huron et atteint Michillimakinac, le 30 juin, soit deux mois après son départ de Montréal.

C'est à Michillimakinac qu'il a compté recueillir la meilleure moisson de renseignements, mais là doivent commencer la désillusion et le désenchantement.

Les commandants de poste, les coureurs de bois sont réticents. Ils ne tiennent pas à dire ce qu'ils savent. Pourquoi iraient-ils livrer les secrets de leurs territoires de chasse? Pour que d'autres viennent tuer le lièvre dans le buisson qu'ils ont battu? Les raisons d'état, l'intérêt de la science géographique ne leur disent rien. Les connaissances qu'ils ont acquises c'est toute leur fortune; ils les donneront pour de beaux deniers sonnants, et si la cour les veut posséder ils communiqueront directement avec elle afin d'en avoir le mérite.

Pourtant, Charlevoix ne se donne pas de paix. Il arrête au passage: missionnaires, chasseurs, officiers qui reviennent de leur poste en congé, et les presse de questions.² Apprend-t-il que des Sioux sont campés à la Baie des Noquets, à une soixantaine de lieues au sud de Michillimakinac, il suit M. de Montigny, qui s'y en va commander, et leur dresse un interrogatoire en forme.³ Leurs réponses sont vagues et contradictoires. Comment démêler la vérité au milieu de tant de fables? Les Anglo-américains ont donné le nom de Charlevoix à une ville et à

¹ Journal historique, p. 254.

² Lettre au comte de Toulouse, 23 janvier 1723.

³ Journal historique, t. III, p. 301.

un comté de l'état de Michigan, sur la péninsule qui sépare les eaux du lac de ce nom de celles du lac Huron. Certes, jamais honneur ne fut mieux mérité, car jamais homme n'a sillonné les eaux du lac Michigan sur sa barque aventureuse avec un plus ardent désir de mener à bien la mission qui lui avait été confiée.

Charlevoix revint de la baie des Noquets, convaincu que, pour apprendre quelque chose, il lui faudrait pousser jusqu'à l'extrémité du lac Supérieur. Mais ses ordres étaient de s'arrêter à Michillimakinac. Il hésita un moment sur ce qu'il devait faire. Enfin, sachant combien les voyageurs de passage avaient peu de chance de rien retirer des sauvages, à moins de s'installer avec eux et de vivre de leur vie, il résolut de prendre le chemin de la Louisiane, bien décidé de revenir l'année suivante et d'hiverner au lac Supérieur. En attendant, il donna instruction à tous les commandants de poste de sonder les Sioux afin de savoir d'eux s'ils seraient disposés à écouter un missionnaire au cas où on jugerait à propos de leur en envoyer un. A Vaudreuil et à Bégon, il fit demander un canot bien équipé pour faire le tour du lac Supérieur avec le sieur Pachot pour le commander, car cet officier était un de ceux qui connaissaient le mieux les pays d'en haut, et Charlevoix avait déjà tiré de lui de bons mémoires sur les Sioux.¹

Au moment de quitter Michillimakinac, le 27 juillet 1721, il écrivit au comte de Toulouse une longue lettre qui nous a été conservée dans laquelle il lui dit son voyage et ce qui lui est arrivé jusque là.² Il s'y

¹ Ce mémoire est en appendice. Voir Pièces B. C. D. E.

² Cette lettre est au vol. 16, c. 11, p. 96, des Archives de la marine. Nouv. France. Poste des pays de l'Ouest. Il y a au dos de la lettre une note de la main d'Antoine Raudot: *Conseil. Porter à Mgr. le régent. Vu par Son A. S. Il faudra lui écrire ainsi qu'il le propose et lui faire part des mémoires qui pourront être reçus.* La Chapelle, délibéré le 23 déc. 1721. Cette lettre a été imprimée dans les Mémoires de Margry, vol. 6, p. 58. Nous la reproduisons en appendice. Pièce F.

Aux Archives coloniales, vol. 43, p. 428. Conseil de Marine, c. 11, on trouve aussi le projet de délibération qui suit:

"Le Père Charlevoix jésuite qui a été envoyé pour faire la découverte de la mer de l'ouest marque qu'il a visité tous les postes d'en haut excepté ceux du Lac Supérieur où il espère trouver des connaissances plus certaines qu'ailleurs.

"Il compte y retourner le printemps prochain, il ne doute point qu'il ne revienne au Conseil beaucoup de Mémoires sur la découverte dont il est chargé parcequ'il a remarqué dans le voyage qu'il a fait que quelques personnes qui voulaient paroître fort instruites lui disoient peu de choses et que d'autres faisoient des recherches dont ils ne lui faisoient aucune part.

"Ce défaut de concert peut beaucoup nuire à la cause publique, parce qu'une connaissance détachée est souvent peu considérable en elle-même et de-

plaint du peu de lumières qu'il a pu tirer de tous ceux qu'il a rencontrés. " Il a remarqué, écrit-il, que des personnes qui voulaient paraître fort instruites lui disaient peu de choses et que d'autres poursuivaient des recherches dont ils ne lui faisaient aucune part. Ce défaut de concert nuit beaucoup à la cause publique. Le moindre renseignement, tout détaché qu'il soit, et quelque stérile qu'il puisse paraître, pourrait, groupé avec d'autres, amener des résultats considérables. Je me suis aperçu souvent que je ne faisais que battre le buisson. Ce sera toujours une consolation pour moi d'avoir contribué pour quelque chose à ces enquêtes particulières. Et je supplie que l'on m'envoie, par les deux routes que je pourrai tenir, les mémoires que l'on ne manquera pas sûrement d'adresser à Paris, dans les lettres du Canada ou de la Louisiane."

Cette lettre, partie le 27 juillet 1721, fut soumise au conseil de marine le 23 décembre de la même année. Une semblable expédition fait véritablement honneur à la poste des coureurs de bois. Il était cependant trop tard pour faire tenir de nouvelles instructions à Charlevoix. Ce dernier s'avancait déjà depuis longtemps sur la route de la Louisiane.

Parti de Michillimakinac, à la fin de juillet, Charlevoix avait tourné la pince de son canot vers la péninsule qui sépare le lac Michigan du lac Huron, longé sa rive occidentale, puis remonté vingt lieues dans les terres, la rivière Saint-Joseph, jusqu'au fort qui portait alors ce nom. Brisé par la fatigue et les tourments qu'il s'est donné la maladie l'y a retenu pendant six semaines. Le 16 septembre, il s'embarque de nouveau, atteint la rivière Kankakee, et en descend le cours jusqu'à ce qu'elle se rencontre avec celle des Illinois, à un endroit qu'on appelle encore La Fourche. C'est la route qu'a suivi autrefois La Salle, route semée de souffrances et d'angoisses, mais Charlevoix, qui le sait et qui note tout, semble l'avoir oublié. Cette route n'est pas sûre encore. Les sauvages illinois qui sont sur les sentiers de la guerre y font des razzias et le missionnaire a dû se faire accompagner de dix soldats sous les ordres de M. de Saint-Ange. Le 5 octobre il est au lac Pimiteouy, élargissement de la rivière des Illinois, à 70 lieues du Mississipi. Enfin il aperçoit le grand fleuve, le père des eaux qui dort couché dans la savane. Ses flots sont rapides, il s'y laisse glisser, signale en passant le Missouri, s'arrête une nuit à la mission de Cahokia où il sert la main aux deux

meure stérile faute d'estre communiquée dans des occasions où elle pourrait servir à en faire acquérir d'autres plus importantes.

" Il demande qu'on lui adresse par les deux routes qu'il pourra tenir un extrait des Mémoires qui seront envoyés au Conseil sur cette matière dans les Lettres du Canada et de la Louisiane.

" Le Conseil est d'avis de lui écrire ainsi qu'il le propose et lui faire part des Mémoires qui pourront estre reçus."

prêtres du séminaire de Québec qui la desservent, Thaumur de la Source et le Mercier, deux de ses anciens élèves. Le 20 octobre, il arrive sain et sauf à l'entrée de la Louisiane, à Kaskakia, où les jésuites ont deux missions florissantes, et il va s'y reposer pendant un mois. Le voilà encore une fois rentré dans la civilisation. Et il s'en réjouit, car la vie sauvage ne lui va pas.¹

Maintenant, jusqu'au golfe du Mexique, notre voyageur rencontrera, de ci et de là, et s'en allant déjà en ruines, les établissements commencés par les grands et les nobles de France, attirés qu'ils avaient été par les plans gigantesques de Law et de sa merveilleuse compagnie.

Charlevoix a assisté, en 1716, à Paris, à la fondation de la fameuse banque. Il a vu la fièvre des chercheurs d'or, quand ils s'arrachaient, dans la petite rue de Quincampoix, les actions de Mississipi. Il est alors sorti du royaume, en moins de trois ans, plus d'hommes et d'argent qu'il en était parti, depuis François 1er, pour aucune colonie du nouveau monde. Quel Eldorado on se promettait! Et, voici que le jésuite, après avoir assisté à l'agiotage et au triomphe, va voir de ses yeux le désastre, le duché imaginaire des Arkansas, les baronnies et les marquisats de la solitude, les trous encore béants des mines abandonnées. C'est donc là ce fleuve qui faisait tant de bruit en France, et qu'il trouve aujourd'hui sauvage et déserté. Charlevoix note soigneusement les noms de tous ces actionnaires déçus et trompés. Et ce n'est pas là la partie la moins intéressante de son journal de route. Je conseille de la lire, chaque fois qu'une compagnie lance un projet nouveau sur le marché, car l'hameçon qui prit jadis tant de poissons naïfs est fait d'un fer tenace, et jette encore tous les jours de nouvelles victimes dans la poêle à frire.

On avait assuré Charlevoix, lors de son départ de Paris, qu'il trouverait aux Illinois des ordres pour lui faire faire le reste du voyage jusqu'à la mer. Il fut bien désappointé de ne rien recevoir à Kaskakia, et de se voir sans le sou et sans provisions.² Il dut donc tirer sur ses confrères jésuites pour se refaire un peu. Dans l'entre-temps, il fait causer les Canadiens qui commencent à s'établir aux alentours du fort

¹ A lire la description de la vie sauvage, tel que Charlevoix l'a vue, au tome III de son *Histoire de la Nouvelle-France*, pp. 337 et seq. Sur la découverte de la mer de l'Ouest et Charlevoix, voir aussi Rochemonteix, *Les Jésuites et la Nouvelle-France au XVIII^e siècle*, t. 1, pp. 172, 178, 199, 206.

² Pourtant, dès le 6 juillet 1721, le conseil de la marine avait écrit aux commissaires de la régie de la Compagnie de la Louisiane de vouloir bien donner des ordres pour le retour en France du Père Charlevoix au cas où, après avoir travaillé à la découverte de la mer de l'Ouest, il descendrait à la Louisiane par le Mississipi. Cf. *Archives coloniales*, vol. 44, série B, fol. 62.

de Chartres, à une demi-lieue au sud de Kaskakia, mais il ne peut tirer rien de nouveau sur ce qu'il cherche.

Il descend alors à petites journées, recueille en passant, chez les Indiens qu'il rencontre, les légendes qui permettront plus tard à Chateaubriand d'écrire son poème des Natchez, et arrive enfin à la Nouvelle-Orléans, fondée il y a cinq ans par Bienville. On est au 5 janvier 1722. Après quelques jours de repos, le missionnaire se rend au Biloxi, qui était encore le comptoir principal de la Louisiane, au bord de la mer. La jaunisse le prend et le couche au lit pendant six semaines. Aussitôt rétabli, il veut remonter le Mississippi et rallier Michillimakinac, mais la rumeur vient de se répandre que les Indiens ont levé la hache de guerre, et personne ne veut l'accompagner dans un voyage devenu dangereux. Il décide de s'embarquer sur une flûte de la compagnie qui partait pour l'île Saint-Domingue, dans l'espoir d'y trouver un bateau qui le ramènera à Québec, d'où il sera encore en temps pour gagner le lac Supérieur.

Le jour de Pâques, premier avril 1722, le navire sort du Mississippi et quatorze jours après, il va se jeter sur un récif, au large de l'île des Martyrs, à la pointe extrême de la Floride. Heureusement, la mer est calme, la terre est proche, les canots sont bons. Tout le monde se sauve. Charlevoix, monté sur une mauvaise barque, longe péniblement les côtes de la Floride et des Apalaches, et revient au Biloxi après cinquante jours de voyage. Ce n'est que le 30 juin qu'il peut trouver un navire pour le mener enfin à Saint-Domingue. Les vents contraires l'assaillent et il est obligé de relâcher à la Havane. Charlevoix pense pouvoir y rencontrer le fameux voyageur Mathieu Sagean qui a laissé une si curieuse relation sur la Louisiane. Le gouverneur ne veut pas le laisser descendre à terre. Après deux mois de navigation, on arrive à Saint-Domingue. Il n'y avait pas huit jours qu'un navire venait d'en partir pour le Canada. Décidément tout se ligue contre l'explorateur. Il n'a plus qu'un parti à prendre, c'est de rentrer en France, et c'est ce qu'il fait. Le 20 janvier 1723, après deux ans et demi d'absence, il est de retour à Paris, et adresse le même jour un rapport de son voyage au comte de Toulouse.¹

Il n'a rien trouvé de ce qu'on l'envoyait chercher, mais quand on revient de si loin et qu'on a vu tant de choses, il est bien permis de faire des suggestions.

Ce serait dépasser le cadre de cette étude que de dire ici les hypothèses dont Charlevoix accompagne son rapport, hypothèses plus faciles

¹ Cette lettre est imprimée au vol. 6 de Margry, p. 521. Nous la donnons en appendice. Pièce G. Voir Rochemonteix, *op. cit.* ce qu'il dit du voyage de Charlevoix à la Louisiane, p. 246, vol. 1.

à mettre sur le papier qu'à démontrer sur le terrain. Finalement, sur l'ordre qu'il lui en est donné, il représente qu'il n'y avait que deux moyens praticables de découvrir la mer de l'Ouest. Le premier est de remonter le Missouri, dont la source n'est certainement pas loin de la mer: tous les sauvages qu'il avait vus l'ayant unanimement assuré. Le deuxième est d'établir une mission chez les Sioux. Le duc d'Orléans s'arrête à ce dernier plan, et fait avertir les jésuites d'avoir à préparer deux de leurs sujets à cette fin.

Sur ces entrefaites, le comte de Morville fut appelé à la secrétairerie d'état. Il fallut recommencer auprès de lui les démarches entamées auprès du comte de Toulouse. Charlevoix, sans se décourager, reprend la plume, lui donne un résumé de son voyage, lui dit où en sont les négociations. Au cas où son Ordre n'aurait pas de sujets prêts, il s'offre à aller établir lui-même la nouvelle mission chez les Sioux.¹ Le comte de Morville, que ces projets en terre lointaine ennuiet sans doute, renvoie Charlevoix à Raudot, lui demande d'écrire un nouveau mémoire, puis lui propose d'aller se fixer pour tout de bon chez les Sioux pour y diriger le poste d'observation qu'il y croit nécessaire. Charlevoix, pris au dépourvu, s'en défend. "Je n'ai pas donné à M. Raudot, écrit-il au ministre,² le mémoire que votre Grandeur m'a commandé de lui laisser, touchant le voyage qu'elle m'a fait l'honneur de me proposer, parce qu'il n'était pas de retour à Versailles lorsque j'en suis parti, mais je lui avais parlé à Paris, et je le crois suffisamment au fait. Je ne souhaite rien tant, Monseigneur, que de vous persuader que rien ne me retiendra lorsqu'il s'agira du service de Dieu et de mon Prince. Heureux si ma vie se consume dans des exercices si dignes de mon état. Mais n'ayant plus l'âge, ni la santé requise pour commencer la vie de missionnaire, dont le début serait d'apprendre une langue de laquelle je n'ai nulle notion, je ne puis que m'offrir, comme je le fait de grand cœur, à aller établir la nouvelle mission, et à mettre les missionnaires en possession, ce qui me donnera occasion de continuer les enquêtes que j'ai déjà commencées pour la mer de l'Ouest..."

Sur le dos de cette lettre, on voit une note écrite de la main de Raudot, et qui se lit comme suit: "Répondu que, sur le compte qu'il a rendu de son voyage, le roi s'est déterminé à l'établissement de deux missionnaires aux Sioux, et à ne pas faire continuer la découverte de la mer, espérant que l'on aurait par ces missionnaires des connaissances, qui

¹ Lettre à Morville, 1er avril 1723, imprimée dans Margry, vol 6, p. 331. Appendice, pièce II.

² Lettre du 11 mai 1723, Archives de la marine, vol. 16, c. 11, p. 108; imprimée dans Margry, t. 6, p. 335. Appendice, pièce I.

pourraient donner lieu de suivre ces découvertes ou d'en abandonner le projet, que c'est la situation où est cette affaire."

Charlevoix ne se rebute pas. Il se rend toutes les semaines pendant un mois à l'hôtel du ministre aux jours marqués pour ses audiences, mais il ne peut le rencontrer. Il lui adresse alors une dernière lettre le 26 juin 1723,¹ dans laquelle il essaye de le détourner, cette fois, de l'établissement des Sioux et de le persuader qu'il vaut mieux s'arrêter à l'exploration du Missouri. Cette lettre ne reçut pas de réponse. L'affaire était désormais classée.

Voilà autant de choses dont Charlevoix n'a jamais parlé dans ses livres, et que des documents nouveaux nous permettent maintenant de mettre au jour. Voilà le vrai voyage, son but, ses péripéties diverses, son dénouement.

Charlevoix resta à Paris. Et ce fut aussi bien pour lui.

Il n'avait pas le dégoût du voyageur. Suivez-le à travers son journal. D'abord, il souffre du mal de mer, d'une façon atroce. Il ne peut pas supporter non plus les fatigues inséparables des courses en forêts, à travers les lacs, les rivières, les portages. Son âme est plus forte que son corps frêle. Il s'épuise ou se laisse terrasser par la fièvre. Son estomac ne va pas à la nourriture spéciale de ces expéditions lointaines. Ensuite, il a ce que les voyageurs appellent le mauvais œil, la *jettatura* des Italiens. Son canot se crève sur les roches, se décode ou se dégomme. Il manque toujours ceux qu'il veut rencontrer, et ce sont alors des allers et retours à n'en plus finir. Il perd infailliblement le bateau sur lequel il doit s'embarquer. Et une fois embarqué, les vents ne soufflent plus, ou bien ils soufflent en sens contraire; l'eau fraîche fait défaut et on lui refuse de se ravitailler dans les ports d'escale. Son naufrage, même, manque de classique. Pas de tempête, rien qui siffle dans les cordages. Pas de morts d'hommes, pas même de tirage au sort pour savoir qui sera mangé le premier.

Il remplit une mission officielle, voyage aux frais du gouvernement, et loin d'en profiter pour se créer des rentes, il contracte des dettes et paye de sa propre bourse. Voilà qui est digne de son honnêteté, mais c'est d'une maladresse impardonnable.

On ne peut nier que Charlevoix ait de la science et qu'il soit bon observateur, mais il n'a pas le flair du découvreur, cette sagacité qui supplée souvent au manque de connaissances et qui sait éclairer d'une lumière qui lui est propre.

¹ Loc. cit. Archives, p. 109; Margry, vol. 6, p. 537. Appendice, pièce J.

On sait, comment, dans les dix années qui suivirent le voyage de Charlevoix, Boucher de la Perrière, Linctot, Le Gardeur de Saint-Pierre, les deux Marin, commencèrent à dérouler la chaîne qui devait conduire au plateau vague d'où sortent les eaux qui coulent vers le nord. Ces noms s'effacent bientôt devant la vaillance de Pierre Gautier de la Vérandrye et de ses illustres fils. Le lac de la Pluie, le lac des Bois, le lac Winnipeg, la rivière Rouge, la rivière des Assiniboines sortent tour à tour de l'inconnu. Leur barque aventureuse s'élançait sur la Saskatchewan. Mais, à quel prix tous ces résultats sont obtenus? Ils vont chercher au bout du monde une renommée qu'on leur marchandait encore. Enfin, le premier janvier 1743, un peu à l'est du Yellow Stone Park, soixante et deux ans avant que les Anglo-américains, Lewis et Clarke, aient descendu la Columbia, le fils aîné de la Vérandrye plante le drapeau triomphant de la France au flanc des Monts Rocheux. Le problème du passage à la Chine par l'intérieur des terres est presque résolu. Cette recherche a duré vingt-cinq ans.

Pendant ce temps là, Charlevoix, penché sur ses livres, croit toujours que les terres des Espagnols s'étendent bien plus loin vers le nord qu'on le pense, et en 1744 il écrit encore que la Nouvelle-France est bornée à l'ouest par cette nation.

Mais qu'importe l'erreur géographique! Notre pensée, et la postérité généreuse et bienveillante unissent dans un même souvenir glorieux tous ces vaillants hommes, parcequ'ils poursuivirent la même grande œuvre au milieu des mêmes fatigues, des mêmes misères et des mêmes dangers.

La célébrité de Charlevoix ne devait pas venir de ce côté. L'entraînement de son esprit le portait vers d'autres sommets. Non! non! sa main n'était pas faite pour l'aviron du voyageur, mais pour manier la plume, une plume vaillante, inlassable, qui pendant trente années encore courra alerte, et dira au loin les hautes prouesses des héros de la Nouvelle-France.

Son voyage n'eut aucun résultat pratique immédiat si l'on veut, il n'ajouta rien à la géographie, car il fut fait à travers des pays et des rivières déjà connus et fréquentés depuis longtemps. La cartographie primitive profita cependant des observations de Charlevoix, de ses relevés, de ses sondages, et Bellin lui rend le témoignage qu'il put grâce à lui corriger le gisement des grands lacs du Canada. Mais, c'est surtout l'histoire de la Nouvelle-France qui devait bénéficier de ces études sur place. Charlevoix avait vu la nature canadienne, parcouru les grands bois, les lacs, les rivières. Il connaissait le théâtre où se déroulèrent tant d'événements, et il pouvait maintenant y faire mouvoir ses personnages.

V

Charlevoix, de retour en France, publie la Vie de la Mère Marie de l'Incarnation (1724). Analyse et appréciation de cet ouvrage.

Aussitôt après son retour, en 1723, Charlevoix fit savoir qu'il publierait un journal du voyage qu'il venait de faire par ordre du roi, avec une histoire générale des découvertes et des établissements des Français dans l'Amérique septentrionale.¹ Mais il devait se passer bien des années encore avant que ce projet put se réaliser. En recueillant des matériaux, l'infatigable chercheur rencontrait sur son chemin des sujets nouveaux qui lui donnaient l'occasion de faire l'école buissonnière.

En 1724, il publia d'abord la vie de la Mère de l'Incarnation, institutrice et première supérieure des Ursulines de la Nouvelle-France.¹

Charlevoix n'avait pas connu la vénérable Marie de l'Incarnation. Elle était morte depuis au delà de trente deux ans lorsqu'il vint pour la première fois à Québec en 1705.¹ Mais il avait habité à deux pas du

¹ Cf. Avertissement de l'*Histoire de Saint-Domingue*.

¹ *La Vie / de la / Mère Marie / de / l'Incarnation, / institutrice et première supérieure des ursu- / lines de la Nouvelle-France.* / A Paris, chez Ant. Claude Briasson, rue Saint-Jacques, près la fontaine S. Severin, à la Science. 1724. In-4-pp. 452. Permis d'imprimer le 1er juin 1724.

Le livre ne porte pas de nom d'auteur, mais la préface dédiée à la reine Elizabeth d'Espagne, qui venait de renoncer à son trône, est signée Pierre-François-Xavier de Charlevoix.

Louise-Elizabeth d'Orléans, reine d'Espagne, fille du régent, née à Versailles en 1709, morte à Paris en 1742. Elle était désignée sous le nom de Melle de Montpensier, lorsqu'elle épousa, en 1722, don Louis, prince des Asturies. Après l'abdication de Philippe V, Elizabeth fut reine d'Espagne (15 janvier 1722) ; mais dès le mois d'août suivant, elle devint veuve de Louis Ier. Peu après, elle revint en France, abandonna la pension de 600,000 livres qu'elle recevait comme reine douairière, se jeta dans une extrême dévotion et mourut ayant à peine trente-deux ans.

Charlevoix (Liste des auteurs, p. 403) dit que cette nouvelle vie fut imprimée à Paris chez Briasson, in-octavo.

Nous en avons vu un exemplaire portant l'inscription : A Paris, chez Louis-Antoine Thomelin, libraire juré de l'Université. Place de Sorbonne, à Notre Dame de la Victoire. Il en parut aussi une édition, petit in-8, en 1724, que Dufossé offrait en vente au prix de 60 francs (Cat. nelle, série, no. 15, XXVème année). Karl M. Hierseman, libraire à Leipzig (Katalog 281, no. 279), demandait en 1902, 65 marcs pour une édition de 1724, brochée et non rognée avec portrait. On demandait, la même année, cinq louis pour une édition semblable en Angleterre, avec un beau portrait de la vénérable mère, à l'âge de 40 ans, gravé par Poilly. Michaud (Dict. biog.) parle d'une édition de 1725. Les *Mémoires de Trévoux*, du mois de septembre 1725, p. 1667, article LXXXVI, donnent un compte rendu de cet ouvrage de Charlevoix.

¹ Elle mourut en 1672.

monastère fondé par elle. Et il ne manquait pas dans ce cloître, qui respirait encore la bonne odeur de ses vertus, de compagnes qui avaient vécu à son contact et qui en gardaient l'ineffaçable souvenir. Dès lors, le jeune novice s'était senti pris d'une grande dévotion pour cette sainte religieuse. Dans son long et pénible voyage à travers les solitudes américaines, alors que battu par la maladie et loin de tout secours humain, il désespérait par moment de jamais revoir son pays, il l'avait souvent invoquée. Et, quand sur le point de périr en face des côtes de la Floride, il put s'échapper du navire qui sombrait, c'est à son intercession encore qu'il eut recours, et c'est à elle qu'il attribua la conservation de sa vie.

"Redevable comme j'ai lieu de le croire, dit-il dans la préface du livre qu'il consacre à sa mémoire, aux mérites de la Fondatrice des Ursulines du Canada, de ce que je n'ai pas fini mes jours dans une terre étrangère à la fleur de mon âge, j'ai cherché à honorer ma bienfaitrice."

La vie de la Mère Marie de l'Incarnation, écrite par Charlevoix et publiée par lui un an après son retour d'Amérique, nous apparaît tout d'abord comme l'ex-voto d'un voyageur reconnaissant. Il ne faut donc y chercher ni une étude approfondie, ni une critique sérieuse. C'est plutôt un chant d'actions de grâces, une hymne laudatrice, où l'histoire n'intervient que comme une comparse, juste assez pour soutenir les versets alternants.

Tout le monde sait que Marie de l'Incarnation avait été obligée par ses confesseurs de leur rendre compte des communications secrètes qu'elle avait avec Dieu et des grâces qu'elle en recevait.¹ C'est sur leur ordre qu'elle composa, avec la candeur et la simplicité d'une humble pénitente, des relations qui furent pieusement conservées. On sait aussi que pendant les trente-deux années qu'elle vécut au Canada, elle adressa en France, soit à son fils, soit à des communautés de son Ordre, des lettres nombreuses, fort bien écrites, dignes de sa grande réputation de sainteté et d'habileté dans toutes sortes d'affaires et surtout dans la vie spirituelle. (1640-1672).

Cinq ans après la mort de cette femme admirable (1677), son fils, dom Claude Martin, religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, publia une vie tirée de ces écrits, et depuis (1681), il y ajouta un recueil de lettres, des méditations, des retraites, avec quelques autres

¹ Elle fit elle-même une relation de sa vie, d'abord jusqu'en 1633, sur l'ordre du Père George de la Haye, puis jusqu'en 1654 par ordre du Père Jérôme Lallemand.

œuvres spirituelles, entre autres une exposition succincte du Cantique des Cantiques.¹

Ces deux livres avaient fait connaître la Mère de l'Incarnation dans toute la France, où elle passait pour une religieuse d'une vertu et d'une spiritualité éminente. Ses œuvres, dont on admirait le goût exquis, la raison saine et la douce onction, étaient lues et commentées. De très grands hommes en faisaient l'éloge. Fénelon et Bossuet louaient sa méthode d'oraison et la regardaient *comme une des plus vives lumières de son siècle*. Ils allaient jusqu'à l'appeler la sainte Thérèse de la Nouvelle-France.

Dom Martin, comme il est tout naturel pour un fils écrivant la vie de sa mère, en avait recueilli les moindres circonstances. Rien ne lui était échappé. Son ouvrage avait donc le défaut de contenir bien des choses étrangères au sujet. C'était le sentiment de Charlevoix,² et d'autres pensaient de même. M. Dudouyt, du séminaire des Missions étrangères, écrivant de Paris à Mgr. de Laval, l'année même de l'apparition de ce livre, en 1677, lui disait déjà: "Nous avons lu à table la vie de la mère de l'Incarnation. Si son fils ne l'eut pas fait si longue elle serait beaucoup mieux... cependant... on fera état de cette vie malgré sa longueur. Sa lecture fera concevoir de l'estime pour le Canada."³

Enrichi des connaissances qu'il avait acquises pendant son séjour à Québec, pouvant y ajouter ce qu'il avait vu de lui-même ou ce qu'il avait appris par des personnes ayant vécu dans son intimité, Charlevoix pensa que la vie de dom Martin ne devait pas l'empêcher de travailler à une nouvelle. Ce n'était ni l'esprit de concurrence, ni l'imitation qui le portait à cela. La reconnaissance, comme je l'ai dit déjà, lui faisait interrompre un ouvrage de plus longue haleine pour honorer sa bienfaitrice, en la faisant connaître mieux et en lui procurant des imitateurs.

Pour écrire son livre, dom Martin s'était servi des relations de sa mère, puis des lettres publiées ou reçues d'elle pendant trente-deux ans. Il les donne au public telles qu'elles sont sorties de sa main. C'est presque toujours la vénérable religieuse qui raconte tout ce qui s'est passé entre Dieu et elle, et qui rapporte les différents événements de son

¹ Ces deux livres parurent à Paris chez Louis Billaine. Il y eut une deuxième édition de la vie, en 1696, chez Ant. Warin, avec un beau portrait gravé par Edelinck. Un exemplaire de cette édition était récemment offert en vente au prix de 160 francs. Warin publia aussi une deuxième édition des Méditations et retraites, en 1686.

² Liste des auteurs, p. 402.

³ Lettre publiée dans le rapport sur les archives du Canada pour 1885, p. CVII.

existence, à peu près comme a fait sainte Thérèse, mais avec moins de suite que cette dernière parce qu'elle écrit à diverses reprises et pour diverses personnes. Il la laisse parler le plus possible, et supplée à ce qu'elle ne dit point par un abrégé de ses principales actions à la fin de chaque chapitre et qu'il intitule *addition*.

Charlevoix crut que c'était encore le parti le plus sage, et il ne voulut point suivre d'autre voie. Lui aussi, il procède par des citations abondantes. Quand il y met du sien, c'est tout au plus pour rétablir l'ordre naturel de l'histoire, arranger la matière, faire les liaisons absolument nécessaires.

En vérité, son livre, c'est l'ouvrage de dom Martin qu'il fait réimprimer, dégagé de ses redites, de ses longueurs, des choses trop intimes. Comme on sent qu'il possède ce goût du refaire dont j'ai parlé à propos de son histoire du catholicisme au Japon. On peut même lui reprocher d'avoir suivi de trop près le religieux bénédictin et de n'avoir pas assez profité des faits nouveaux qu'il a dû recueillir au Canada.

Cependant, tout en remaniant le travail de dom Martin, Charlevoix se garde bien de toucher à la prose de Marie de l'Incarnation. Pour lui, c'est "une des plus spirituelles femmes de son temps." La première lecture de ses lettres l'a enthousiasmé, et plus il étudie ses écrits, plus il y trouve tout solide. Ce n'est pas tant encore, cependant, la fondatrice de couvent, l'institutrice patiente et éclairée, qu'il admire et qu'il veut faire connaître. Car, toutes pleines et chargées de mérites qu'aient été les trente-deux années qu'elle a données dans la Nouvelle-France, ce qu'il importe avant tout d'étudier chez elle, ce sont les hautes pratiques de vie intérieure qui l'ont si particulièrement distinguée. Aux yeux de Charlevoix, la femme disparaît, et il ne voit plus que la sainte, auréolée, agrandie, dépouillée de toutes les scories de la terre.

Les mystiques affirment que, pour les purs et les saints, les règles morales nécessaires à la vie des autres hommes n'ont point de valeur. C'est ce que Charlevoix pense de la Mère de l'Incarnation. Cependant, il trouve que chez cette servante de Dieu, tout est si sensé, si raisonnable, si éloigné de termes particuliers dans l'explication qu'elle fait de son intérieur, que tout le monde peut y trouver quelque chose à sa portée. "Fasse le ciel, s'écrie-t-il, que les ministres de l'évangile s'y confondent à la vue d'une femme qui a exécuté ce qu'ils n'ont pas le courage d'entreprendre; que les faibles comprennent qu'il n'y a rien dont on ne puisse venir à bout avec du courage; que les personnes religieuses sachent jusqu'où elles peuvent espérer de s'élever."

Il va sans dire que ce livre, aussi touchant qu'édifiant, ne s'adresse guères pourtant aux gens du monde. Ceux-ci ne pourraient s'intéresser

longtemps aux opérations mystiques, aux voies intérieures, aux effusions divines d'une âme innocente. Et Charlevoix n'a peut-être pas encore assez dépouillé son œuvre de cet appareil ascétique spécial à la vie monastique.

Les rédacteurs des *Mémoires de Trévoux*, en en faisant l'appréciation bienveillante, n'étaient pas loin de penser comme nous.

"Il faut avouer, écrivent-ils, que si la mère de l'Incarnation use rarement d'expressions mystiques qui frappent ou qui arrêtent: elle en a quelquefois d'extrêmement naïves, de familières, de peu relevées qui pourraient offenser dans un autre genre de composition, mais qui deviennent respectables par l'usage qu'elle en a fait qui d'ailleurs se réduisent à un si petit nombre, qu'elles sont comme absorbées dans le corps de ses écrits. L'auteur lui-même, quelque circonspect qu'il ait été à resserrer son sujet, a encore laissé plusieurs choses que tout le monde n'a pas également approuvées. Il est homme à en avoir senti le défaut et il n'y a guère à douter, que toutes raisons balancées, le désir de se rendre utile à plus de personnes, ou quelque autre mouvement d'une inclination pieuse, ne l'ait emporté sur son propre goût."

Charlevoix s'attendait qu'on ne souscirait pas généralement au témoignage qu'il portait de la Mère Marie de l'Incarnation. Il y avait, alors comme aujourd'hui, des esprits que le seul nom de mysticité effarouché. Il sentit le besoin de prévenir leur délicatesse pour frayer le chemin à son ouvrage. C'est ce qu'il fit dans une préface assez étendue. Il y examine s'il y a quelque fondement de craindre que la source des *grâces purement gratuites*, des *prophéties*, des *songes mystérieux*, des *visions*, des *voies intérieures*, des *diffusions divines*, soit absolument tarie, et si les avertissements donnés là dessus par saint Paul aux premiers chrétiens ne sont pas pour tous les siècles; il y montre que les Saints-Pères ont tenu pour assurée la possession constante de ce précieux trésor dans l'église, qu'ils ont laissé des règles de discernement pour marquer la différence d'une opération où Dieu parle, d'avec une opération illusoire, qu'ils ont même allegué des exemples, témoin saint Augustin, dans ce qu'il rapporte de sa pieuse mère Monique; il produit des souverains pontifes et des conciles entiers qui ont autorisé de leurs suffrages les révélations de plusieurs saintes âmes; il écarte les accusations vagues de présomption, d'oisiveté, de petitesse de génie, d'imagination vicieuse dont l'on charge témérairement et sans examen toute personne qui prend quelque essort au-dessus des voies ordinaires de la contemplation; il décrit les grandeurs et les avantages de cet état en termes si énergiques que les rédacteurs des *Mémoires de Trévoux* trouvent qu'ils pourraient passer pour l'effet d'une connaissance expérimentale; enfin, il résout ce qu'on

avance de plus fort sur l'inutilité et les inconvénients d'une lecture où il est traité d'un genre de spiritualité peu commune.

Cette préface forme, en vérité, tout un traité sur la matière. Et il est absolument nécessaire de la lire avant que de vouloir entreprendre l'étude d'une vie toute mystique comme l'est celle de la Mère de l'Incarnation.

Une autre objection se dressait encore devant Charlevoix. Les sources où il avait puisé étaient-elles bien dignes de foi? Quelle confiance pouvait-on donner à la vie d'une mère écrite par son fils? Sans doute que chez lui son amour filial lui faisait trouver tout intéressant. Il est si facile d'exagérer les mérites de ce qu'on aime.

Et puis, ces communications célestes, ces entretiens mystérieux n'étaient-ils pas écrits sous la dictée même de l'extasiée? N'y avait-il pas quelque chose qui blesse le sentiment de l'humilité chrétienne à la vue de cette femme qui se confesse ainsi tout haut et devant tout le monde?

Dom Martin, lui, pour toute justification, avait simplement placé en tête de son livre, cette belle sentence de l'Ecclésiaste: "*Sicut qui thesaurizat, ita qui honorificat matrem suam.*"

Dom Martin, en racontant les vertus de sa sainte mère, n'avait pas d'autre ambition que d'amasser des trésors pour l'autre monde. Charlevoix veut répondre à tout, et il reprend un à un les grands exemples puisés dans la vie des saints.

Saint Paul, écrit-il, nous apprend ce qu'il y a de plus considérable dans son existence; c'est de lui que nous tenons le lieu de sa naissance, celui de son éducation, la tribu d'où il est descendu, ses grâces, ses vertus, ses révélations, ses tentations, ses fatigues.

Saint Jérôme, dans ses lettres, décrit ses pénitences, ses veilles, ses jeûnes, ses études, ses travaux, et ses tentations dans le désert.

Sainte Perpétue, martyre de l'église d'Afrique, écrit ses visions. Saint Augustin nous donne ses admirables confessions, et nous fait connaître la vie de sainte Monique, sa mère. Sainte Gertrude écrit ses familiarités et les caresses de son époux envers elle, et aussi les tendresses et les dévotions de son âme envers son époux.

Que dire des admirables extases de sainte Thérèse? Et dans l'ordre de saint Benoît, auquel dom Martin appartient, ne voyons-nous pas saint Pierre, abbé de Cluny, faire l'éloge de la bienheureuse Rainégarde, sa mère?

C'est afin d'édifier, ajoute-t-il encore, que ces saints ont publié les grâces de leur intérieur. Et c'est ce qui a porté la mère de l'Incarnation à nous découvrir ce qu'il y a de plus secret dans son cœur. Elle

n'écrit rien de son propre mouvement. C'est son supérieur qui lui commande et elle obéit.

Je n'insisterais pas autant sur ces détails si, de nos jours comme du temps de Charlevoix, ils n'étaient pas encore nombreux ceux que ces révélations amusent comme autant de pièces charlatanesques.

Quelques-uns mêmes, lorsqu'il s'agit de décerner l'éloge, sont d'une sévérité qui dépasse toutes les bornes.

"Je n'ai jamais compris, écrivait l'abbé de Broglie en 1861, comment les chrétiens se louent entre eux; malgré le précepte de l'humilité, on se donne de l'encens dans le nez avec un aplomb que les gens du monde n'ont pas, et qui est remarqué d'une manière défavorable; on donne aux associations de charité chrétienne le caractère d'associations d'admiration mutuelle.

"Voyez dans le dernier numéro du *Correspondant* un article bien fait d'ailleurs, de l'évêque d'Orléans, sur les *Moines d'Occident* de M. de Montalembert; j'ai caché le numéro, aussitôt reçu, et je ne l'ai montré à personne; c'est d'une maladresse incroyable. Tout le monde sait qu'ils sont amis; que dans l'intérieur même de l'église, ils professent d'accord certaines opinions et travaillent à les faire prévaloir; quoi de plus ridicule que de les voir s'exalter l'un l'autre?"

"D'ailleurs l'amitié elle-même devrait empêcher de louer; pour moi, quand j'ai un ami intime, loin de louer moi-même, c'est à peine si je supporte qu'on le loue devant moi, tant il semble que c'est une partie de moi-même qu'on loue. C'est de plus un défaut qu'ont particulièrement les catholiques."¹

D'autres, cependant, pensent qu'il ne faut pas être plus difficile pour les saints, les héros ou les grands hommes du catholicisme, qu'on ne l'est pour les autres: écrivains, guerriers illustres, hommes d'état ou femmes-lettres. Aussi, il n'y a pas eu un temps plus fécond en mémoires intimes, en écrits personnels, en confessions sensationnelles que les trois derniers siècles.

Si le rigorisme prôné par M. l'abbé de Broglie était appliqué à la lettre, il nous faudrait détruire la moitié des livres parus, depuis les *Essais de Montaigne* jusqu'aux *Mémoires d'Outre-tombe*, sans parler de bien d'autres confessions. Et quel immense bûcher on élèverait en place de grève, si quelqu'un s'avisait de vouer au feu les romans qui sont censés peindre l'état d'âme des inconsolables, la mentalité des incompris ou des désabusés, toutes les études psychologiques ou sentimentales dont notre littérature moderne est inondée.

¹ Largent, l'abbé de Broglie, p. 37.

N'y aurait-il donc que pour les névrosés ou les rêveurs qu'il serait convenable de s'analyser en public, de s'étendre sur la table de dissection et de dire: voici ma chair, voyez comme je prends plaisir à y promener le scalpel ou le bistouri. N'y aurait-il qu'à eux qu'il serait permis de chercher curieusement leurs vices, de raconter complaisamment leurs fautes et d'étaler le tableau de leur âme?

Pourtant, confessions pour confessions, celles de l'évêque d'Hippone valent bien celles du philosophe de Genève.

Malgré sa portée mystique, la nouvelle vie de Charlevoix fut vivement enlevée, et l'on parla presque aussitôt de la faire traduire en italien.¹

Depuis une quarantaine d'années, il a été publié au moins quatre vies nouvelles de la Mère de l'Incarnation. Les abbés Casgrain, Richaudeau, Chapot et une ursuline de Nantes ont essayé tour à tour de nous faire connaître cette grande religieuse, et leurs livres, écrits dans le langage du siècle, ont relégué dans l'ombre l'œuvre du jésuite.² Cependant, les bibliophiles la recherchent toujours, et les rares exemplaires qui sont parfois mis en vente ne rapportent jamais moins que trente dollars. C'est véritablement un beau succès de librairie.

VI

Charlevoix publie l'histoire de l'île de Saint-Domingue (1730). Analyse et appréciation de cet ouvrage.

C'est sans doute pour surveiller la traduction italienne de la vie de Marie de l'Incarnation que Charlevoix se rendit alors à Rome où il demeura pendant trois ans.³

De retour à Paris en 1728, il se proposait bien d'employer ses premiers moments de loisir à remplir l'engagement qu'il avait pris de faire publier un récit de son voyage en Amérique, mais il survint un autre contretemps.

¹ *Mémoires de Trévoux*.

² 1864, l'abbé Casgrain, 1873, l'abbé Richaudeau; 1892, l'abbé Chapot; 1893, Une ursuline de Nantes.

³ Avertissement dans l'*Histoire de Saint-Domingue*. Cette vie de la Mère Marie de l'Incarnation en italien est de toute rareté. Le libraire Defossé en annonçait un jour un exemplaire en vente pour le prix de 60 francs sous le titre suivant (Cat. No. 15, 25^{ème} année) :

24141. Charlevoix. Vita della Madre Suor Maria dell'Incarnazione. Istruttrice, e prima Superiora delle Orsoline della Nuova Francia, scritta nell'idioma Francese del Padre Pier Francesco Saverio di Charlevoix. E trasportata n'ell Italiano... Lucca, 1737, petit in-8, velin, 9 fnc: 225 pp; 1 fnc. cachets sur le titre. *Bel exemplaire*.

Pendant son noviciat à Paris, Charlevoix s'était lié d'une grande amitié avec un jésuite wallon, le Père Jean-Baptiste Le Pers. Depuis vingt-cinq ans, ce dernier était missionnaire à l'île de Saint-Domingue, lorsqu'un bon jour il s'imagina d'envoyer à son confrère de volumineux mémoires sur la région qu'il habitait avec prière de les co-ordonner et de les publier. Ces mémoires, pour une raison ou pour une autre, se trouvèrent incomplets, de nombreux feuillets s'étant égarés en route. Charlevoix n'y pensa plus et partit pour Rome. Mais lorsqu'il revint de son voyage, il trouva des lettres pressantes qui l'engageaient à ne plus différer la publication. Charlevoix hésitait. Il avait peur que ces mémoires manquassent d'intérêt, et puis cela le retardait encore dans l'œuvre canadienne qu'il projetait depuis si longtemps. Enfin, ne voulant pas déplaire à son ami, il reprit le manuscrit qui lui avait été confié, combla du mieux qu'il put les brèches, fit lui-même des recherches personnelles aux archives, redressa, ajouta, et fit si bien qu'après deux ans de travail les mémoires devinrent une œuvre toute nouvelle qui parut en 1730, sous le titre d'*Histoire de l'isle Espagnole ou de Saint-Domingue*.¹

¹ J'ai vu cette édition de 1730 (2 vols. in. 4 Paris Didot, à la bibliothèque royale de Bruxelles, nos. 19351 et 19352. Il y eut une autre édition en 1731 avec le titre qui suit :

Histoire de l'isle Espagnole, ou de St. Domingue, écrite particulièrement sur des mémoires manuscrits du P. Jean-Bapt. le Pers, jésuite missionnaire à St-Domingue et sur les pièces originales qui se conservent au dépôt de la marine; par le P. Pierre F. Xavier de Charlevoix, D. L. C. D. f. 2 volumes in 4^o. enrichis de cartes et de planches, 1er vol. p. 484, sans l'épître dédicatoire et l'avertissement, 2d. vol. p. 506, sans les sommaires et des tables très étendues à chaque volume. A Paris, chez Guérin, rue St. Jacques, Guérin Barrois & Didot, Quai des Augustins, 1731.

Une autre édition de 1731, porte : à Paris, chez Pralard, Cloître St. Julien-le Pauvre, au bas de la rue St. Jacques à l'Occasion. Ces deux éditions identiques sont à la bibliothèque de l'Université Laval à Québec.

Une troisième édition (4 vols. in-12) parut à Amsterdam en 1733.

Les *Mémoires de Trévoux*, septembre 1731, pp. 1481, 1675, 1805, 1894, donnent un compte-rendu de l'Histoire de Saint-Domingue de Charlevoix.

Voir sur le même sujet l'*Histoire générale des Antilles habitées par les Français* (4 vols. in-4) du Père Dominicain du Tertre (1667-1677). Voir aussi un travail très curieux sur St. Domingue et les Boucaniers par Henri Lorin (Paris, 1895, in-8, 75 pp.) : *De praedonibus Insulam Sancti Dominici, celebrantibus saeculo septimo decimo*.

M. Philéas Gagnon, bibliophile québécois, possède le manuscrit d'une lettre autographe de Charlevoix datée du 17 novembre 1731 et adressée à M. Barrois :

"Je prie M. Barrois de donner au porteur de ce billet dix exemplaires de l'*Histoire de St-Domingue*, dont je lui tiendrai compte." (Essai bibliog. no. 3877).

Saint-Domingue, ou plutôt Haïti, car cette île—la seconde des grandes Antilles pour l'étendue et sa population—a repris le nom que lui donnaient ses habitants indiens quand Christophe Colomb découvrit leurs rivages, est située sur le chemin de Cuba à Puerto Rico, et se partage, comme l'on sait, entre deux nations indépendantes. La république de Saint-Domingue ou Haïti, l'ancienne partie française, occupe la pointe extrême qui regarde Cuba, et la république dominicaine, l'ancienne colonie espagnole qui fut le premier établissement des Castillans en Amérique, couvre le centre et l'est.

L'histoire de Saint-Domingue commence avec la découverte de l'île par Christophe Colomb, le 6 décembre 1492. Il la dénomma Petite Espagne, Espagnola, ou sous la forme latinisée Hispaniola... L'île avait alors une population d'à peu près un million d'âmes partagée en cinq royaumes principaux ayant chacun son cacique. Colomb fut accueilli avec empressement par les naïfs Indiens aux mœurs douces et débonnaires. Il fonda, à l'embouchure du fleuve Ozama, San-Domingo, la première ville bâtie par les Européens en Amérique. La colonie espagnole commença par toutes les splendeurs de la prospérité; les hidalgos, les chercheurs d'or, s'y précipitèrent à milliers; de belles villes y grandirent. Sous Charles-Quint, la grande affluence des aventuriers fit de la capitale San-Domingo, une cité vivante, pompeuse, pleine de solides monuments que les Espagnols, nouveaux Romains, plantaient dans le sol, au siècle le plus glorieux de leur épopée.

Aujourd'hui le silence et la tristesse y séjournent. Les Espagnols venaient pour trouver de l'or, non pour fonder des familles; ils s'unirent aux filles de Caraïbes; la race rouge a anéanti la blanche et a fait la nation dominicaine. Les Espagnols se souciaient peu de travailler, sous ces climats énervants. Afin de suppléer à la main d'œuvre indienne, ils importèrent des nègres d'Afrique, qui, aujourd'hui, sont les maîtres des anciennes plantations où leurs ancêtres n'étaient que des esclaves.

A partir du premier quart du XVII^e siècle, un élément nouveau vint donner une splendeur éphémère à cette colonie languissante.

Tout près de la rive nord-ouest de Saint-Domingue, à portée du canal du Vent, s'élève la petite île de la Tortue. En 1630, ce rocher désert servit d'asile à des Français, coureurs d'aventures, que les Espagnols avaient chassés de Saint-Christophe. Ces fugitifs, qui se nourrissaient de la chasse aux bœufs sauvages dont ils faisaient rôtir les viandes sur un grill appelé *boucan*, furent dès lors désignés sous le nom devenu si célèbre de boucaniers. Ils attirèrent à eux un grand nombre d'aventuriers anglais et hollandais. Les Espagnols, qui n'aimaient point ce voisinage, voulurent les déloger. Un jour que les hommes étaient à la

chasse, ils abordèrent à la Tortue, égorgèrent les femmes, les enfants, les vieillards, et détruisirent tous les établissements.

Les boucaniers jurèrent alors une haine implacable aux Espagnols et ne cessèrent de les poursuivre de leur vengeance. Ils s'allièrent aux corsaires et aux fameux *Frères de la Côte*, et sous les ordres de Willis, qu'ils avaient élu chef, ils firent métier d'attaquer et de dépouiller les gallions d'Espagne, quand ils revenaient chargés d'or et d'argent. Doués d'un courage indomptable, capables d'affronter les plus grands périls et de s'engager dans les entreprises les plus audacieuses, ils portaient au loin la terreur, pillaient sur terre et sur mer.

Les ports de la Jamaïque et de la Tortue devinrent les arsenaux de leurs armements et l'entrepôt des richesses immenses que leur brigandage et leur rare intrépidité leur procuraient et qu'ils dissipaient au sein de la débauche la plus effrénée.

Les chefs les plus fameux parmi ces flibustiers, dont les navires battaient sous un étendard noir, orné d'une tête de mort et d'un sablier, avaient nom : Monbars l'Exterminateur, Nau l'Olonais, Montaubard, Grandmont, Michel le Basque, Pierre Legrand, de Dieppe, Morgan, Mansfield, de Graaf.¹

Durant les guerres nombreuses que la France eut alors à soutenir contre l'Espagne, ces hommes de fortune, ces pirates ou chasseurs s'attaquèrent pour leur propre compte à la grande île dominicaine qui appartenait encore toute entière à Castille et Léon. Puis, aidés par les commerçants français de Saint-Christophe, ils créèrent des établissements sédentaires sur la côte septentrionale de Saint-Domingue, restée à peu près déserte. Ils se consolidèrent au Petit Goave vers 1654, puis au Port-de-Paix. En 1661, ils obtinrent de Louis XIV l'envoi d'un gouverneur français, Dageron, et quatre ans après organisèrent une véritable colonie.

C'est ainsi qu'en 1660 avaient procédé, du reste, les forbans et les pêcheurs basques de Terre-neuve, et que Plaisance fut fondée.

En 1697, le traité de Ryswick céda définitivement à la France le tiers occidental de Saint-Domingue, et la colonie fondée par les réfugiés de la Tortue prit un grand essor sous le gouvernement de Ducasse, ancien flibustier lui-même. Cependant, les boucaniers continuèrent encore pendant quelques années leurs exploits qu'ils couronnèrent par la prise

¹ Voir Oexmeln (Al. O.). Histoire des aventuriers flibustiers qui se sont signalés dans les Indes, contenant ce qu'ils y ont fait de remarquable, avec la vie, les mœurs et les coutumes des Boucaniers, et des habitants de Saint-Domingue et de la Tortue, 1744, 4 vols. C'est le meilleur ouvrage sur les flibustiers et boucaniers des Antilles.

et le pillage de Carthagène, la ville la plus fortifiée qu'il y eut alors dans toute l'Amérique méridionale. C'est au retour de cette expédition que leurs navires chargés de butin tombèrent au milieu d'une flotte de vaisseaux anglais et hollandais, alliés des Espagnols, qui les écrasèrent. Disséminés alors dans tout le nouveau-monde, les chefs finirent par accepter de l'emploi de la France. Ces hommes intrépides qui avaient échappé aux combats, aux surprises, aux meurtres, se rangèrent, devinrent de paisibles agriculteurs ou de riches planteurs. Leurs partisans suivirent leur exemple et moururent dans leurs lits après avoir été, sans doute, marguilliers ou échevins.

Au moment où Charlevoix publia son histoire, en 1730, nulle colonie à plantations n'était plus opulente que la colonie française de Saint-Domingue. Depuis 1722 surtout, alors que les règlements qui paralysaient le commerce furent considérablement modifiés, elle était devenue le type des colonies, et de beaucoup la plus riche du Nouveau-Monde. Espagnols, Anglais, Portugais, Hollandais y reconnaissaient un établissement modèle. La culture de l'indigo et surtout celle de la canne à sucre lui procuraient d'énormes bénéfices. Saint-Domingue fournissait à l'Europe presque tout son coton et son sucre.

Très puissants en cour, alliés par les mariages aux familles nobles de France, les riches planteurs firent encourager la traite des noirs par les exemptions de taxes et les faveurs royales. Ils purent ainsi se procurer un personnel vraiment exceptionnel pour sa vigueur et sa beauté. Sur les marchés des Antilles, les hommes d'élite étaient réservés pour les habitations de Saint-Domingue, tandis que les nègres de rebut étaient laissés aux acheteurs moins fortunés des petites Antilles. Par un procédé de sélection analogue à celui qu'emploient les éleveurs d'animaux, les blancs d'Haïti obtinrent pour la culture de leurs terres et le service de leurs équipages sucriers une race de nègres sans égale dans les autres îles. Mais, singulier retour des choses, ce fut peut-être ce choix attentif de beaux et vaillants nègres qui fut la cause déterminante de la défaite et du massacre des propriétaires blancs. Les planteurs, enivrés par leur fortune, ne songeaient qu'à augmenter leurs domaines et les bandes de leurs esclaves. Les nègres, qui faisaient les frais de cette fortune, unique dans l'histoire des Antilles, étaient soumis à l'oppression la plus dure; les iniquités et l'aveuglement des planteurs amenèrent leur ruine. Les solides noirs recrutés pour l'esclavage s'étaient peu à peu fondus en une race énergique, et l'on sait comment un jour elle se réveilla, mûre pour l'indépendance.

Cette révolte fut pour la France un désastre immense, car presque toutes les familles nobles du Sud-ouest, dans le pays de la basse Dordogne,

L
d
I
s
d
bi
D
re
pe
ne
lo

Se
fo
do
de

da
pa
fie
nat
tre
mo
per

pou

divi
la g
l'au
pag
Chr
toric
de]
Gon
se co
et qu
donc
balbi
Rose

Saint
établ

de la Garonne et de l'Adour, avaient des parents ou des amis à Saint-Domingue. De mois en mois, de semaine en semaine, l'île perdit tous ses blancs, car ceux qui échappèrent aux combats et aux surprises se dispersèrent de tous côtés; les uns passèrent le canal du Vent et s'établirent à Cuba; d'autres préférèrent les Antilles de langue française, la Dominique, Sainte-Lucie, la Guadeloupe, la Martinique; beaucoup allèrent former le fonds de la population créole de la Trinité; quelques uns partirent pour la Louisiane; d'autres enfin regagnèrent la France. Nous ne pouvons retracer ici les mille épisodes de cette lutte poursuivie si longtemps.

Quelques années après, une puissante armée partit de France pour Saint-Domingue. Faite en partie des vainqueurs de l'Europe, cette force organisée était vingt fois plus terrible que les nègres qu'elle devait dompter, mais les miasmes de l'île la tuèrent; diminuée par les coups de soleil, la fièvre, la dissenterie, elle fondit sous l'astre des Antilles.

Depuis que les Noirs et les sang-mêlé de cette île ont leur destinée dans leurs mains, ils s'usent dans la haine; il y a chez eux féroce antipathie de Noirs à Mulâtres, ceux-ci plus intelligents, plus beaux et plus fiers, ceux-là plus nombreux. Tour à tour empire et république, la nation n'augmente plus, peut-être diminue-t-elle, et les plantations d'autrefois sont vaincues par la forêt. Personne ne plante, ne sème, ni ne moissonne. La nature y prodigue en vain ses magnificences, le soleil y perd ses rayons, les plantes croissent inutilement dans les vallées.

L'étude que Charlevoix a consacré à Saint-Domingue n'est pas poussée jusqu'à ces catastrophes finales.

Elle s'arrête à 1725, à l'heure des grandes prospérités. Le livre divisé en deux parties nous donne d'abord des notions préliminaires sur la géographie, le climat, les productions, les premiers habitants. Puis, l'auteur raconte la découverte du Nouveau-Monde et comment les Espagnols se sont formés en Amérique un aussi vaste empire. C'est Christophe Colomb, il va s'en dire, qui est ici le héros principal, et l'historien ne nous épargne rien de ce qu'il sait. Mais sa science n'est pas de première main. Ce sont les auteurs espagnols Herrera, Oviedo et Gomera qu'il met à profit. Il nous en donne les meilleures pièces qu'il se contente de coudre ensemble. Quand on connaît la langue castillane et qu'on peut la traduire en français, c'est un travail assez facile. Rien donc de fouillé ni de définitif dans cette première partie. Ce sont là balbutiements d'enfants à côté des grands ouvrages contemporains de Rosely de Lorgues, de HARRISSE et de Washington Irving.

La seconde partie a plus de valeur. Ici, c'est l'histoire même de Saint-Domingue qui nous est donnée avec les commencements des deux établissements, l'espagnol et le français.

L'auteur y fait un parallèle entre les deux nations qui n'est pas trop mal touché. Le caractère, les vertus et les défauts de l'une de l'autre sont dessinés avec un pinceau qui s'efforce d'être impartial.

C'est autour de Ducasse, si longtemps gouverneur de Saint-Domingue et l'un des plus grands marins de France, que rayonne toute l'histoire de la colonie française pendant trente ans. Il en fut à vrai dire, le fondateur, le soutien, le défenseur intrépide. C'est lui qui y amena pour la première fois une cargaison de noirs d'Afrique, qu'il attela à la glèbe et qu'il dompta.

Charlevoix décrit l'existence des 100,000 nègres qui habitaient déjà Saint-Domingue en 1725, avec un calme imperturbable. Pas un seul mot ému ou de compassion pour ces bêtes de somme astreintes aux plus rudes labeurs. Ce n'était pas dans les mœurs du temps d'avoir de pareils sentiments humanitaires. Qui aurait songé alors que l'animal casserait un jour sa chaîne et qu'il ferait couler des flots de sang?

Cependant, Charlevoix, qui n'aime pas les nègres parce qu'ils sont toujours des étrangers tandis que les engagés augmentent les sujets naturels d'un pays, a un vague pressentiment de l'avenir. "Qui peut nous assurer, dit-il (p. 415 de son ouvrage), qu'à force de les multiplier dans nos colonies, ils ne deviendront pas un jour des ennemis redoutables? Peut-on compter sur des esclaves qui ne nous sont attachés que par la crainte, et pour qui la terre même où ils naissent, n'a jamais le doux nom de patrie?"

Charlevoix nous donne encore les plus minutieux détails sur les aventures prodigieuses des boucaniers et des filibustiers. Quels types singuliers que ces Grandmont, ces Legrand, ces de Graaf? Et quels épisodes émouvants dans ces vies si agitées. On voit cependant que le bon jésuite qui vient de nous décrire les extases de la religieuse cloîtrée de Québec se sent un peu mal à l'aise au milieu de ces scènes de meurtres et de carnages. Si son pinceau est fidèle, son coloris est froid. Il ne sait pas voir, il n'invente pas, il décrit sèchement. Pourtant, les aventures qu'il raconte sont si extraordinaires que le lecteur tourne les pages, avide de connaître ce qui va suivre.

Ceux qui ont lu *Le Corsaire rouge*, *l'Ecumeur de mer*, *les Deux amiraux*, et tant d'autres romans maritimes de Fenimore Cooper, feraient sans doute avec dédain le livre de Charlevoix, tant le Walter Scott américain a su mettre un puissant intérêt dramatique dans ses récits. Cooper parle en effet, de la mer, des tempêtes, des abordages, en homme du métier, car il fut mousse avant d'être romancier.

Lesage, l'auteur de *Gil Blas*, dans son roman de Robert Chevalier, sieur de Beuchesne, a su tirer parti lui aussi des aventures racontées par Charlevoix.

Cependant, c'est encore dans ce dernier auteur qu'il faut aller chercher l'histoire exacte et la véritable physionomie de ces étranges disparus.

Si jamais une nouvelle édition de l'Histoire de Saint-Domingue se faisait—et cela arrivera nécessairement le jour où les Etats-Unis s'empareront de cette île—il semble que l'on devrait y ajouter un chapitre. Sous le régime français, il y a eu un mouvement considérable d'échange et de commerce entre cette ancienne colonie et le Canada. Qui s'en souvient maintenant? Les boucaniers de l'île à la Tortue et de Port-de-Paix ont couru les mers bien souvent de compagnie avec les corsaires du Saint-Laurent—car nous avons eu aussi les nôtres. Quels beaux récits il y aurait à faire sur Saint-Castin et ses flibots de contrebande du havre de Pentagouet, sur Pierre Morpain, le hardi capitaine de Port-Royal, sur Bertrand, l'audacieux forban de la Pointe du Chapeau Rouge, près de Plaisance, sur tous les caboteurs de Louisbourg? Et, puis, Saint-Domingue! n'est-ce pas là que se réfugièrent, après la conquête du Canada, tant de nos vieilles familles, où allèrent aborder sur leurs navires désemparés les malheureux Acadiens chassés du bassin des Mines et de Grand-Pré par l'infâme Lawrence? Qui nous dira jamais l'Odyssée de ces disparus, ce qu'ils devinrent, où vit maintenant leur descendance?

Nos voisins anglo-américains, qui sont en train de s'emparer de nos services d'eau, de nos mines, de nos forêts et qui tentent d'en faire autant de nos chemins de fer de l'Ouest, nous ont pris depuis longtemps une bonne part de notre domaine littéraire ou historique. Parkman a tiré de la terre canadienne vingt volumes de l'un des plus beaux drames qui se soit joué en Amérique; Longfellow nous a ravi la délicieuse et si touchante églogue d'Évangéline; William Kirby nous a enlevé haut la main la légende du Chien d'or; Fenimore Cooper a bâti sur nos coureurs de bois, nos trappeurs, nos aventuriers de mer, les romans les plus empoignants.

Il ne faudrait pas qu'il fut dit pourtant que les hommes de langue saxonne seuls ont révélé à l'Europe la poésie et les charmes du nouveau-monde. Un écrivain français peut naître en Amérique, n'imiter personne et avoir du génie.

Ces grands écrivains, que je viens de nommer, n'ont pas découvert toute la Nouvelle-France. Que d'épis restent encore à glaner sur la route où ces vaillants moissonneurs ont passé.

Un critique français, Paul de Saint-Victor, a écrit: "Défions nous, dans les arts, de l'esprit provincial, il rouille l'originalité, et la fait végéter à l'ombre de son clocher. On commence par chanter, on finit par croasser comme les corbeaux des grèves." Ce sont là mauvais

conseils. Écoutez plutôt Booz qui conseillait à Ruth, la Moabite, de ne pas glaner dans d'autres champs que les siens. Laissons à d'autres le soin puéril d'enchaîner dans des strophes étincelantes des simulacres de pensées. Chantons simplement ce que nous voyons chez nous et ce que nous sentons. Gravons sur un marbre qui bravera le temps l'histoire des mœurs et des coutumes de notre pays; décrivons les hommes, les sites et le ciel; prenons le Canadien à sa naissance et conduisons le jusqu'à sa mort en le faisant voir dans toutes ses conditions, depuis le missionnaire et le prêtre jusqu'au soldat et au laboureur. Recueillons les vieilles légendes.

O landes! O forêts! pierres sombres et hautes!
Bois qui couvrez nos champs, mers qui battez nos côtes!
Villages où les morts errent avec les vents!

Que nos jeunes poètes vous chantent, comme Brizeux chantait sa chère Bretagne, la terre de granite. Comme Brizeux, qu'ils n'aient qu'un rêve: celui d'embaumer leur cher pays tout entier dans un beau poème.

Peu importe que la flûte ne soit encore que le chalumeau des bergers de Virgile, ou que le verre soit petit comme celui de Musset. Jouons sur notre flûte, et buvons dans notre verre.

Etre soi-même, c'est ce que Charlevoix voulut dans la deuxième partie de son histoire de Saint-Domingue. Jusque là, il avait condensé, retapé, façonné à sa manière les auteurs ou les imprimés qui lui étaient tombés sous la main dans le cours de ses lectures. Certes, les livres sont d'excellents instruments de travail, des stimulants d'imagination. Il faut fumer les productions des autres, parcequ'elles nous aident à produire. Mais quand on entre sur une terre vierge qui n'a pas encore été exploitée et où de nouvelles routes sont à frayer, il faut savoir la rendre sienne et puiser dans son propre fonds. Charlevoix, habitué qu'il était à peser les livres, se trouvait tout à coup en face de mémoires manuscrits sans avoir rien pour les contrôler que les dires du Père de Pers. Il voulut pousser plus loin ses investigations. Les renseignements lui manquaient, il demanda à consulter les sources mêmes. Le comte de Maurepas lui donna accès aux documents déposés dans les ministères, et l'archiviste Clairambault reçut instruction de lui communiquer les pièces manuscrites, les plans et les cartes dont il pourrait avoir besoin pour éclairer sa religion.¹

¹ Cf. Archives coloniales, série B., vol. 53. Lettre du 17 avril 1729, datée de Versailles. Président du conseil de marine à Charlevoix, p. 33. Il a vu par sa lettre qu'il était chargé d'écrire l'histoire de Saint-Domingue, sur des mémoires qui lui ont été remis. Il écrit à M. de Clairambault pour qu'accès lui soit

Mais ce n'était pas tout d'amasser des matériaux, de les posséder et de pouvoir en disposer dans toute leur étendue et leur richesse. Il fallait faire un triage judicieux au milieu de cette masse. Charlevoix possède déjà l'intuition du document, et il va nous montrer comment il faut s'en servir.¹

“ Si, écrit-il, les mémoires qu'on tire de ceux qui ont été témoins, ou presque contemporains des événements, sont le corps d'une histoire, on peut dire que les pièces de ces dépôts en sont comme l'âme, puisque c'est par elles qu'on découvre les ressorts cachés des mouvements, que ceux même qui les ont vus de plus près ne comprenaient pas toujours. . . Cependant ce qui est au dépôt n'est pas également décisif. On y trouve bien des écrits qu'il faut lire avec une grande précaution, et ce n'est pas même une chose toujours aisée que d'y démêler la vérité des artifices, tant l'intérêt, la passion, la malignité, l'envie de supplanter un rival ou de se faire valoir et la nécessité de se disculper ont cherché à l'embrouiller.”

Et il conclut qu'il faut absolument rapprocher ces documents afin de les corriger les uns par les autres.

Voilà comment il nous initie à sa méthode de travail. C'est la règle de critique qu'il se trace dès l'abord pour l'étude du manuscrit, et c'est celle qu'il suivra à l'avenir, on peut en être sûr.

On voit par les lettres qu'il adressait dans ce temps au ministre et qui nous ont été conservées, que, tout en poursuivant son travail sur Saint-Domingue, Charlevoix pensait toujours au Canada. Les deux études sont menées de front, et l'autorisation de pénétrer aux archives s'applique à l'une aussi bien qu'à l'autre. On était alors en 1729. Une fois l'impression du livre sur la colonie dominicaine terminée (1730), l'ancien voyageur se tourne vers les solitudes qu'il a autrefois parcourues. Il ne veut pas perdre contact avec les hommes et les choses de ces régions. Il s'intéresse à la découverte de la mer de l'Ouest, et il fait des représentations au conseil de la marine sur les moyens de rendre utile l'entreprise de la Vérendrye. Ses renseignements sont communiqués au gouverneur de Beauharnois et à l'intendant Hocquart.²

donné aux plans, cartes, etc., du dépôt de la marine, qui lui seront utiles pour cette histoire ainsi que celle du Canada. Il le mettra en état de travailler avec succès à l'histoire naturelle des colonies. Lettre du même à M. de Blandinière, 15 sept. 1729, p. 75½. Lettre du même à M. Clairambault et à Charlevoix, même sujet. C'est pour remercier M. de Maurepas que Charlevoix lui dédia cet ouvrage.

¹ Avertissement de l'Histoire de Saint-Domingue.

² Arch. col. série B. vol. 55, mai 1731, p. 26.

Le premier avril 1732, le comte de Maurepas écrit de nouveau à l'archiviste Clairambault de remettre au Père Charlevoix, sur son récépissé, les pièces dont il aura besoin pour son histoire du Canada, à l'exception des pièces ou actes originaux.¹

L'année suivante (10 février 1733), le ministre écrit cette fois personnellement à Charlevoix, à la suite sans doute d'une conversation qu'ils ont eue ensemble, et lui demande de lui envoyer la carte anglaise dont il lui a parlé ou de lui indiquer là où il pourrait se la procurer.²

Pour l'indifférent, ces lettres n'ont l'air de rien, et, pourtant, elles sont de la plus grande importance à celui qui veut suivre les étapes diverses de l'ouvrage en préparation. Il y a dix ans déjà que Charlevoix a fait savoir qu'il l'écrirait. Il n'a cessé depuis d'en parler chaque fois que l'occasion s'en est présentée. Nous sommes en 1733, nous voyons qu'il y travaille toujours—et cependant ce n'est qu'en 1744 qu'il paraîtra en librairie. Voilà donc vingt et un ans bien comptés de délais, de retards, d'atermoiements. Le travail procède avec lenteur, mais avec une persistance continue. Est-ce que ces points de repère ne nous serviront pas plus tard à mieux juger l'œuvre, la plus considérable qui soit sortie de la plume de Charlevoix? Du reste, il ne nous répugne pas de le suivre année par année et de le garder pour ainsi dire à vue. C'est ainsi que nous savons que depuis son retour de Rome, en 1727, il ne s'éloigne pas de Paris et que les auteurs, comme l'*Encyclopædia Britannica*, par exemple, font erreur lorsqu'ils disent qu'il voyagea alors dans différentes contrées dans l'intérêt de son ordre.³

VII

Charlevoix est attaché à la rédaction des *Mémoires de Trévoux* (1733). Il fait connaître son intention de publier une histoire complète du Nouveau-Monde (1735). Exposé de ce vaste projet.

Non, Charlevoix ne devait plus voyager, et une raison spéciale le retint, dès 1733, dans la capitale de la France, car en cette année même, il fut attaché à la rédaction régulière des *Mémoires de Trévoux*, où il devait travailler sans désenparer, pendant vingt deux ans, soit jusq'en 1755.

Les *Mémoires de Trévoux*, comme l'on sait, étaient une revue mensuelle qui avait été fondée en 1701 par les jésuites, alors que le duc de Maine, prince souverain de Dombes, transporta son parlement dans la petite ville de Trévoux et y établit une imprimerie considérable.

¹ Loc. cit., vol. 56, série B., p. 28.

² Loc. cit., vol. 59, série B., p. 12.

³ Vol. 5, p. 429, *verbo* Charlevoix.

Cette revue donnait au public un état fidèle de ce qui paraissait chaque jour dans le monde en quelque science que ce fut. Elle contenait des comptes rendus de tous les livres qui s'imprimaient en Europe, publiait des études de critiques, de littérature et de sciences, et toutes les nouvelles des lettres. Les membres de la Compagnie de Jésus, dont les missions et les collèges étaient alors répandus dans le monde entier, offraient à cette publication des éléments de collaboration et un concours d'études qu'aucune autre société laïque aurait été capable de réunir.

Aussi ce recueil prit-il bientôt une importance considérable. Il devint le meilleur journal de France, le plus instructif, le mieux fait, le mieux écrit et le plus utile; il se distinguait des autres par l'érudition, les recherches, la bonne critique, et même par les agréments répandus sur certaines matières. On ne trouvait dans aucun autre des nouvelles plus abondantes et plus généralement sûres.

Les journalistes de Trévoux faisaient un constant appel aux travailleurs qu'ils invitaient à concourir à leur œuvre. A cet effet, une boîte avait été placée à la porte de leur imprimerie pour recevoir les articles qu'on voulait leur faire parvenir. Il va sans dire cependant qu'ils ne se rendaient pas responsables de leur contenu.

Les travaux des savants jésuites portaient sur presque toutes les branches du savoir humain. Ces travaux si divers émanant d'une véritable Académie, la plus nombreuse et la plus puissante qui ait jamais existé, se classaient en deux parties: d'une part, les dissertations, les pièces originales, les mémoires insérés dans le journal; de l'autre, les extraits, analyses et comptes-rendus des ouvrages examinés et jugés.

Pour les comptes-rendus des ouvrages, les *Extraits*, comme on disait alors, les rédacteurs avaient d'abord invité les auteurs à les faire eux-mêmes. "Personne, ordinairement parlant, disaient-ils en 1701, n'est capable de faire mieux l'extrait d'un livre que celui qui l'a composé; et d'ailleurs, un auteur pourrait craindre quelquefois qu'un autre, faisant l'extrait de son livre, ne le fit pas parler et penser aussi bien qu'il croirait l'avoir fait." Mais au bout de quelques années ils changèrent d'avis; ils déclarent dans l'avertissement de 1712 "que nulle considération ne leur fera insérer dans leurs *Mémoires* des extraits faits par l'auteur même. "C'est une fidélité, disent-ils, que nous devons au public, notre juge; un rapporteur manque à son devoir quand il se fie aux parties de l'extrait d'une cause."

En 1716, les rédacteurs commencèrent à proposer des questions propres à exercer les savants et à indiquer chaque mois trois ou quatre desseins d'ouvrages en tout genre de littérature. Ils voulaient de la

sorte exciter au travail "des esprits excellents qui languissent dans l'oisiveté, car trouver un beau dessin est souvent ce qui coûte le plus quand on veut devenir auteur."

Cependant les *Mémoires de Trévoux*, qui avaient si bien mérité des sciences et des arts, et non moins de la société, après une trentaine d'années d'existence, faillirent être engloutis dans la disgrâce du duc de Maine après la mort de Louis XIV (1731).

En 1734, le siège du journal fut transporté à Paris et celui-ci reparut avec une nouvelle vigueur. Une révolution radicale, ou peu s'en faut, fut opérée et ouvrit aux *Mémoires* une nouvelle ère de prospérité. Le comité de rédaction, l'imprimeur, le libraire, l'esprit même du journal, tout subit des modifications; le duc de Maine en reprit la protection; ses armes reparurent sur le frontispice; mais un privilège royal remplaçait le sien.

Par ses histoires de l'*Etablissement du Christianisme au Japon*, de l'*île de Saint-Domingue*, de la *mère Marie de l'Incarnation*, Charlevoix s'était fait dans le monde lettré une réputation méritée d'écrivain plein de goût et de talent. Il était tout naturel que les directeurs de la Compagnie l'appelaient à collaborer aux *Mémoires de Trévoux*. Aussi, fut-il attaché à la rédaction de ce journal, comme je l'ai dit, à partir de 1733.¹

¹ Cf. Sommervogel: *Essai Historique sur les Mémoires de Trévoux*, p. LXXV et p. LXIV. Voir aussi: *Bibliographie de la presse française*, d'Eugène Hatin, Paris, 1896.

Brunoy, né à Rouen en 1688, mort en 1741, savant jésuite, historien, philologue, littérateur. Prit part à la rédaction des *Mémoires de Trévoux*, de l'*histoire de l'église gallicane* (t. XI et t. XII). Publia les *Révolutions d'Espagne*. Son ouvrage capital est le *Théâtre des Grecs* (Paris 1730-3 vol. in-4) qui contribua tant à populariser en France la connaissance des chefs-d'œuvre de la scène athenienne, accessibles jusqu'alors aux seuls érudits. Admirateur passionné des œuvres dramatiques des anciens. Poète estimé lui-même.

Bougeant (1690-1743). Son nom se recommande surtout par l'*Histoire des guerres et des négociations qui précédèrent le traité de Westphalie* (1727-2 vol.), et l'*Histoire du traité de Westphalie* (1744-3 vol.), ouvrages qui le placèrent parmi les meilleurs historiens de France et dont on estime surtout la partie qui se rapporte aux événements militaires. Castel (1688-1757). Travailla pendant 30 ans aux *Mémoires de Trévoux*. Mathématicien et physicien. *Traité de la pesanteur universelle* (1728).

Rouillé (1681-1740). Travailla au Journal de Trévoux (1733-1737). Associé aux travaux du Père Catron qui publiait alors une immense histoire romaine et dont les vingt premiers volumes sont enrichis par Rouillé d'une foule de notes critiques d'une grande érudition. Ce savant aida aussi le P. Brumoy à continuer l'*Histoire des révolutions d'Espagne*.

Le P. Brumoy, dans une lettre qu'il adressait alors au marquis de Gaumont, lui apprend que les nouveaux rédacteurs qui lui sont adjoints sont les PP. Bouillé, Bougeant, Castel, Charlevoix et Lacour. "Nous amassons de concert, dit-il, autant de matériaux qu'il est possible pour nous mettre en avance."

Charlevoix fut chargé, pour sa part, de signaler au public l'apparition des livres nouveaux, et il poursuivit sa tâche chaque mois avec une grande assiduité. Ses articles ne sont pas signés, mais il est facile, pour ceux qui ont lu quelque peu ses ouvrages, de reconnaître sa manière et son style.

La critique littéraire n'était pas outillée alors comme aujourd'hui.

Comme tout a changé! Les points de vue se sont déplacés. En avançant dans la marche, de nouvelles perspectives se sont ouvertes vers le passé, et y ont jeté des lumières parfois inattendues. Les moyens d'analyse sont devenus si puissants qu'ils pénètrent jusque dans les âmes pour en dévoiler les secrets. Il est rare que l'on ne voit pas aujourd'hui dans une œuvre autre chose que ce qu'y a vu l'auteur. Nous nous servons de procédés qui relèvent presque de l'alchimie.

Le comte Tolstoï causait un jour du grand dramaturge Ibsen avec un ami. "J'ai entendu plusieurs des pièces d'Ibsen, dit ce dernier, mais je n'y ai rien compris. Dites-moi donc ce que vous en pensez?"

Tolstoï reprit en souriant: "Ibsen ne les comprend pas lui-même. Il compose, s'assied, puis attend. Les critiques viennent, fouillent l'œuvre, l'analysent, rendent leur verdict, ce n'est qu'après qu'Ibsen commence à saisir ce qu'il a voulu dire."

Les critiques d'art n'ont pas toujours le même succès. Et j'en trouve la preuve dans cette autre anecdote.

Un jour que, devant une toile de Raphaël, un peintre moderne, grand esthéticien encore plus que peintre, avait développé devant quelques élèves une grande théorie sur l'art chrétien et sur l'art de la Renaissance, où le nom de Raphaël, sans cesse invoqué, servait de prétexte, il se retourna tout d'un coup et en s'éloignant, il s'écria: "Et dire que s'il nous avait entendus, il n'y aurait rien compris."

Eh! oui! combien d'auteurs, s'ils pouvaient revenir de ce côté après des siècles, et écouter ce que l'on dit d'eux, seraient étonnés de s'entendre expliquer et commenter comme nous le faisons.

Il n'en était pas de même au temps de Charlevoix. C'est à peine si quelques rares écrivains s'essayaient à rendre compte des ouvrages dans la *Bibliothèque des Savants* et les *Mémoires de Trévoux*. Et, encore, ils ne procédaient guères que par analyses ou par extraits, sans presque aucuns jugements, ou tout au plus quelques remarques inoffensives. Nous

ne nous arrêterons donc pas à étudier la critique littéraire de Charlevoix, tout à fait démodée, quoiqu'elle dénote chez son auteur une grande variété de connaissances et une lecture considérable.¹

Charlevoix était attaché depuis deux ans à la rédaction des *Mémoires de Trévoux* lorsqu'il fit connaître le plan d'un grand ouvrage qu'il avait conçu. Il se proposait de publier un corps d'histoire du Nouveau-Monde. Et que l'on n'aille pas croire qu'il entendit par là la seule Amérique. . . Il voulait embrasser tous les pays qui étaient inconnus aux Européens avant le XIV^{ème} siècle. Cela comprenait l'histoire de la Chine, du Japon, de toutes les possessions françaises, anglaises, espagnoles et hollandaises dans toutes les parties du monde. Ce projet gigantesque, Charlevoix le développa avec beaucoup de talent dans les *Mémoires de Trévoux* de 1735.²

Voici un peu de mots quel était le plan de ce corps historique.

Charlevoix commence par faire observer que la plupart des provinces de ce qu'il appelle le Nouveau-Monde, n'ont entre elles aucune liaison, et qu'il en est même peu, dont l'histoire puisse naturellement entrer dans celle d'une autre. Quel rapport, par exemple, y a-t-il entre la Nouvelle-Angleterre et la Nouvelle Espagne? On ne peut guère écrire l'histoire d'un seul royaume de l'Europe, qu'on ne touche à celle de tous les autres; on ne s'aviserait pourtant pas d'écrire une histoire générale de toute cette partie de l'Ancien Monde; combien, à plus forte raison, serait-il insensé de vouloir faire un ouvrage suivi de celle de l'Amérique? Il en faut donc séparer les parties, qui n'ont aucune dépendance les unes des autres; réunir celles dont on ne pourrait parler séparément, sans tomber dans des redites, ou sans les mutiler, telles que sont la Nouvelle-France et la Louisiane, et donner au public toutes les histoires l'une après l'autre.

"Voici ce que j'ai imaginé, continue-t-il, pour leur donner une uniformité, qui en fasse un tout lié par la méthode qu'on y gardera.

"Je mettrai à la tête de chaque histoire un catalogue exact de tous les auteurs qui auront écrit sur le même sujet, ne l'eussent-ils fait qu'en passant, pourvu que ce qu'ils en ont dit, mérite qu'on y fasse quelque mention. Je marquerai en même temps les secours que j'aurai tirés de chacun, et les raisons que j'aurai eues de les suivre, ou de m'en écarter,

¹ Le dictionnaire de Michaud cite de Charlevoix une éloge du cardinal de Polignac qui parut dans les *Mémoires de Trévoux* du mois d'octobre 1742. Nous n'avons pas pu trouver ici ce fascicule.

² Volume de janvier 1735, p. 169. Ce projet est aussi réimprimé à la page 297 du tome 6 de l'*Histoire de la Nouvelle-France*, édition de 1744, à part les quatre derniers paragraphes et l'avis aux libraires.

en quoi je tâcherai de faire en sorte qu'aucune prévention, ni aucun autre intérêt, que celui de la vérité, ne conduise ma plume.

“ A ce premier préliminaire j'en ajouterai un second, qui sera une notice générale du pays. J'y ferai entrer tout ce qui regarde le caractère de la nation, son origine, son gouvernement, sa religion, ses bonnes et ses mauvaises qualités, le climat et la nature du pays, ses principales richesses, mais je rejeterai à la fin de l'ouvrage tous les articles de l'histoire naturelle, qui demanderont d'être traités en détail, et toutes les pièces qui n'auront pu avoir lieu dans le corps de l'histoire, et qui pourront néanmoins apprendre quelque chose d'intéressant: comme ce qui regarde le commerce et les manufactures, les plantes et les animaux, la médecine, etc.

“ Pour ce qui est du corps même de l'histoire, j'y garderai le même ordre que j'ai suivi en écrivant l'histoire de l'île de Saint-Domingue, et dont il m'a paru que le public n'était pas mécontent. Je n'y omettrai rien d'essentiel, mais j'y éviterai les détails inutiles. Je sais que la nature de cet ouvrage en demande, que d'autres histoires ne souffriraient pas. Des choses assez peu intéressantes en elles-mêmes font plaisir, quand elles viennent d'un pays éloigné, mais je comprends qu'il faut choisir et se borner.

“ De cette manière on pourra avoir une connaissance entière de chaque région du Nouveau-Monde, à l'état où elle était quand on l'a découverte, de ce qu'on a pu apprendre de l'histoire de ses premiers habitants, de ce qui s'y est passé de considérable depuis que les Européens y sont entrés, de ce qu'elle renferme de plus curieux; et l'on saura ce que l'on doit penser de ceux qui en ont écrit jusqu'à présent. Ainsi l'histoire du Nouveau-Monde ne sera plus en danger de périr par sa propre abondance; les choses qui sont véritablement dignes de la curiosité des lecteurs n'y seront plus noyées dans les inutilités, pour ne rien dire de plus, ni embarrassées dans les contradictions; et il sera aisé de faire un discernement juste de ceux d'entre les auteurs des relations et des voyages, qui méritent seul le décri qu'ils ont attiré sur tous les autres, d'avec les écrivains qui, par leur sincérité, et leur application à s'instruire, se sont rendus dignes d'être regardés comme des guides sûrs et des témoins irréprochables.

“ Au reste, il était bien temps de rendre ce service au public, tandis que nous avons encore des règles certaines de critique pour distinguer les pièces légitimes et authentiques, de ce nombre prodigieux d'écrits hasardés, dont la plupart altèrent la vérité jusqu'au point de la rendre méconnaissable, et qui en feraient enfin perdre absolument la trace, si on laissait aller le débordement plus loin. Jamais en effet la deman-

geaison d'écrire n'a été plus loin qu'en cette matière. Qui pourrait nombrer les relations, les mémoires, les voyages, les histoires particulières et générales, qu'ont enfantés la curiosité de voir et le besoin de raconter ce que l'on a vu, ou ce que l'on a voulu passer pour avoir vu? Mais il nous reste encore un rayon de lumière, à la faveur duquel nous pourrions dégager la vérité de ce monstrueux amas de fables, qui l'ont presque entièrement éclipsée; et dont la plupart, quoique soutenues des agréments du style, et du pernicieux assaisonnement de la satire, du libertinage et de l'irrégion, ne demeurent en possession d'être entre les mains de toutes sortes de personnes, au grand préjudice des mœurs et de la piété, que parce qu'on ne leur a encore rien opposé de meilleur.

“ Si dans les revues que je ferai de toutes les pièces, qui ont quelque rapport à mon ouvrage, il m'en échappe quelques unes, ce sera pour l'ordinaire, parce qu'il n'aura pas été possible, ou que je n'aurai pas jugé qu'il convint de les tirer de l'obscurité où elles sont demeurées ensevelies; et mon silence à leur égard sera la seule critique qui leur convienne. S'il m'arrive pourtant d'en omettre qui méritent de n'être pas oubliées, je réparerai ce défaut dès qu'on m'en aura averti. De cette sorte, si on peut reprocher avec fondement à ces derniers siècles une licence effrénée d'écrire, plus capable d'établir parmi le commun des hommes un véritable pyrrhonisme en fait d'histoire, que d'instruire ceux qui s'adonnent à cette lecture, et plus propre à dégrader les héros qui ont rempli le Nouveau-Monde de l'éclat de leurs exploits et de leurs vertus, par le fabuleux qu'on y a mêlé, qu'à leur prouver l'immortalité qui leur est dûe, on trouvera dans cet ouvrage un remède à ce désordre, et ceux qui viendront après nous seront plus en état qu'on l'a été jusqu'ici de rendre justice à tout le monde.”

Pour être exécuté, ce grand ouvrage que Charlevoix avait conçu, dépassait les forces d'un seul homme; il exigeait des vies entières de recherches et de voyages, vû l'énorme quantité et la dispersion singulière de documents en toute langue dont il impliquait le dépouillement et la mise en œuvre.

Charlevoix ne se faisait pas d'illusion là-dessus. Il répondait d'avance à l'objection.

“ On me demandera peut-être si je me suis flatté de pouvoir exécuter un dessein si vaste, et pour lequel il semble que la plus longue vie serait encore trop courte. A cela je réponds que la nature de cet ouvrage ne demande pas que toutes les parties qui la composeront soient de la même main; qu'il ne souffrira point de la diversité du style; que cette diversité y aura même son agrément, et qu'il ne sera question que de suivre toujours le même plan, ce qui est fort aisé. On peut dire de cette

entreprise à peu près la même chose que de la découverte de l'Amérique. Le plus difficile était fait quand elle fut une fois commencée. Il y a donc tout lieu de croire qu'elle continuera après moi, et que si j'ai l'avantage d'en avoir donné l'idée, ceux qui me succéderont auront la gloire de l'avoir perfectionnée."

Pour l'histoire des colonies espagnoles et portugaises, Charlevoix se proposait de consulter les immenses collections amassées par ses confrères parlant ces langues. Quant aux idées, il mettrait à contribution son entourage de jésuites. Doué d'une facilité incontestable de travail, sans grand souci de critique rigoureuse, ni de composition, ni même de style, il pourrait donc publier, publier sans cesse, jusqu'à épuisement.

L'exécution d'un tel projet devait entraîner une grande dépense d'argent. Charlevoix ne voulait épargner ni les cartes, ni les plans, et sur ce point personne ne pourrait trouver à redire. Rien n'est plus nécessaire dans l'histoire, dont la géographie et la chronologie sont les deux yeux, surtout lorsqu'il s'agit de pays qui ne sont pas assez connus. En second lieu, il fallait faire graver tout ce que l'histoire naturelle fournissait de plus ancien. Enfin, il y avait dans les différentes manières de s'habiller et de s'amuser des peuples, dans les cérémonies de leur religion et dans leurs coutumes, bien des choses que le public serait aise de voir représenter au naturel. Charlevoix déclare que, tout en retranchant tout ce qui servirait à grossir inutilement les volumes, il n'épargnera rien, et il en prévient le public afin que le prix d'un si vaste ouvrage ne le révoltât point.

Charlevoix avait alors 53 ans. Lui, qui se trouvait trop vieux déjà, à l'âge de 41 ans, pour aller fonder une mission chez les Sioux, ne l'était-il pas trop pour entreprendre cette œuvre de géant, alors que douze années de plus pesaient sur sa tête? L'avenir prouva le contraire.

M. Ernest Legouvé, dans l'un des derniers ouvrages qu'il a publiés, assigne une limite d'âge aux écrivains.

"La force créatrice, dit-il, meurt en nous longtemps avant nous. Qu'est-ce qui peut remplacer l'imagination défaillante? Le poète doit donc se fixer à lui-même une date, un jour où il se met à la retraite, et ce jour venu, briser irrévocablement sa plume, éteindre sa lampe de travail.

"S'obstiner, ce serait profaner la muse. Pourquoi continuer une poursuite impuissante, donner à tous le spectacle de sa défaillance? Si vous ne vous retirez volontairement du temple, malheureux, vous en serez chassé."

Comme cela est vrai, mais comme cela est triste. Il n'en est pas de même de l'historien, ajoute Legouvé.

“ L'historien tient sa plume d'une main plus ferme à cinquante ans qu'à trente ans, les qualités que réclame l'histoire étant de l'âge mûr; là, surtout, savoir: c'est pouvoir. Il marche dans sa voie d'un pas plus sûr, car tout ce qu'il a acquis, l'aide à acquérir encore, tout ce qu'il sait est un capital qui lui profite et porte intérêt.”

Charlevoix devait illustrer ce précepte d'une façon éclatante, car jamais il ne produisit des œuvres plus fortes que dans cette deuxième partie de sa vie. C'est alors qu'il donna toute sa mesure en publiant son Histoire générale du Japon, celle de la Nouvelle-France, celle du Paraguay, soit dix-huit volumes en vingt ans. Il ne pouvait faire parler plus haut et mieux l'écusson que l'on voit parfois sur la première page de ses livres: une ruche d'abeilles bourdonnantes avec la légende: *In tenui labor.*

Fin de la première partie.

APPENDICE.

PIÈCE A

Mémoire sur les limites de l'Acadie envoyé de Québec à Monseigneur le Duc d'Orléans, Régent, par le Père Charlevoix, Jésuite.¹

19 octobre 1730

Les terres angloises ne commencent qu'à Kaskebé où est le premier fort de cette nation du côté de la Nouvelle France. Il est vrai qu'en vertu du traité de Riswick on fixa les limites de la Nouvelle France et de la nouvelle York à la rivière St. Georges ou les armes de France et celles d'Angleterre furent élevées sur un Epinette ébranché, mais la guerre qui suivit bientôt après a changé ces limites; l'épinette a été abattu et les Abenakis joints aux Canadiens ont rechassé les Anglois, non seulement de tout le pays jusqu'à Kaskebé, mais même de plusieurs endroits de la nouvelle York. D'ailleurs il est à remarquer que les Abenakis prétendent que toute cette côte et le cours des rivières qu'on y rencontre sont à eux et qu'il est de notre intérêt de soutenir ces sauvages dans leur prétention; effectivement c'est le seul moyen d'empêcher que les Anglois ne s'établissent tout le long de la côte jusqu'à la Baye française et le long des rivières jusqu'à la hauteur des terres, c'est-à-dire fort près de Québec et de Montréal.

¹ Cette pièce est tirée des archives de la marine. Amérique du Nord, Nouvelle-France (1712-1739). Règlement des limites, vol. 2, c. 11, p. 63.

Il faut meme, si l'on veut conserver la nation abenaquise dans notre alliance faire entendre au Gouverneur de Boston se s'il veut user de voyes de fait pour s'établir sur les terres abenaquises on ne pourra se dispenser de secourir ouvertement ces sauvages nos alliés. Et l'on sera aisément convaincu de la nécessité de prendre ce parti là pour peu qu'on fasse réflexion; 1° que cette nation est l'unique soutien de la colonie contre les Anglois et les Iroquois; 2° que si l'on ne convient ou du moins si l'on ne fait semblant de convenir de leur droit sur les pays qu'ils occupent, jamais on ne les engagera dans la guerre contre les Anglois pour la défense de ce meme pais qui couvre les habitations françoises. 3° que si l'on ne paroît pas s'intéresser de leur defense, ils se diviseront et se partageront entre les François et les Anglois, et parcequ'ils trouvent bien mieux leur compte avec ceux-ci qu'avec ceux là pour le commerce, ils ne seront pas longtems sans être tous attachés à ces derniers; il y en a déjà plus de la moitié qui penchent plus de ce coté là que du notre, et si ce n'étoit la religion qui les retient, nous les aurions bientôt pour ennemis; c'est ce dont personne ne doute en Canada et qu'il n'y a que les missionnaires qui ayent le pouvoir de les faire condescendre aux volontés du Gouverneur Général. 4° que pour peu qu'on laisse encore les choses aller le train qu'elles vont depuis quelque tems, la Nouvelle France n'aura plus de limites au Sud, que le fleuve St. Laurent, par consequent qu'il faudra abandonner tous les postes et les habitations que nous avons tout le long de cette côte et que rien n'empêchera les partis Anglois et Iroquois de faire irruption jusques dans le centre de cette colonie.

Que si on nous objecte le traité d'Urecht, nous répondrons que ce traité ne parle point du Pays qui est entre la Baye françoise et Kaskebé, ce continent ayant jamais été censé être de l'Acadie comme nous l'avons démontré ailleurs.

Mais n'y a t il pas à craindre qu'il en faille venir à une guerre contre les Anglois? non, les Anglois n'ont jamais pu résister aux abenakis soutenus des François; dès qu'ils seront surs de cette jonction, ils se tiendront en repos; c'est de quoi ceux qui ont quelque connoissance du Pays croyent pouvoir répondre. Les Missionnaires qui sont parmi les Abenakis et le Pere de Lachasse Supérieur Général des Missions et qui a été près de vingt ans parmi ces Sauvages sont même d'avis qu'il n'y a pas de tems à perdre pour regler avec le Gouvernement de Boston jusqu'où il peut s'étendre en vertu du traité d'Utrecht et que le moindre délai peut avoir des suites qu'on ne pourra jamais réparer.

Pour donner encore plus de poids à ce qui vient d'être exposé, il est bon de rapporter ici ce qui s'est passé parmi les Abenakis depuis le traité d'Utrecht. Ce fut par les Anglois que ces Sauvages en eurent

connaissance; on commença par leur dire d'un air insultant, qu'on avoit eu bien raison de les avertir que les François se moqueroient d'eux et les abandonneroient après avoir fait la guerre à leurs dépens; que le Roy de France venoit de faire avec leur Reyne une paix dont une des conditions étoit que tout leur país appartendroit aux Anglois. Les sauvages eurent de la peine à croire d'abord ce que l'on leur disoit et répondirent que leurs missionnaires les assuroient du contraire. Les Anglois répliquèrent qu'ils n'avoient rien avancé qu'ils ne fussent en état de prouver et que quand les missionnaires voudroient, ils leur montreroient le traité par écrit; alors les Abenakis s'emportèrent et demandèrent de quel droit les François donnoient un país qui ne leur appartenoit pas? Leur emportement eut meme été plus loin si les Missionnaires ne les eussent apaisé en disant qu'on les trompoit par une équivoque et que leur Pays n'entroit point dans ce qui étoit cédé aux Anglois par le Roy de France.

Sur ces entrefaites on eut par M. le Marquis de Vaudreuil qui étoit en France des nouvelles directes de la paix. Ce Général mandoit en meme tems que l'intention de la Cour étoit qu'on fit passer tous les Abenakis dans l'Isle Royale qu'on vouloit établir. Le Père de Lachasse à qui on s'adressa pour porter cette parole aux sauvages représenta qu'il ne falloit pas connoître ces peuples pour leur faire une semblable proposition, qu'ils n'obéiroient pas, qu'on les effaroucheroit inutilement, qu'on les perdrait sans doute et peut être que d'amis qu'ils avoient été jusques là, et qu'ils n'étoient plus qu'a cause de la religion, ils deviendroient ennemis d'autant plus irréconciliables qu'ils croiroient qu'on les avoit joués. Que son sentiment étoit que bien loin de leur proposer cette transmigration à laquelle on ne les engageroit jamais, il faloit au plutôt faire un réglemeut avec les Anglois qui fixant les limites des deux nations, tirat les sauvages de peine, et les assurer meme que si pour conserver leur pays ils étoient contraints d'en venir à la guerre, on se joindroit à eux. Cet avis donné par un homme qui connoit mieux que personne les Abenakis, qui a été dans tous les postes qu'ils occupent, qui a un grand ascendant sur leur esprit et acquis dans les tems de la dernière tentative des Anglois et des Iroquois sur le Canada. M. le Marquis de Vaudreuil et M. Raudot le père alors intendant à Québec reconnurent qu'on devoit principalement le zèle que firent paroistre les Abenakis pour la conservation de la Colonie, cet avis dis-je fut trouvé judicieux et on s'y tint. Les missionnaires furent chargés de remettre l'esprit à leurs sauvages, mais ils n'ont pu empêcher que plusieurs de ces sauvages n'ayent fait et ne fassent tous les jours des liaisons avec les Anglois.

Depuis ce tems là, M. Begon qui a succédé à M. Raudot ne cesse point de presser le reglement des limites dont il connoit l'importance parcequ'il ne juge pas des Abenakis d'aujourd'hui sur les Abenakis d'au-

tres fois. En effet, il y a quelques années qu'un bon nombre de familles angloises ayant paru au bas de la Rivière de Kinnebeki, au haut de laquelle les Abenakis ont un village qu'on appelle Narantsoak, on ne leur dit mot, ou on ne leur dit pas grand chose, et elles s'y établirent; on y a même déjà bati deux forts. Le Père Rasle missionnaire de Narantsoak se donna bien quelques mouvemens pour empêcher cet établissement dont il prévoyait les suites, mais il ne crut pas pouvoir y employer toute son autorité parceque c'eut été exposer inutilement sa vie. Les Anglois ne se seroient pas moins établis et sachant ce qu'auroit le jésuite pour les en empêcher ils n'auroient pas manqué de mettre sa tête à prix comme celle du Père Aubry y fut au commencement de la guerre pour le même sujet, mais il étoit venu à bout d'éloigner les Anglois et il n'avoit rien à craindre d'aucun Abenakis, circonstances qui ne sont pas les memes. Cependant l'an passé les sauvages de Narantsoak commençant à prendre quelque ombrage de leurs nouveaux hôtes, voulurent sçavoir si au cas qu'il en fällut venir à la guerre pour les déloger, ils pouvoient compter sur le secours des François. Ils députèrent quelques-uns d'entre eux à Monsieur le Marquis de Vaudreuil pour lui exposer la situation où ils se trouvoient, et lui demander, si luy, qui se disoit leur père, et qu'ils avoient toujours regardé comme tel, étoit disposé à les secourir contre les Anglois en cas de rupture, comme ils l'avoient secouru au péril de leurs vies en pareille occasion. M. le Général leur répondit qu'il ne leur manqueroit jamais au besoin. Et quel secours mon Père nous donneras-tu répliqua ce chef de la députation; mes enfans, repartit M. de Vaudreuil, je vous enverrai sous main des haches, de la poudre et du plomb. Est-ce donc ainsi qu'un Père secourt ses enfans, et t'avons-nous secouru de la sorte? Un Père, ajouta-t-il, quand il voit son fils aux prises avec un ennemi plus fort que lui, s'avance, fait retirer son fils et déclare à l'ennemi, que c'est à lui qu'il a affaire; hé bien mes enfans dit M. le Gouverneur, j'engagerai les autres nations sauvages à vous secourir. A ces mots, les députés avec un ris moqueur, sache, répliquèrent-ils, que quand nous voudrons tous tant que nous sommes des nations qui habitons ce vaste continent, nous nous unissons pour en chasser tous les étrangers quels qu'ils soyent. Cette déclaration surprit M. de Vaudreuil, qui pour les appaiser leur protesta que plutôt que de les abandonner à la merci des Anglois, il marcheroit lui même à leur secours. Il ne paroît pas qu'ils ayent été bien persuadés de la sincérité de cette promesse; ils ont répandu dans tous les villages ce qui s'est passé chez M. le général et les missionnaires assurent que toute la nation est mécontente et qu'il ne leur faut rien pour leur faire prendre résolution facheuse.

M. le Marquis de Vaudreuil assure qu'il a parmi les Abenakis de Narantsoak un homme accredité qui lui est tout dévoué et par le moyen duquel il fera faire aux autres tout ce qu'il voudra. Ceux qui connoissent le mieux ces sauvages, sont convaincus qu'il ne faut pas s'y fier. M. Begon d'un autre côté est dans le sentiment qu'il faut que quelque étourdi de sauvage fasse sur les Anglois un coup qui engage la guerre, mais si on ne veut pas secourir d'hommes les sauvages, peut-on en honneur et en conscience les précipiter dans une guerre contre un ennemi de beaucoup supérieur à eux? Que deviendrions-nous nous memes, s'ils avoient du pire et que les Anglois fussent maîtres de leurs villages dont quelques uns sont à notre porte; un ou deux établissemens au bas des rivières de St. Jean et de Pentagoet où la pesche est très bonne, persuaderoit les sauvages qu'on est résolu à les défendre contre les Anglois qui de leur côté n'oseroient s'y opposer, s'ils nous voyoient agir de concert avec les sauvages. Et si on est dans les dispositions de les assister n'est-il pas bien plus naturel de faire dire au Gouverneur de la nouvelle York, que si les Anglois ne se retirent d'un Pays qui appartient à nos alliés et qu'on n'a pu ni entendu leur céder par aucun autre traité, ils auront affaire aux François qui ne pourront refuser leur secours à ceux dont ils en ont reçu dans le besoin et qui ne les ont assistés qu'à condition qu'ils rendroient le réciproque.

Il paroît d'autant plus nécessaire de faire cette démarche et de la faire au plutôt, qu'on est bien instruit que les Iroquois sollicitent sous main les Abenakis par des colliers qu'ils leur envoient, à s'unir avec eux contre nous et que depuis trois mois, les Anglois sont encore venus se porter vers Pemkuit, que les Abenakis de Panawské y ont consenti malgré le Père Lauverjat leur missionnaire qui a cru faire beaucoup que d'obtenir que cet Etablissement se réduiroit à une maison de retraite. On peut voir par là que ces deux nations, dont l'inimitié réciproque avoit jusqu'icy fait notre sécurité, commencent à se réunir, d'où il peut s'en suivre que la perte de la colonie. Fait à Québec ce 19. 8bre 1720. Signé: de Charlevoix Jésuite.

PIÈCE B

Mémoire pour l'Etablissement de Tekamamiouen et Des Sioux.¹

Ces deux établissemens paroissent d'une nécessité tres grande pour la Colonie du Canada, en ce que le castor qui en fait le commerce commence à estre tout a fait détruit dans tous les autres postes; et que l'on attireroit aisément une bonne partie des pelteries qui vont

¹ Pièce tirée des archives de la marine. Postes des pays de l'Ouest, vol. 16, c. 11, pp. 75 à 93.

à la Baye Dudson si l'on estoit une fois installé à Tekamamiouen, et que mesme nous pourrions avoir dans la suite les sauvages de la mer pour nous, si l'on vouloit en cas que la guerre revint faire quelques entreprises sur les Anglois pour ravoir les postes qu'ils occupent de ce costé qui fournit le plus de castors gras et pelteries fines.

Pour réussir dans l'Etablissement de Tekamamiouen, il seroit a propos que celui des Sioux le fut en mesme tems; car ces deux nations estant en guerre, c'est se faire des ennemis en allant que chez une des deux. Et pour ne pas trop risquer dans ces entreprises, il faudroit aussi qu'il n'y alla les premières années que quatre congés dans chaque donnés aux Commandans des dits postes; moyennant quoy ils se chargeroit des depenses nécessaires pour bien les Entretenir à l'Exception de quelques présent qu'ils leur faudroit déboursier, pour ménager la paix entre les différentes nations de ces lieux, qui pouvoient se monter a trante ou quarante pistole dans chaque poste par chaque année en effets que le Roy feroit fournir a son magasin; ce qui faciliteroit le moyen d'avoir des Esprits à soy que l'on ne peut gagner que par la Dépence; qu'il Est impossible a un officier de soutenir s'il n'est un peu seconder.

Ces huit canots supposés que sa majesté donneroit à deux officiers pour l'Etablissement de ces deux postes demanderoient a estre exploités dès la fonte des glaces afin de pouvoir se rendre facilement sur les lieux. Et comme la première année, il faudroit y porter quantité de grains et qu'il est ordinairement cher a Michilimakinac, on ne pourroit faciliter le moyen de soutenir les gros frais qu'en permettant a chaque officier, d'envoyer un des huit canots dès l'automne avant leur départ hiverner dans le lac Erié pour dès le printems prendre les provisions nécessaires au Détroit avec la liberté de les acheter des sauvages mesmes, sans estre obligé de les prendre de celui qui en rempli les greniers pour les survendre et vexer tout le monde. De cette manière ceux que l'on voient le printems par la grande Rivière, trouveroit les autres tous prêt au sault Ste. Marie ou ils les viendroient attendre et leur épargneroit la peine d'aller a Michilimakinac; ce qui accourceroit le chemin de soixente lieues que l'on est souvent tres long tems a faire par rapport aux traverses qu'il y a dans cette Route, de sorte que cela mettroit en état de se rendre aux deux postes dont nous parlons dans un Esté.

L'officier destiné pour Tekamamiouen se sépareroit de l'autre au Sault Ste. Marie et prendroit le nord du lac supérieur pour aller passer à Kamanistigoya ou il prendroit langue avec le commandant de ce poste pour travailler de concert au bien du service et de la colonie. Le plus beau chemin pour aller au prétendu Etablissement seroit par une petite

rivière nommée Nantokvagane qui est à environ sept lieues de Kamanistigoya.

L'autre commandant destiné pour les Sioux passeroit par Chagvamikngonge pour l'aboucher aussi avec l'officier de ce poste et iroit ensuite par NeSissakvete, l'établissement du Sault St. Antoine. Ces deux officiers rendus dans chaqu'un leur poste travailleroient unanimement à faire faire la paix à toutes les nations qui les occupent; et ils leurs seroit aisé de faire sçavoir des nouvelles l'un à l'autre dans le cour de l'hyver et de fixer un lieu de rendez-vous pour terminer les affaires s'il estoit besoin.

Ils s'attacheroient à faire cultiver la terre aux sauvages; à la cultiver eux mesme; le climat et le terrain y estant tout propre à produire beaucoup, pour éviter les trop grand frais du transport des vivres; et mesme en fournir dans la suite au lac supérieur pendant tout le tems qu'ils sont ainsi assemblés avant leur départ; ils n'ont aucun commerce avec le sexe et craignent beaucoup d'approcher celle qui sont dans certaines scituations qui véritablement devoient les rendre désagréable à tout le monde du moins pendant ce tems; ils disent pour leur raison que l'habitude entre les deux sexe détruit le cœur de l'homme et que comme on a besoin de tout son courage pour la guerre il faut du moins le priver de toute accointance avec les femmes durant quelques mois pour estre purifiés et avoir l'âme détachée de cette vie et le corps disposé au combat ils partent ordinairement la nuit ou à la pointe du jour leur calumets déployés et chantant leurs chansons de mort; le chef à la tête commence la sienne portant la natte de guerre; tous les autres chefs après luy font la mesme chose; le soir quand ils campent ils observe de se mettre de front fesant face du costé la ou ils vont, ils nettoient une place sur, là ils étendent tous leurs maints, la tête accosté sur des troncs posés sur des fourches plantées en terre Et tout cela regardant vers l'Ennemi, ils dressent aussi des poteaux en sacrifices, avec l'Egïe du Chef de guerre on Bés; Et leurs armes, et leurs belles actions représentées par des hidogrip; ils ne mangent aucune langues n'y cœurs des bestes qu'ils tuent dans leurs voyages en allant ils les font toutes seicher et les portent avec eux jusqu'à ce qu'ils ayent fait coup, alors ils les jettent.

Quand ils sont prest de chez leurs ennemis ils envoient des découvreurs du costé ou il leur a paru y en avoir dans leur jonglerie et tout cela n'est autre chose que des préjugés de ces prétendus sorciers qui connoissent un peu mieux le terrain que d'autre; ce qui fait qu'ils rencontre quelques fois juste; enfin ils disposent leurs attaques selon ce que rapportent les découvreurs; et s'ils réussissent ils s'en reviennent avec beaucoup de révération pour leurs manitos; qu'au contraire ils jet-

tent s'il ne leur a pas été favorable et qu'ils voyent n'avoir pourtant manqué a rien de ce qui devoient faire a leurs égards tant pour l'accomplissement des rêves que pour les sacrifices et autres sérémonies dues selon eux; en ce cas ils en prennent d'autres, selon ce que leurs prescripteurs songent dans la suite.

Quand ils ont fait coup ils font tous les matins autant de certains cris ordinaires, pour marquer le nombre de mondes qu'ils ont tués; et a deux ou trois journées de marche de leur village ils envoient un homme ou deux devant avertir de leur retour afin d'arriver en triomphe; au contraire s'ils ont été battus ils arrivent la nuit sans faire que les cris, en entrant dans le village, qui marque le nombre d'hommes qu'ils ont perduent. Ils donnent très rarement la bastonnade a leurs prisonniers en arrivant, non plus qu'arracher les ongles n'y autres mauvais traitemens qu'ont accoutumé de faire les autres nations; et les brûlent encore moins; les guerriers quand ils sont vainqueurs doivent en arrivant cacher tout ce qu'ils ne veulent pas qui leur soit pris car on a la liberté de les dépouiller de tout; comme gens qui doivent estre satisfait de leur gloire et estre détaché de tout autre chose.

Comme les hommes qui seroient avec ces officiers se trouveroient obligé de laisser tous les estés pour dessendre le premier de ces postes, il est d'une très grande importance qu'ils ayent avec eux chaqu'un un sergent et quatre soldats au moins pour garder leur fort pendant deux ou trois mois qu'ils seroient exposés a estre seul sans cela; car ceux qui partiroient le printems pour aller dans ces postes n'y arriveroient que le tems après le départ de ceux qui y auroient hyverner; les commandans seroient chargé moyennant la paye des soldats de les nourrir en ces lieux.

Dans deux d'années ces postes augmenteroient et fourniroit un avantage considérable à la colonie tenant mesme les nations qui se révoltent quellesque fois contre nous, en respect, par celles de ces lieux, qui sont belliqueuses et très nombreuses, et ne pouroient l'empescher cependant de nous estre attachés surtout les Sioux parcequ'ils n'ont point de voisin desquels ils puissent tirer des secours que nous leurs fournissions; et les Christineaux et Attibvane qui peuvent aller aux Anglois n'y vont qu'en s'exposant à crever de faim ce qui leur arrive très souvent.

Monsieur, souvenez-vous je vous prie de celuy qui a pris connoissance de tous ces pays, en exposant bien des fois sa vie pour le service de Sa Majesté, et qui s'est donné toutes les peines imaginables; il a l'honneur d'estre avec beaucoup de Respect, Monsieur, votre très humble et très obéissant Serviteur.

Signé: Pachot.

PIÈCE C

Manière de faire la guerre par les Sioux.¹

Il est à remarquer que lorsque les Sioux laissent les lieux où ils s'assemblent ordinairement les automnes pour faire leurs récoltes de folles avoines, après avoir fait leurs caches pour leur printemps, et puis une certaine provision pour leur hiver, ils ne se divisent pas comme les autres sauvages; ils marchent ordinairement en corps avec toutes leurs familles; la raison est que ils appréhendent sans cesse leurs Ennemis et-même en tems de paix ils se tiennent toujours sur la défensive ce qui n'est pas ordinaire aux autres nations; les femmes sont chargées des Bagages et de leurs enfants qui ne sont pas encor en Etat de marcher ils font aussi porter leurs chiens qui sont fort puissants. Leurs soldats sont levés d'un certain nombre sur chaque famille et distingués, parcequ'ils n'ont point de cadette d'un costé, comme les autres; ces espèces de troupes sont divisées partie à l'avant garde, partie à l'arrière garde et les autres sur les aisles pendant que le corps de la nation marche dans le centre; ils observent d'avoir des découvreurs éloignés de tous costés a distance de pouvoir donner le tems a tout leur monde de se rassembler en venant avvertir s'ils apperçoivent des Ennemis; ce sont les plus alertes qu'ils choisissent ordinairement pour les postes de précautions; par des cris différens ils font connoître s'ils ont découvert ou s'ils l'ont esté eux-mêmes. Si le parti d'Ennemis qu'ils ont vue est considérable; ou si ce n'est qu'un petit nombre d'hommes; lorsqu'ils sont arrivés au lieu marqué pour camper ce qu'ils ont déterminé avant de partir de celui d'où ils viennent; l'avant garde marque le circuit dans laquelle village doit-être convenue. Et si quelqu'un se campe au dehors, la cabane est coupée par morceaux, les armes brisées et les petits meubles; pendant que le camp se fait les soldats forment un cercle d'environ deux lieues ou d'avantage selon la quantité d'hommes qu'ils sont dans lequel les chasseurs vont chercher dequoy faire subsister leurs familles; s'il y en a qui s'éloigne trop en sortant du dit cercle et qu'ils soient aperçus s'ils sont chargés de viande des bestes qu'ils ont tuées leur charge est sacrifiée aux manitos et leurs armes cassées, qui n'échappent point à ce sort quoiqu'ils n'est pas tués. Ceci expose leur monde a estre tués par des petits partis d'ennemis comme il y en a souvent qui se tiennent éloignés pour faire ces sortes de coup sur les chasseurs ayant découvert une marche; ce qui fait aussi que nonobstant le cercle qu'ils font ils ont

¹ Pièce tirée des mêmes archives.

encor des découvreurs éloignés au delà pour se mettre en plus grande sureté.

S'ils doivent séjourner quelques tems aux lieux où ils sont campé ils ne manquent jamais de faire un fort de pieux debout accosté sur des traverses soutenus par des fourches, pour les mettre à l'abris de l'insulte ou du moins en Etat de se mieux deffendre. C'est ordinairement dans le cour de l'hiver que les partis de guerre se forment pour le printemps quoy que ce ne soit pas une règle générale car ils y vont en toute saison. Lorsqu'un chef de guerre a résolu de lever un nombre d'hommes, il commence à advertir ceux qui sont directement à luy et au tous divisés par famille comme nous avons dit cy devant, et leur présente le calumet de guerre et du tabac pour les inviter à le servir; s'ils sont disposés à cela ils l'acceptent en fumant chaqu'un une touche de la même pipe; au contraire s'il y en a que cela ne convient pas ils disent leurs sentimens et ne fument point dans ces calumets. Après avoir pris leur résolutions, s'ils veulent joindre à eux une autre compagnie ou famille ils luy font un présent accompagné toujours de quelques armes à quoy ceux cy repondent comme les autres soit en acceptant, soit en refusant. Advant pourtant que de faire leurs propositions à une autre famille ou à une autre nation qu'ils veulent joindre à eux, ils commencent par dresser une cabane de guerre sur laquelle est dépeinte les armes du chef et luy et tout son monde se logent dedans; il y a un feu dans le milieu qui brûle nuit et jour, et qu'ils regardent comme l'âme de la guerre c'est à dire qu'il représente l'ardeur de leurs sentimens; ils n'y font absolument rien cuire et ne s'enlèvent que pour allumer leurs calumets de guerre; à l'entour de ce feu il y a un grand cercle d'herbe nattée qui tourne à trois ou quatre pieds de son étendue; ce circuit est rempli du sable le plus fin et ils observent avec une grande régularité de ne pas marcher dessus quand ils entrent dans cette cabane. Tout ce qu'il y a de meilleur dans le village est apporté à ces guerriers et ils font sans cesse des festins de guerres dans lesquels ils jongle, ou chante la guerre ce qu'ils font différament des autres nations; ils sortent en corps, tout nud de leurs cabanes les armes à la main et un chichiké chaqu'un; un qui porte le tambour l'autre frappe dessus. Après avoir commencé dans leur cabane à chanter pendant un peu de tems et le chef avoir dit une de ses belles actions en arangue, ils font le tour du village tous en cadence et chaqu'un leur donne de quoy faire des provisions ou manger dans le tems qui sont ainsi assemblé avant leur départ. Ils ont même la liberté de prendre tout ce qu'il trouvent de cuit s'ils veulent entrer dans les cabanes en chantant, sans que personne leur disent mot. Ils

jongle dans la furie comme les autres sauvages, mais ils font de petit tours pratiques pour estre du costé la ou ils vont par lesquels ils prétendent découvrir avec le secours de leurs manitos, leurs ennemis. Ils font aussi le tems des mascarades pour accomplir leurs rêves et qu'ils ne puissent pas leur portées malheur; ils se mettent autant qu'ils peuvent la figure qui s'est représenté a leur esprits pendant le sommeil; il y a de quoy faire manger à ces monstres figurée tout ce qu'ils ont **vue** manger en songe aux phantosmes qu'ils représente et ils se force si fort pour en prendre la mesme quantité qu'il y en a qui en meurent.

A Québec, le 17 octobre 1722.

Monsieur,

Je n'ay receu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire à La Rochelle, dattée de Versailles le dix-neuf juin de la présente année que par le bastiment de M. Richart, qui a parti vingt jours après nous; cela ne m'empesche point, Monsieur, de vous envoyer les mémoires que vous désirez; je souhaiterois mesme estre honorée de quelques commissions de vostre part qui mérita une plus grande application. Mais enfin Monsieur au sujet de l'Etablissement de la rivière Ste. Croix, chez les Sioux et de celuy de Tekamamiouen, je voy vous donner les plus juste idées pour un commencement; dans la suite, si on reussi a metre la paix parmis ces nations, on pourroit prendre des moyens plus solides et convenables ou considérables comme iceux que l'on feroit dans les postes, par la quantité de castors qu'il y a et le grand nombre de nations que l'on attireroit a soy. Vous m'avez fait l'honneur de me dire Monsieur plusieurs fois que vous croyez que je pourrais compter sur la première lieutenance vacquante soit à l'Isle Royale soit icy. J'esper donc Monsieur que par vostre moyen, il me sera accordé une des deux qui seront à remplacer cette année, par l'avancement de ceux qui seront faits capitaines a la place de Mrs. Le Comte Dagrain, et de Rouville. Vous connoissez tres Bien Monsieur le désinterressement avec lequel j'ay toujours servie, mon zèle ne peut que s'augmenter, mais nos actions ne nous faisant honneurs qu'autant que le Roy les récompensent par Ses Graces, qui les font paroistre, il est bien triste de beaucoup travailler et de ne pas cueillir les fruits qui sont les seuls qui puissent flater les sentimens d'un honesthome.

La Justice de Son Altesse Serenissime ayant parue se déclarer En ma faveur, je me flate beaucoup que pour peux que vous ayez la bonté

d'appuyer mes Services, ce dont je ne doute point, puisque l'on m'avoit honorée de votre parole à ce sujet, il me sera aisément accordé un employ que j'ose assurer de remplir avec toute l'application possible.

Je joints aux mémoires que vous trouveray icy compris les armes des hurons de l'ouest; celles des nepissingues et nigouliens. Pour celles des habenaquis, je n'ay pas pu encore les connoistre, les entendant pas bien et Lefèvre qui est leur interprète icy ne les soit point.

Monsieur Delagesse me dit l'autre jour que vous mandiez a monsieur son père que je luy avois donnez de la peau d'homme. J'ay eu l'honneur de vous dire Monsieur que les sauvages escorchait quelques fois des bras ou jambes pour faire des sacs à tabac, ou d'autres parties du corps humain pour faire des souliers, qui sont parmi eux des ornemens qu'ils gardent bien précieusement, et que j'en avois eu moy mesme dont j'avois fait des présents au tier et au quart; mais je ne sache pas Monsieur avoir cité Monsieur De Ramesoy, ou qui ce se soit pas, vous disant qu'il luy seroit peut estre facile d'en avoir; pour moy Monsieur je me fait fort de vous en envoyer l'année prochaine. Je n'ay pas pu avoir de folle advoine, car il faut faire venir cela de la Baye, je ne manqueray pas d'en avoir le printems prochain. Etant persuadez que cette nourriture seroit très convenable a votre santé, je vous donneray toujours Monsieur, le moyen d'en faire l'experiance.

Je viens d'avoir l'honneur de parler a Monsieur Begon pour les mémoires que vous luy avez renvoyez au sujet du remboursement que je demande, il m'a dit qu'il ne reponderoit a cela que par les derniers vaisseaux. J'auroy l'honneur de vous prier Monsieur d'y faire s'il vous plaît attention; j'ay plus besoin d'une petite somme qu'un autre puisqu'il me faut toujours estre a ma compagnie, sans avoir mesme la libertée de vacquer à mes affaires, ce dont je ne me plaint point, car je suis bien ravi d'estre toujours a mon devoir, que je comte qu'il sera soutenu Monsieur, l'ayant toujours fait avec zèle, par vostre Justice et Equité, sans quoy je me tient malheureux. On dit que Monsieur de Montigny reste encore l'année prochaine à son poste. Il est trop bien rempli par luy pour que je n'aye pas beaucoup de plaisir de l'y voir; mais je comte Monsieur que vous auray la Bontée de ne me pas oublier, surtout pour mon advancement. C'est ce que j'ay l'honneur de vous demander en grâce; Et celle de croire que j'ay celuy d'Estre avec beaucoup de Respect, votre très humble et très obéissant Serviteur.

Signé: Pachot.

(PIÈCE E²)

A Québec, Le 20 octobre 1722.

J'ay reçu la lettre que le Conseil me fait l'honneur de m'écrire le 20 may dernier au sujet du commandant du fort de la Baye.

Le Sr. Pachot a avancé mal à propos que le Sr. de Montigny capitaine qui commande à ce poste demandoit d'être relevé puisque cet officier n'étoit parti de Montréal pour aller à la Baye que la même année que le Sr. Pachot a passé en France. Il est vray que ce dernier a servi au Detroit depuis sa jeunesse jusques en 1716, en qualité de Cadet que s'étant attaché à bien apprendre la langue des sauvages hurons de ce poste il servoit d'interprete pour cette nation auprès du commandant, et qu'ayant été détaché en 1717, pour aller à Camanistigouya sous le Sr. de La Noué Lieutenant dans les Troupes, il a été envoyé deux fois au Pais des Sioux pour la paix que l'on menageoit entre les Sioux et les Christineaux qui se faisaient la guerre, en quoi il ne pû réussir: mais je ne conviens pas qu'il ait servi dans tous les endroits de la Baye puisqu'il n'y a jamais esté. Ce poste qui a dans ses dépendances plusieurs nations sauvages parmi lesquelles se trouvent celles des Renards, Mascoutins et Kikapous qui sont très-difficiles à gouverner a besoin d'un commandant qui ait de la capacité, de l'expérience, de la fermeté et résolution et qui se soit acquis de la réputation dans la guerre. Le Sr. de Montigny a toutes ces qualités et il n'est point d'officier en Canada qui convienne mieux que luy pour occuper cette place qu'il remplit dignement.

Signé: de Vaudreuil.

PIÈCE F

Lettre du P. Charlevoix au comte de Toulouse.

Le 27 juillet 1721.

Monseigneur,

Je me donne l'honneur d'écrire à votre Altesse Sérénissime par la voye du Canada, parceque je ne suis pas assuré d'en trouver à la Louysiane, ni de si prompte, ni de si sûre. J'ai visité, Monseigneur, tous les postes d'en haut, excepté ceux du Lac Supérieur, qui demandent un été tout entier, et où j'espère par les mesures que j'ai prises trouver des connoissances plus certaines qu'ailleurs. C'est dans cette pensée, Monseigneur, que je me suis déterminé à revenir ici le printems prochain

¹ Postes des pays de l'Ouest, vol. 16 c. 11, p. 99.

après avoir employé tout l'hiver à parcourir la Louysiane. Pour cela je supplie Monsieur le Marquis de Vaudreuil et Monsieur Bégon de m'envoyer dans ce poste le Sieur Pachot avec un canot équipé pour faire le tour du Lac Supérieur.¹ Cet officier, tout jeune qu'il est, passe au jugement même de M. Notre Général, qui m'a fait l'honneur de me le dire, pour l'homme du Canada, qui connoisse mieux les pays d'en haut, et comme il a une facilité surprenante pour apprendre les langues, il n'est aucune des nations desquelles je puis tirer quelques lumières qu'il n'entende bien, et à qui il ne se fasse aisément entendre; j'ai même déjà tiré de bons mémoires de lui, qui se sont trouvés conformes à ce que M. de La Noué, que j'ai rencontré revenant du Nord, a bien voulu me communiquer.

Au reste, Monseigneur, si les maladies qu'on gagne aisément dans la Louysiane, ou quelque autre empêchement, que je ne sçauois prévoir, m'empêchoient de revenir sur mes pas, j'y ai pourvû en priant un de nos Missionnaires de prendre ma place. Ce Père est au fait de tout, et s'acquittera de la commission beaucoup mieux que moy.

Je ne doute presque pas, Monseigneur, que Votre Altesse Sérénissime ne reçoive plusieurs mémoires sur la découverte dont j'ai l'honneur d'être chargée, car j'ai cru m'apercevoir qu'en quelque endroit je ne faisois que battre les buissons, que quelques personnes qui vouloient paroître for instruites, me disoient peu de choses, et que d'autres faisoient des recherches, dont ils ne m'ont fait aucune part; mais pourvu que le service se fasse, peu importe par qui, et ce sera toujours pour moi une consolation d'y avoir contribué quoiqu'indirectement. Une seule chose me fait peine en cela, c'est que le défaut de concert ne laisse pas de nuire à la cause publique, par la raison qu'une connoissance détachée est souvent peu considérable en elle même, et demeure stérile faute d'être communiquée dans des occasions ou elle pourroit servir à en faire acquérir d'autres plus importantes. C'est, Monseigneur, ce qui me fait prendre la liberté de proposer à votre Altesse Sérénissime, d'ordonner qu'on m'adresse par les deux routes que je puis tenir, un extrait de ce qui pourroit s'être trouvé de mémoires sur cette matière dans les lettres du Canada et de la Louysiane. Si c'est trop oser, Monseigneur, je supplie Votre Altesse Sérénissime de le pardonner à mon zèle, et au désir ardent que j'ai de me montrer digne de son choix. Je suis dans les sentimens de la reconnaissance la plus respectueuse, et de la plus par-

¹ Dans une lettre d'avril 1723, il dit: " Je me donnai l'honneur d'écrire à M. le Marquis de Vaudreuil pour le prier de me mettre en état de faire cette course et d'hiverner même s'il était nécessaire dans quelqu'un des postes de ce lac."

faite soumission, Monseigneur, de Votre Altesse Sérénissime, le très humble et très obéissant serviteur.

Signé: *Charlevoix.*

Le Sr. de Cournoyer qui m'a accompagné jusqu'ici et le dessein que j'ai fait de ne point passer en France cette année, a fait prendre faute de moyen le parti de retourner à Montréal, est un fort aimable cavalier, et j'ai été heureux de l'avoir; aussi est-il d'un sang qui ne s'est jamais démenti, et qui a été plus d'une fois versé pour le Service du Roy.

PIÈCE G

A son Altesse Sérénissime, Monseigneur Le Comte de Toulouse.

A Paris, ce 20 janvier 1723.

Monseigneur,

Pour obéir à l'ordre dont j'avois été honoré, il y a bientôt trois ans, d'aller dans les principaux postes de l'Amérique Septentrionale faire des Enquêtes *touchant la mer de L'ouest*, je m'embarquai au commencement de juillet 1720 sur la flutte du Roy le Chameau, qui alloit à Québec où j'arrivai à la fin de Septembre.

La saison se trouvant trop avancée pour passer outre, il me fallut hyverner dans cette ville, où je n'omis rien pour tirer des voyageurs, que je pus joindre, des lumières sur ce que je cherchois; je fis les mêmes diligences dans les côtes, aux Trois rivières, et Montreal, où je me transportai sur les glaces au mois de mars; mais toutes mes recherches n'eurent pas grand succès. Les canadiens voyagent sans s'embarasser beaucoup de s'instruire sur les pays qu'ils parcourent. Il faut même être un peu en garde contre eux; car comme ils ont quelque fois honte de ne pouvoir rendre aucun compte de ce qu'ils ont vu, ils ne font point difficulté de substituer des romans qu'ils digèrent assez bien, à la place de la vérité qu'ils ne connoissent pas.

Pour revenir à mon voyage, le fleuve St. Laurent ne fut pas plutôt libre que je partis pour le remonter. C'étoit à la fin d'avril 1721, je passai par le fort de Catarocouïy, je traversai le lac Ontario, je fis le passage du Niagara pour éviter cette fameuse chute, et je me rendis par le lac Erié au Detroit. De là, je remontai le lac Huron jusqu'à Michillimakinac, d'où j'accompagnai Monsieur de Montigny à la Baye des Puans où il alloit commander. J'y restai quelques jours, et je n'eus pas lieu de me repentir d'y être allé. C'est là où je compris l'importance d'aller au Lac Supérieur, et ce fut pour prendre sur cela des mesures que je retournai à Michillimakinac.

En y arrivant j'appris que Monsieur de La Noué qui avoit commandé plusieurs années à Kamanistigoya dans le nord du Lac Supérieur venoit de partir pour Montréal. Je pris le parti de courir après lui, et je le joignis le lendemain au point du jour; mais je ne tirai de lui que la confirmation de ce que m'avoit déjà dit le Sieur Pachot, qu'au delà de la nation des Brochets il y en avoit une autre qui n'étoit pas loin de la mer, il avoit avec lui un sauvage de cette nation, mais qui ayant été pris fort jeune ne pouvoit rendre compte de rien. Il avoit eu aussi un coquillage, qu'on lui avoit volé.

Pour moi, Monseigneur, étant pour la troisième fois de retour à Michillimakinac et la saison se trouvant trop avancée pour entreprendre d'aller au Lac Supérieur, je m'arrangeai, ainsi que j'eus l'honneur d'en informer votre altesse serenissime, pour le faire l'année suivante. Je donnai de bons mémoires à Monsieur de St. Pierre qui commande à Chegouamigon, où les Sioux vont de temps en temps, et qui étoit venu faire ses Pacques à Michillimakinac. Je priai Monsieur Deschailles qui alloit succéder à Mons. La Noué de Kamanistigoya, de suivre ce que son prédécesseur avoit commencé, j'engageai un Canadien qui sçait le Sioux, et qui alloit hiverner avec Monsieur de St. Pierre, d'aller jusqu'aux Sioux pour sçavoir s'ils étoient encore dans la disposition d'écouter un missionnaire, au cas qu'on jugeat à propos de leur en donner un. Je passai ensuite quelques jours à questionner le Père Marêt, ancien Missionnaire, qui a été quelque temps avec les Sioux, et quelques voyageurs qui me parurent plus instruits. Après quoi je m'embarquai pour la rivière St. Joseph qui est au bout du Lac Michigan.

Je trouvai dans ce poste un Missionnaire et des sauvages, qui ne me furent pas inutiles, et après y avoit été retenu six semaines par quelque incommodité, je pris la route de la Louysiane, par le Theakiki que j'ai descendu depuis sa source, jusqu'à ce que joint avec la rivière des Illinois il se decharge dans le Mississipi, après avoir fait environ quarante lieues sur ce grand fleuve, j'arrivai aux Cascaquias, où je passai un mois.

Il y a là, Monseigneur, quantité de canadiens qui ont voyagé long-temps, la plupart dans le Missouri, je les ai tous entretenus tout à loisir, mais j'ai trouvé tant de contradictions dans leurs rapports, que je n'ai pas jugé y devoir faire beaucoup de fonds, excepté sur ce que je trouvai conforme à ce qui m'avoit été dit d'ailleurs.

On m'avoit assuré, lorsque je partis de Paris, que je trouverois aux Illinois des ordres pour me faire faire le reste du voyage jusqu'à la mer, ces ordres n'étoient point venus, et Monsieur de Boisbriant ne jugea pas à propos de prendre sur lui cette dépense, qui auroit été fort petite pour

lui, et qui n'a pas laissé d'être considérable pour nos missionnaires qui ont bien voulu la faire. Avec le secours qu'ils me donnèrent j'allai lentement mais heureusement à la Nouvelle-Orléans, sans aucune mauvaise rencontre de la part des Chicachi qui prirent derrière moi deux canadiens beaucoup mieux armés et mieux escortés que moi.

Je ne demeurai que quinze jours à la Nouvelle-Orléans, ensuite je continuai de descendre le Mississipi avec Monsieur de Pauger, Ingénieur du Roy, et nous sondâmes ensemble la barre et toute l'embouchure du fleuve. Nous nous rendîmes ensuite par mer au Biloxi au commencement de février 1722; une maladie qui me dura six semaines me mit entièrement hors d'Etat de remonter le Mississipi pour retourner en Canada selon mon premier projet.

Je cherchai donc une autre voye, et sur la fin de mars, je m'embarquai sur une flutte de la compagnie, qui alloit à l'isle de St. Domingue, où je me flattois de trouver des batteaux pour Québec et d'y être encore à temps pour aller au lac Supérieur, mais le naufrage que nous fîmes au cap de la Floride, m'ôta cette seconde ressource. Nous fûmes cinquante jours à nous rendre au Biloxi, où si j'eusse rencontré un vaisseau prêt à faire voiles pour le cap François, j'aurais encore pu gagner Québec avant l'automne, j'y aurois passer l'hiver, et l'été prochain j'aurais fait le voyage que je m'étois proposé.

Mais je ne pus pas partir du Biloxi que les derniers jours de juin, nous fumes soixante et quatre jours à gagner St. Domingue, ainsi la saison pour aller en Canada étant passée, je n'eus plus d'autre parti à prendre, que de revenir en France; en allant à St. Domingue nous touchâmes à la Havane, je me proposois d'y voir Mathieu Sagean, ce fameux aventurier dont j'ai eu l'honneur de présenter la Relation à Votre Altesse Serenissime, mais le gouverneur Espagnol à qui j'étois allé demander la permission de faire entrer notre navire dans le port pour y faire de l'eau, et y acheter quelques provisions dont nous avions un extrême besoin, non seulement nous la refusa, mais ne me donna pas même le loisir de chercher mon voyageur.

Voilà, Monseigneur, un vrai abrégé de mon voyage, et voici en peu de mots ce que j'en ai recueilli touchant la mer de L'ouest. J'aurai l'honneur de présenter dans un autre mémoire à Votre Altesse Serenissime une description exacte des pays que j'ai parcouru et les remarques que j'ai faites sur tout ce que j'ai vu, pourvu toutefois qu'elle le trouve bon.

1° Il paroît certain, que depuis les 40 degrés de latitude Nord, et même encore plus bas, jusqu'aux 50 les terres de L'ouest se terminent à la Mer; tantôt plus proche de la Louysiane et tantôt plus loin. Deux

esclaves Panis interrogés séparément ont assuré y avoir été après trois mois de marche; tout le village fuyoit devant un parti ennemi, c'étoit vers l'Equinoxe, et le pays d'où ces sauvages partoient est environ par les 43 degrés et leur route fut toujours au soleil couchant. On trouvera encore la mer à l'Ouest et au Sud-Ouest du Lac des Assiniboits, qui est autant qu'on en peut juger, par les 50 degrés, on ne peut presque point douter que les Sioux ne l'aient à leur ouest. Il y a sur cela un sentiment unanime d'un très grand nombre de sauvages. Tous ceux qui ont entendu parler du Pays des Assiniboits ont été surpris d'apprendre que l'air y est beaucoup plus tempéré que dans le Canada, quoiqu'il soit beaucoup plus au Nord; cela ne dénote-t-il pas le voisinage de la mer.

II° Il n'y a guère lieu de douter qu'à l'Ouest des Sioux il n'y ait des Sauvages, les uns disent Illinois, les autres disent Miamis; et cette variété de sentimens ne fait rien contre la vérité du fait. Ces deux nations ont vraisemblablement la même origine, et leurs langues ont beaucoup de rapport entr'elles. La tradition de l'Illinois du Canada est que ces Illinois ou Miamis occidentaux sont proches de la mer.

III° La plus part de ceux qui ont eu connoissance de la mer de l'Ouest, y ont vu des Européens, ou en ont trouvé des vestiges. On m'a qu'il avoit paru deux prêtres au Lac des Assiniboits; on parle de deux sortes de François (les Sauvages appellent François tous ceux qui ne sont pas de leur couleur) les uns blancs, bien faits, et en tout semblables à nous. Les autres noirs, velus, et portant de longues barbes, quelques-uns ajoutent que ces deux peuples différens se font la guerre.

IV° Plusieurs Sauvages Miamis, Illinois, Sioux, Missouris, et autres, assurent qu'à la hauteur des terres du Mississipi, du Missouri, et de la rivière St. Pierre, on trouve des rivières qui courent à l'Ouest. Les meilleurs guides, et ceux dont on aura des connoissances plus certaines, sont les Aiouck et les Sioux. Ces deux nations ont commercé entr'elles, et un missionnaire chez les Sioux, dès qu'il seroit en état de se faire entendre, pourroit en fort peu de temps être instruit de tout ce qu'on souhaite sçavoir. D'ailleurs nous ne manquons point d'in-terprettes Sioux et Miamis, et avec ces deux langues on ira partout.

Mon dessein, Monseigneur, si tous les passages ne m'avoient pas été bouchés pour mon retour à Quebec, étoit de rester au Lac Supérieur tout le temps qui m'auroit été nécessaire pour avoir des nouvelles certaines par les Sioux; et si la chose m'avoit paru praticable, de m'abandonner à quelques-uns, qui auroient voulu me mener à la mer.

Pour découvrir qui sont les Européens que les sauvages ont vu du côté de la Mer de l'Ouest, il faudroit avoir des cartes espagnoles, on m'a assuré qu'il y en a une à L'Escorial de toutes les Indes Espagnoles, et

qu'elle est unique. Vous savez mieux que personne, Monseigneur, ce qu'on doit penser de ce qui se trouve rapporté dans un livre espagnol, dont la traduction faite en mauvais français par l'auteur même, est dédiée à Votre Altesse Sérénissime, à sçavoir qu'un vaisseau parti de la côte occidentale du Mexique ayant été forcé par un gros vent de Sud-ouest, de s'élever au dessus de la Californie jusques par les 48° degrés de latitude Nord, les courants le firent dériver, sans qu'il pût l'éviter dans un détroit, où il fut obligé de l'abandonner et qu'après avoir été toujours au Nord-Est, il s'étoit trouvé en peu de jours au nord de Terre-Neuve, d'où il passa en Ecosse, et delà à Lisbonne, et tout cela en si peu de temps que tout son voyage depuis le Mexique jusqu'en Portugal, ne fut que de trois mois.

Il est certain, que feu Monsieur d'Iberville a toujours eu en tête de tenter la découverte de la mer de l'Ouest par la Baye d'Hudson. Un officier de la marine avec qui j'ai fait part de mes voyages de Canada, et qui a presque toujours été avec M. d'Iberville dans ses campagnes du Nord regardait cette voye comme la plus sûre et la plus courte; le Sieur Jérémie qui a commandé au port Nelson, m'a dit qu'il avait envoyé au Lac des Assiniboits d'où sort la rivière Bourbon, qu'on lui a aporté de l'argent, et qu'on l'a assuré que ce lac est dans un très beau pays. Si Votre Altesse Serenissime est toujours dans le dessein qu'on suive cette affaire, j'aurai l'honneur, quand elle le souhaiterait de lui dire ma pensée sur la route qu'il y a à prendre, et les autres moyens de réussir dans cette entreprise.

Signé: Charlevoix.

Il faut rapprocher de cette lettre tirée des archives ce que Charlevoix dit dans son *Journal historique* (t. 3, p. 301, lettre du 21 juillet 1721) : "J'ai rencontré à la baie des Noquets sur le lac Michigan quelques Sioux que j'ai fort questionné sur les pays qui sont à l'ouest et sud-ouest du Canada, et quoique je sache qu'il ne faut pas toujours prendre à la lettre tout ce que disent les sauvages, en comparant ce que ceux-ci en ont rapporté, avec ce que j'ai ouï dire à plusieurs autres, j'ai tout lieu de croire qu'il y a dans ce continent des Espagnols, ou d'autres colonies européennes beaucoup plus au nord que ce que nous connaissons du Nouveau-Mexique et de la Californie et qu'en remontant le Missouri aussi loin qu'il est possible d'y naviguer, on trouve une grande rivière qui coule à l'Ouest et se décharge dans la mer du Sud. Indépendamment même de cette découverte, que je crois plus facile par là, que par le nord; je ne puis douter, vu les indices que j'ai eus de plusieurs endroits et qui sont assez uniformes, qu'en essayant de pénétrer jusqu'à la

source du Missouri, on trouvera de quoi se dédommager des frais et des fatigues, que demande une telle entreprise."

Et un peu plus loin, (pp. 396, 397 et 398), alors qu'il est sur le Mississipi, une femme lui confirme ce qu'il a appris des Sioux que le Missourï sort des Montagnes pelées, fort hautes, derrière lesquelles il y a un grand fleuve, qui en sort apparemment et qui coule à l'Ouest. "Ce témoignage, ajoute-t-il, est de quelque poids, parceque de tous les sauvages que nous connaissons, aucuns ne voyagent plus loin que les Missourites."

Voir aussi Margry: *Découvertes et Etablissements de l'Ouest*, vol 6, pp. 521 à 538.

Thwaites, dans ses publications documentaires des écrits des Jésuites, cite un Mémoire de Charlevoix pour la découverte de la mer de l'Ouest, sous la date présumée de 1723, dont le manuscrit serait aux archives de l'école de Sainte-Geneviève et dont la bibliothèque de la Société historique de Wisconsin possède une copie.

PIÈCE H

Le Père Charlevoix à Monseigneur le Comte de Morville, Ministre et Secrétaire d'Etat.¹

1er Avril 1723

Monseigneur,

Il y a environ trois ans et demi, que quelques personnes ayant présenté à Son Altesse Sérénissime Monseigneur le Comte de Toulouse quelques mémoires sur la mer de l'Ouest, un officier des troupes du Canada fut destiné pour en faire la découverte à la tête de 50 hommes; mais comme il faisoit ses préparatifs, Son Altesse Royale Monseigneur le Duc d'Orléans ayant fait réflexion que ce voyage ne se pouvoit faire sans une grande dépense, et qu'on n'avait encore rien de certain qui fit juger qu'elle seroit utile, changea de dessein, et résolut d'envoyer une personne dans les principaux postes du Canada et de la Louisiane, qui s'informât des naturels du Pays et des françois habitant, voyageurs ou missionnaires de quelle manière il falloit s'y prendre pour faire la découverte qu'on méritoit, et s'il y avoit apparence d'y réussir. Et je fus honoré de cette commission. Je partis de Paris au mois de juin 1720, et j'arrivai à Québec à la fin de septembre, la saison n'étant plus propre à entreprendre un voyage de long cours, je passai

¹ Pièce tirée des archives de la Marine, c. 11. Postes des pays de l'Ouest, vol. 16, p. 106.

l'hiver dans la colonie que je parcourus sur les neiges cherchant partout des voyageurs pour m'instruire de ce dont je devois rendre compte.

Au commencement de mars la navigation étant libre, je me mis en chemin, j'allay à Catarocouy, à Niagara, au Détroit, à Michillimakinac, à la Baye des Puants, d'où je revins à Michillimakinac. Là je fus un peu en balance de ce que je devois faire; nous avons deux Postes dans le lac Supérieur. J'étois convaincu que je n'y acquerrerois pour lors aucune connaissance, parce que j'en avais vu le commandant; mais je n'étais pas moins persuadé qu'en y restant quelque temps, je ne laisserois pas d'en tirer quelques lumières par les Chrystineaux et les Sioux, qui y viennent en traite, mais je n'en avois point l'ordre, c'étoit au moins une année de retardement, et je n'étois pas muni pour cela. Après avoir délibéré quelque temps, je pris le parti d'employer l'hiver qui approchoit, à parcourir la Louysiane, où l'on peut voyager en tout temps, et de me rendre au printems prochain à Michillimakinac pour delà faire le tour du Lac Supérieur. Je me donnai l'honneur d'écrire à M. le Marquis de Vaudreuil pour le prier de me mettre en Etat de faire cette course, et d'hiverner même, s'il étoit nécessaire, dans quelqu'un des postes de ce Lac; je pris des mesures pour trouver à mon arrivée dans ces postes, les connoissances que je cherchois, et je partis ensuite pour me rendre à la rivière St. Joseph dans le fonds du Lac Michigan, où quelques incommodités m'arrêtèrent cinq semaines. Au bout de ce temps là je poursuivis ma route vers le Cascoquia, d'où je descendis à la mer. J'y arrivai au commencement de février 1722, après avoir vu tous les Etablissements de la Louysiane.

Je voulus ensuite remonter le Mississipi pour regagner Michillimakinac, mais je ne me trouvai point en état de faire ce voyage. Personne n'osoit s'y exposer sans convoi, parcequ'on venoit d'apprendre que deux François qui descendoient après moy avoient été tués par les Chicagas. Attendre un convoi c'étoit perdre une année entière, ainsi je n'eus point d'autre ressource que de m'embarquer sur une flutte de la Compagnie qui alloit à St. Domingue, où j'espérois trouver un bateau qui me ramèneroit en Canada. Nous sortimes du fleuve le jour de Paques, et le 14 d'avril nous fimes naufrage au cap de la Floride, nous nous sauvâmes dans un méchant esquif le long de la côte et au bout de 50 jours nous regagnâmes la Louysiane. J'y trouvai encore un bâtiment qui étoit sur le point, disait-on, de partir pour St. Domignue. Je m'y embarquai, mais le retardement du départ, une relâche qu'on fit à la Havane, et les vents contraires rompirent encore mes mesures, nous n'entrâmes dans le port du Cap François que le dernier jour de septembre, et il n'y avoit que huit jours qu'il en étoit parti un bateau pour le Canada.

Ne pouvant donc plus espérer de revoir Québec cette année là, mon plus court étoit de repasser en France. Je me mis sur un vaisseau marchand du Havre de Grace où après 93 jours j'arrivai le 26 décembre, ayant été trois semaines de relâche à Plymouth. Dès que je fus arrivé à Paris, j'eus l'honneur de rendre compte à son Altesse Sérénissime Monseigneur le Comte de Toulouse des connoissances que j'avois prises sur la mer d'ouest, et sur l'ordre qu'il m'en donna je lui représentai que je ne voyais que deux moyens praticables de découvrir cette mer, que le premier étoit de remonter le Missouri, dont la source n'est certainement pas loin de la Mer; tous les Sauvages que j'ai vu me l'ayant unanimement assuré. Que le deuxième étoit d'établir une mission aux Sioux qui étant en guerre avec les Assiniboits, dont il ne faut pas douter qu'ils ne fassent quelques uns prisonniers et ayant commercé avec les Sioux, qui sont proches du Missouri dont ils connoissent tout le haut, leurs Missionnaires auront par ces sauvages dont ils apprendront en peu de temps la langue, toutes les lumières qu'on souhaite d'avoir. C'est à ce dernier parti que Son Altesse Royale, Monseigneur le Duc d'Orléans, s'en est tenu, et nous avons été avertis de destiner deux Jésuites pour la nouvelle mission des Sioux.

Voilà, Monseigneur, où en sont les choses, et ce dont j'ai cru être obligé de vous informer. Je profite de cette occasion pour vous assurer, ce que j'ay déjà eu l'honneur de faire connoître à Monseigneur le Comte de Toulouse, que si, soit pour établir cette mission pour laquelle on n'aura peut être pas d'abord des sujets tout prêts, soit pour faire quelque tentative par le Missouri, ce que l'on peut sans beaucoup de dépense, ainsi que je le ferai voir quand on le jugera à propos, si on me veut faire l'honneur de se servir de mon ministère, je suis toujours disposé à partir, et de répondre à l'opinion avantageuse que son Altesse Royale paroît avoir conçu de cette disposition à tout risquer pour le Service de l'Etat et de la Religion.

Signé: de Charlevoix.

(PIÈCE I)

Lettre de Charlevoix au Comte de Morville.¹

A Paris, le 11 may 1723.

Monseigneur,

Je n'ai pu donner à M. Raudot le mémoire que Votre Grandeur m'avoit commandé de lui laisser touchant le voyage qu'elle m'a fait l'honneur de me proposer, parcequ'il n'étoit pas de retour à Versailles

¹ Pièce tirée des archives de la marine. *Poses des pays de l'Ouest* vol. 16, p. 108.

lorsque j'en suis parti, mais je lui avois parlé à Paris, et je le crois suffisamment au fait. Je ne souhaite rien tant, Monseigneur, que de vous persuader que rien ne me retiendra lorsqu'il s'agira du service de Dieu et de mon Prince. Heureux si ma vie se consomme dans des exercices si dignes de mon Etat. Mais n'ayant plus l'âge,² ni la santé requise pour commencer la vie de missionnaire, dont le début seroit d'apprendre une langue de laquelle je n'ai nulle notion, je ne puis que m'offrir, comme je le fais de grand cœur à aller établir la nouvelle mission, et à mettre les missionnaires en possession, ce qui me donnera occasion de continuer les enquêtes que j'ai déjà commencées pour la Mer de l'ouest. Mais votre Grandeur est trop juste pour vouloir que ce voyage se fasse aux dépens d'une nouvelle mission qui ne peut manquer d'avoir bien des frais à faire, qu'on ne sauroit prévoir, et où il n'est pas à propos qu'un missionnaire reste longtemps seul à cause de son éloignement. Les appointemens dont j'ai joui pendant mon premier voyage ont été si modiques qu'on a jugé à propos à mon retour d'y suppléer par un remboursement. J'ai l'honneur d'être avec un très profond respect, Monseigneur, de Votre Grandeur, Le très humble et très obéissant Serviteur.

Signé: de Charlevoix.

PIÈCE J

Charlevoix au ministre

A Paris, ce 26 juin 1723.

Monseigneur,

Tandis que j'ai espéré qu'on trouveroit pour la mission des Sioux des ouvriers plus propres que moi à commencer et à soutenir cette entreprise, je me suis persuadé que je devois me tenir tranquille, mais apprenant qu'il ne s'étoit présenté personne, je n'ai pu voir sans peine une si bonne œuvre en danger d'être différé et je me suis cru dans l'obligation de témoigner à Votre Grandeur la disposition où je suis de partir dès cette année si elle le juge à propos. Pour cela il y a un mois que je me rends toutes les semaines à votre Hôtel aux jours marqués pour vos audiences; mais je n'ai pas eu le bonheur de vous y rencontrer, et c'est ce qui m'a fait manquer le vaisseau du Canada. Il reste encore celui de l'Isle Royale, et j'attends vos ordres pour en profiter.

Je ne sais si Votre Grandeur a sçu que les Sioux ont fait depuis peu des hostilités contre nous; ce n'est pas, Monseigneur, un divertisse-

² Il avait alors 41 ans.

ment à l'établissement qu'on veut faire chez eux; d'autant plus qu'il est à propos de le leur faire regarder comme une grâce; il faudra peut être du temps pour ménager cette affaire; peut être même que ce premier moyen de *parvenir à la découverte de la Mer d'ouest, se trouve trop reculé*. Votre Grandeur voudroit employer le second que j'avois aussi proposé, et qui n'est pas à beaucoup près d'une aussi grande dépense qu'on se l'est imaginé, comme je puis aisément le montrer. J'ai cru, Monseigneur, devoir faire part à Votre Grandeur de ces réflexions, afin qu'elle voye s'il ne seroit pas plus convenable d'attendre à prendre un dernier parti, que le Chameau soit de retour. Pour moi je ne tiendrai jamais à vivre quand il s'agira du plus grand bien et de témoigner le profond respect avec lequel je suis, Monseigneur, de Votre Grandeur, le très humble et très obéissant Serviteur.

Signé: de Charlevoix.